

Collection marianistes

José María Arnaiz sm

REVIVRE
LA PENTECÔTE
AVEC MARIE

Pour un renouveau de l'Église



Texte original espagnol:
DE NUEVO EN PENTECOSTÉS
@ Servicio de Publicaciones Marianistas
Madrid, 1999

Version française :
Traduction et adaptation
Michel Belly et Michel Salamolard
Maison Chaminade, Bordeaux, 2009

© Éditions Saint-Augustin, 2009
Case postale 51
CH – 1890 Saint-Maurice
www.staugustin.ch

ISBN 978-2-88011-464-0

PRÉFACE

L'auteur dit que c'est dans des sanctuaires marials d'Amérique latine que le projet de son livre « a mûri et s'est précisé ». Cela étant, je suis moins étonné d'avoir été choisi pour écrire quelques lignes de préface.

De nombreux fils s'entrecroisent dans cet ouvrage. Avec l'auteur, nous relisons Vatican II, nous côtoyons les papes du dernier demi-siècle, nous entrouvrons les écrits des Pères, nous voyons défiler le cours de l'histoire. À plusieurs reprises, nous sommes éclairés par le grand théologien, dogmatique et spirituel, que fut Hans Urs von Balthasar. Nous trouvons des mots pour la prière.

Mais tous ces éléments sont unifiés dans une visée qui est exprimée par le titre: *Renouveau marial de l'Église*. Qu'un renouveau soit nécessaire, ce n'est pas original mais c'est particulièrement actuel. Le concile Vatican II a donné une « boussole » pour ne pas errer à l'aventure, selon l'image utilisée par le pape Jean-Paul II et notre Pape actuel.

Ce renouveau ne doit pas être le simple renouvellement des institutions et l'élaboration de nouvelles structures.

Depuis la fin du concile Vatican II, beaucoup de forces ont été employées pour ces tâches. Ne méprisons pas le travail accompli : sans ce travail, que serait l'Église aujourd'hui ? Mais, de la plus petite paroisse jusqu'à la Conférence épiscopale d'un pays, nous voyons bien qu'il faut aller au-delà.

Plutôt que de s'inspirer d'un modèle sociologique, pourquoi ne pas regarder vers celle qui a toujours été considérée comme la personnification de l'Église, Marie ? Le concile Vatican II nous y engage, en traitant explicitement de Marie – ce qu'aucun concile n'avait fait avec autant d'ampleur – dans la constitution dogmatique sur l'Église.

Évidemment, ce n'est pas Marie qui va nous donner les procédures optimales pour notre temps. Mais par sa proximité avec l'Esprit, par son être de femme et sa mission de mère, elle peut donner un certain style à l'Église où nous habitons et que nous construisons en même temps.

Comme Marie est l'Immaculée Conception, l'Église qui serait tout entière mariale serait parfaite. Or, nous sommes saints par vocation et l'Église sera toujours imparfaite. Ce n'est pas une raison pour se résigner. Le livre du père Arnaiz appartient au genre de l'utopie : *Je rêve d'un monde*. Mais, pour avoir envie de se lever et de faire quelques pas, il faut qu'il existe une direction et, dans cette direction, un horizon, même s'il fuit perpétuellement.

Le propos de l'auteur concerne l'Église, dans sa globalité. Mais il peut s'appliquer aux divers organes de ce grand corps. Il donne à réfléchir à tous ceux, clercs et laïcs, qui aiment l'Église et qui, parce qu'ils l'aiment, la voudraient plus belle, plus généreuse, plus lumineuse. Comme Marie. Comme Notre Dame de Lourdes.

+ Jacques Perrier
évêque de Tarbes et Lourdes

GENÈSE DE CE LIVRE

Le titre du présent ouvrage m'a été inspiré par la merveilleuse scène du Cénacle dans les Actes des Apôtres : « *Ils étaient tous réunis... avec Marie, la mère de Jésus.* » (Ac 1, 14) Ce qui s'est passé là, nous devons le revivre aujourd'hui.

Ce livre est le fruit d'une conviction : l'Église est née du sein de Marie, de son « oui » à l'Annonciation. C'est une urgente nécessité pour l'Église de devenir plus mariale pour faire advenir le Règne de Dieu.

La première fois que j'ai eu l'idée d'écrire un tel livre, c'est en lisant la lettre apostolique *Mulieris Dignitatem*, sur la dignité de la femme, en août 1988. On lit dans la note 55, qui cite Hans Urs von Balthasar : « Ce profil marial est aussi fondamental et caractéristique de l'Église – sinon davantage – que le profil apostolique et pétrinien, auquel il est profondément uni. » De son côté, le cardinal Ratzinger, futur Benoît XVI, écrivait : « L'Église n'est pas un appareil ; elle n'est pas une simple institution... elle est femme. Elle est mère. Elle est vivante. L'approche mariale de l'Église contraste très

fort avec une approche qui voit d'abord en l'Église une organisation ou une bureaucratie. »

Le projet du livre a mûri et s'est précisé en moi dans le sanctuaire de Guadalupe, à Luján, en Argentine, un lieu qui a rendu l'Église de ce pays tellement mariale, ou encore au pèlerinage de la Famille Marianiste au Sanctuaire de Maipú, au Chili... En Amérique latine également, surtout en fréquentant le cardinal Pironio, j'ai appris que l'Église est mystère, qu'elle est communion et mission. Au milieu des peuples de ce continent j'ai compris que, s'il faut fréquenter les chercheurs, hommes et femmes, pour bien comprendre le pourquoi et les contenus de notre foi en Marie, par contre, pour apprendre comment vivre de cette foi et la pratiquer, il faut s'approcher du peuple, des gens simples.

On a écrit, sur ce continent, à la fameuse Assemblée des Évêques réunis à Puebla (1979) : « C'est l'heure de Marie ; le moment est venu d'une nouvelle Pentecôte qu'elle préside par sa prière, lorsque sous l'influx de l'Esprit Saint, l'Église entreprend une nouvelle étape de son pèlerinage. Que Marie soit sur ce chemin étoilé de l'Évangélisation toujours nouvelle » (*Puebla*, § 303).

Je voyais intérieurement des foules convoquées par Marie, j'avais à l'esprit des images de communautés chrétiennes réunies autour de Marie, des gens pauvres priant et chantant le *Magnificat*.

L'Europe est le continent où il est devenu le plus difficile de parler de l'Église et de Marie. J'ai toujours pensé que c'est dû au fait qu'on a séparé l'une de l'autre, Marie et l'Église. J'ai peu à peu découvert cette Église mariale et j'en ai perçu une série de traits caractéristiques. Une Église mariale est une Église :

- de communion, lieu de rencontre, accueillante, hospitalière, ouverte ;
- joyeuse, festive ;
- contemplative, débordée par le mystère ;

- humble et simple, qui refuse de se placer au centre pour attirer l'attention ;
- serviable et pleine de sollicitude ;
- compatissante, souffrant en elle-même les souffrances du monde ;
- ayant une prédilection pour les plus faibles ;
- courageuse, animée par l'esprit du *Magnificat* ;
- féminine, accueillante envers tous ;
- exigeante ;
- encourageant les initiatives...

C'est dans cette Église que l'on veut voir le croyant d'aujourd'hui et le reconnaître comme tel.

Dans une telle Église, on se sent bien, on confesse la foi avec enthousiasme, une foi jeune, contagieuse, vivante, transmise par la femme et par l'Église. Pour l'Église souffrante d'Afrique et pour toute l'Église, l'intensité de la foi et de l'espérance est une chose très réconfortante.

En Asie, l'Église est faite de simplicité, de contemplation, d'accueil. J'ai ressenti cela en visitant la Corée, l'Inde, le Japon...

C'est dans la chapelle de la Madeleine, à Bordeaux, devant le portrait du père Guillaume-Joseph Chaminade, que j'ai décidé d'écrire le présent ouvrage. Je méditais ces paroles du fondateur qui nous jettent un si grand défi : « Depuis longtemps je ne vis ni ne respire que pour faire connaître, aimer et servir Marie. »

Exprimer en termes clairs le contenu de cette intuition, telle est l'ambition de ce livre. Je l'ai rédigé en dialogue avec d'autres croyants. J'espère de tout cœur que ce dialogue se poursuivra avec celles et ceux qui liront ces lignes.

EN GUISE D'OUVERTURE

En l'an de grâce 2050, six pays compteront plus de cent millions de chrétiens chacun, dont cinq au Sud de ce que nous appelons aujourd'hui l'Occident : le Brésil, le Congo, les Philippines, le Mexique et le Nigeria. Le chrétien type ne sera plus ni blanc ni occidental et le centre de gravité démographique du christianisme se sera déplacé de l'Europe vers l'Afrique subsaharienne, le Sud-Est asiatique et l'Amérique latine. Plus d'un milliard de fidèles touchés par le feu de la Pentecôte proclameront leur *Credo* dans le monde entier. Au christianisme eurocentrique du xx^e siècle, qui cherchait vainement sa place dans la version occidentale de la modernité, succédera un christianisme éclaté.

Il sera davantage interculturel, interreligieux, communautaire et, à coup sûr, plus pauvre. Selon les uns, le christianisme n'a jamais été aussi faible qu'aujourd'hui ; d'autres trouvent qu'il n'a jamais été aussi dynamique. Où se situera notre Église du XXI^e siècle ? Que sera-t-elle ? Comment

procédera-t-elle? La « tierce Église » parviendra-t-elle à se réaliser? À quoi la reconnaîtra-t-on?

Pour répondre à ces questions essentielles, il nous faudra à la fois remonter aux origines, nous projeter dans le futur et nous interroger sur la réalité d'aujourd'hui.

Un petit musée de Nazareth conserve un très intéressant chapiteau provenant d'une église très ancienne. Il représente une femme, couronnée à la manière d'une reine, qui tient à la main un bâton surmonté d'une croix. Elle s'avance, tenant par la main un homme, lequel, manifestement, se laisse entraîner à contrecœur. La femme, décidée et sûre d'elle, prend appui sur la croix comme sur une canne, pour garder dans la sienne avec plus de vigueur encore, la main de l'homme qu'elle oblige à la suivre. Ce dernier courbe l'échine, dans un réflexe de résistance et de crainte. Sa main droite serrée dans la main gauche de la femme qui ne le lâche plus, il se voit entraîné. Remarquons encore ce détail: si la silhouette de la femme se détache nettement, celle de l'homme est comme estompée.

À la manière de ce chapiteau, notre livre révélera la silhouette « mystérieuse » de Marie conduisant Pierre, avec tout ce que cela signifie. *Entraînés par ce dynamisme, nous sommes en route vers une manière nouvelle de vivre dans l'Église, ou de faire Église.*

L'Église que nous appelons de nos vœux est celle que Dieu nous fait désirer, à travers les grâces dont il nous a comblés. Elle s'incarne dans nos pauvres limites et nos contingences.

Aujourd'hui comme hier, c'est lorsque tout semble trouble et difficile, que se lèvent dans l'Église des hommes et des femmes qui sont comme autant de lampes allumées. Ils font preuve de clairvoyance et se lancent avec courage dans de nouveaux combats. Ils nous convainquent très concrètement qu'il y a lieu d'opérer une *conversion spirituelle des individus et de l'institution ecclésiale*. En d'autres termes, il ne saurait y avoir de chrétiens nouveaux dans une Église « vieille ». Pour changer, il nous faudra suivre le sage con-

seil de saint Bernard: tendre une oreille attentive à tout ce que l'Esprit nous souffle, nous suggère et nous demande, et veiller à ce que l'autre oreille soit à l'écoute de ce qu'exigent le temps et les réalités présentes de l'histoire. Les hommes et les femmes dont nous parlons ont inspiré et accompagné la présente réflexion; qu'ils en soient également les premiers destinataires.

Si les rêves sont des idées en sommeil ou si les idées sont les rêves de l'homme éveillé, alors il y a certainement des groupes de chrétiens qui œuvrent à la limite du rêve et de la réalité, faisant face aux défis que leur lance la nouvelle « ecclésialité » dont nous parlons. C'est à la fois de rêves et de réalités qu'il est question dans les pages qui suivent. Ce que l'Église a de meilleur, c'est la graine qu'elle porte en elle, la fleur qui se prépare à donner un fruit, les « plaies » du Christ qui sont imprimées en elle. Voir l'Église rayonner de la lumière de Marie, c'est la découvrir comme le sein particulièrement fécond qui favorise la vie en communion et le rayonnement évangélique.

Voici à présent le fil conducteur des chapitres qui suivent. Aujourd'hui comme toujours, la force de l'Esprit se manifeste à travers la vitalité des communautés. Le chemin de la nouvelle ecclésialité est tracé par l'amour, la communication, l'échange, le don de soi, la mystique, la passion pour le Royaume et pour le service. Moyennant quoi peut naître une nouvelle manière d'être Église. Dans cette Église d'un nouveau type, rien n'est plus le monopole de personne, mais tout résulte de la collaboration de tous les membres du Peuple de Dieu. Le centre de gravité de l'Église ne se trouve plus, désormais, du côté des évêques, du clergé ou des religieux, mais dans les communautés vivantes.

Le grand rêve d'une Église revitalisée par sa veine communautaire est né en moi, comme en beaucoup d'autres, avec Marie et par Marie. Marie elle-même a été une femme aux grands rêves; elle n'en a pas cru ses oreilles en entendant

les paroles de l'ange; ses lèvres ont alors dit, comme dans un rêve: « *Qu'il m'advienne selon votre parole!* » Au pied de la croix, elle a pressenti que la vie finit par avoir raison de la mort.

La nouvelle ecclésialité, la nouvelle façon d'être Église ici proposée, constitue un modèle partiel et provisoire sans doute, mais en même temps créateur, inspirateur. En fait, il y a une véritable force de renouveau, à la fois dans l'imitation de Marie et dans sa propre action.

Le croyant d'aujourd'hui doit veiller à être « pierre vivante et pierre nouvelle » pour la construction de l'Église comme sanctuaire d'une alliance nouvelle. Sa mission est de tenir l'Église éveillée, de détecter ce qui déshumanise un monde meurtri par tant de misères, d'explorer les chemins de l'Esprit, que l'on expérimente sans cesse dans sa propre chair.

Cette nouvelle façon de faire Église sera témoignage de vie, mais également message prophétique en ce moment historique que nous vivons. Elle devrait permettre d'interpeller nos contemporains et de faire des propositions, d'ouvrir des horizons et des espérances pour le monde.

CHAPITRE PREMIER

TOUT A COMMENCÉ AVEC MARIE

Intuitions et images pour une Église de type marial

L'ouvrage de l'irlandais Bredan Leahy sur *Le principe marial dans l'ecclésiologie* de Hans Urs von Balthasar¹ affirme que l'Église commence avec Marie, très concrètement avec le « oui » qu'elle a prononcé à l'Annonciation. Dans sa maison de Nazareth est alors semée la graine de l'Église qui va lever dans la terre de ce monde. Par conséquent, si l'Église veut rester fidèle à ses origines, elle doit être mariale.

Mais il faut aller plus loin : présente au point de départ de l'Église, Marie est devenue au fil des siècles, *le véritable paradigme de l'existence humaine et chrétienne et jusqu'au modèle concret de l'Église elle-même*. Sur son visage transparaît le visage du Peuple de Dieu. Avec Marie, la pleine réa-

1. *El principio mariano en la eclesiología* de Hans Urs von Balthasar.

lité de l'Église devient plus proche, plus incarnée, et en même temps plus féminine, plus accueillante.

Une « Église mariale » : de l'intuition à la réflexion, du slogan à la réalisation

Le livre de Bredan m'a incité à regarder Marie et la réalité quotidienne de l'Église selon une double perspective : celle de l'Église naissante, profonde et mariale à ses origines, mais également celle de l'Église qui se cherche aujourd'hui.

Si l'Église a un passé, pourquoi n'aurait-elle pas également un présent et un avenir ? Notre Église est celle de nos évêques mais également celle de la dame qui vend des journaux au kiosque du coin. Un regard sur l'Église de ce début de troisième millénaire inspire des inquiétudes et des sentiments contradictoires. Malgré tout, je ne pourrais pas vivre sans cette même Église, sans « notre Église ».

Je réalise que *j'ai appris une certaine manière de vivre l'Église*. La tradition et le charisme de la famille spirituelle à laquelle j'appartiens m'ont initié à un mode spécifique de penser, de sentir et d'agir en Église. Dans « ma » manière de vivre en Église, une grande place est accordée à la communauté et donc à la participation, au respect de ce que l'autre croit, célèbre et fait, bref, à la liberté et à la communion. L'Église à laquelle je crois se situe au cœur du monde ; elle doit écouter ce dernier et apprendre de lui si elle veut être crédible et jouir d'une véritable autorité morale.

Marie est la clef de lecture du charisme dont je vis. Continuellement tournée vers Jésus, elle devient le cœur et l'objectif de la forme de vie chrétienne dont je parle.

Quelques intuitions

Ces réflexions sont nées à la fois d'une inquiétude et d'une volonté de recherche personnelle. Je voulais depuis

longtemps réfléchir à ce que pouvait signifier, à ce que supposait un modèle marial d'Église, mais si je n'ai guère trouvé de littérature traitant de ce thème, je me suis cependant senti encouragé par les prises de position de plusieurs grands croyants. Celles-ci, par exemple :

« On ne peut parler d'Église si Marie, la Mère du Seigneur, n'y est pas avec ses frères. » (Paul VI, exhortation *Marialis cultus*, n° 28)

Ces paroles posent une grande exigence : impossible de parler de Marie sans parler de l'Église et réciproquement.

Après Paul VI – essentiellement dans son exhortation *Marialis cultus* –, le pape Jean-Paul II affirme à son tour :

« À l'aube du nouveau millénaire, nous distinguons avec bonheur la présence de ce « profil marial » d'Église, condensé de ce qu'a de plus profond la réforme conciliaire. » (Catéchèse du 25 novembre 1998)

Réaliser que la présence de Marie est une garantie de fécondité pour l'Église, c'est avoir compris l'exacte portée du message du concile Vatican II.

« L'Église vénère avec un particulier amour la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, qui est unie à son Fils dans l'œuvre salutaire par un lien indissoluble ; en Marie, l'Église admire et exalte le fruit le plus excellent de la Rédemption, et, comme une image très pure, elle contemple avec joie ce qu'elle-même désire et espère être tout entière. » (Constitution sur la liturgie, *Sacrosanctum concilium*, n° 103)

Tout ce que la Bible dit concernant l'Église peut aider à approfondir le mystère de Marie, et tout ce que nous apprenons de Marie nous aide à enrichir notre réflexion sur l'Église.

La dimension mariale caractérise peut-être plus fondamentalement l'Église que sa dimension apostolique et pétrinienne, comme l'affirme également le pape Jean-Paul II, dans sa lettre apostolique *Mulieris dignitatem* (15 août 1988, § 27 et note 55). Selon l'enseignement constant du pape, le profil marial de l'Église fait partie intégrante du charisme de Pierre, il le précède même.

« Marie précède tous les Apôtres, jusqu'à Pierre lui-même [...] comme l'a très bien dit un théologien contemporain. Marie est la reine des Apôtres, même si elle n'en a pas les pouvoirs. [...] Ce qu'elle possède c'est quelque chose de différent, de supérieur même. [...] L'Église s'enrichit de cet authentique profil marial. [...] Le lien entre la dimension mariale et la dimension pétriniennne est étroit, profond, les deux sont complémentaires, même si l'Église est mariale avant d'être pétriniennne, aussi bien dans le dessein de Dieu que dans sa réalisation temporelle; elle est également plus élevée, plus riche en implications personnelles et communautaires; elle est prééminente. »

Il est rare qu'un pape cite un théologien; ici il renvoie évidemment à Hans Urs von Balthasar, dont voici quelques autres lignes:

« À notre époque il est nécessaire de regarder Marie, de la voir telle qu'elle se manifeste et non telle qu'il nous plaît de l'imaginer. Il faut la regarder pour ne pas perdre de vue le rôle essentiel qu'elle joue dans l'œuvre de salut et dans l'Église. Elle se manifeste et se définit comme l'archétype de l'Église, le moule dans lequel nous devrions tous être modelés, nous, c'est-à-dire chaque chrétien pris individuellement. Mais il faut peut-être aller plus loin et considérer l'image même que nous nous faisons de l'Église. Nous tentons sans cesse d'améliorer, de réformer cette Église selon les besoins du temps, attentifs aux critiques de ses adversaires ainsi qu'à nos propres schémas. Mais, ce faisant, ne perdons-nous pas de vue sa seule mesure parfaite, le modèle original? Ne devrions-nous pas, dans nos réformes, fixer notre regard sur Marie, moins pour multiplier fêtes, dévotions et même définitions doctrinales concernant Marie, que pour discerner, tout simplement, ce qu'est l'Église, ce qu'est réellement un esprit ecclésial? » (H. U. von Balthasar, *Maria nella dottrina [Marie dans la doctrine]*, Roma, Città Nuova, p. 30)

Marie est le chemin qui conduit à l'œcuménisme, au dialogue interreligieux, à l'engagement en faveur du pauvre, à l'intégration de la femme, au dialogue interne à l'Église, à la sainteté. Elle évite au christianisme de se retrouver sans âme. Avec elle on n'en reste pas à un fonctionnalisme froid et désarticulé.

« L'Église n'est pas un appareil, ni une simple institution..., elle est femme, elle est mère, elle est un organisme vivant. La compréhension mariale de l'Église contraste fortement et de manière décisive avec une conception purement organisationnelle et bureaucratique. Nous ne pouvons pas "faire" l'Église, nous devons "être" l'Église... Or ce n'est qu'en devenant marials que nous parviendrons à être Église. L'Église trouve son origine dans le "fiat" jailli du cœur de Marie. Voilà donc le désir le plus cher du Concile: que l'Église se réveille dans nos cœurs. Marie nous en montre le chemin. » (J. Ratzinger, *Die Ekklesiologie des Zweiten Vaticanums*, dans IKZt 15, pp. 41-42)

L'Église mariale se tient au pied de la croix. Elle ne se réfugie pas dans une forteresse ni dans une chapelle ni dans un silence prudent quand des *hommes* sont *écrasés*. Elle est exposée, dans ses actes comme dans ses paroles. Avec un humble courage, elle se tient aux côtés des plus petits.

L'Église mariale laisse entrer le *vent de la Pentecôte*, le vent qui pousse dehors et qui délie les langues. Et sur la place publique, elle prend la parole. Pas pour asséner une doctrine, pas pour grossir ses rangs. Elle dit que la promesse est tenue, que le combat est gagné, que le Dragon est terrassé à jamais.

Dieu n'a pas trouvé inhabitable notre monde; il n'a pas trouvé inhabitables les plaies du monde, la violence du monde, la méchanceté du monde. C'est là qu'il nous a rejoints. Et là, sur la croix, nous avons vu la miséricorde, le cœur ouvert de notre Dieu.

Là, au pied de la croix, un peuple est né, un peuple marial.

« Voyant sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère: "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple: "Voici ta mère." À partir de cette heure, le disciple la prit chez lui. » (Jn 19, 25-27)

Symboles et images

L'Église est faite de croyants bien concrets, qui se rassemblent, formant le « Peuple de Dieu » afin d'apprendre à aimer, à servir et à partager leur expérience avec d'autres. Il nous paraît judicieux d'en parler au moyen de symboles, poétiques et créatifs.

Nous sommes dans l'ordre du symbole en affirmant que Marie est modèle et paradigme, prototype et archétype de l'Église.

Cette prise de conscience de la signification toute spéciale de Marie marque de son empreinte à la fois la conception de la mission de l'Église, son organisation, les relations entre ses membres et la spiritualité qui les anime. Elle donne une tonalité particulière à la façon de croire et de célébrer, d'espérer et d'aimer. La place que nous accordons à Marie dans l'Église détermine notre propre façon de nous situer, de vivre la dimension ecclésiale de notre foi et jusqu'à notre foi elle-même.

L'Église est en elle-même mariale, mais elle peut prendre davantage conscience de ce que signifie pour elle d'avoir à son origine une femme, une jeune juive, une personne privilégiée de l'entourage de Jésus, de la « constellation » humaine ayant entouré le Maître et définitivement symbolique des différentes missions de l'Église au cours des siècles.

«Principe» marial

Hans Urs von Balthasar a mis à la mode le concept de « principe marial ». En suivant sa réflexion, on déduira qu'en parlant de Marie il se réfère à la dimension fondamentale et originelle de cette même Église. D'un côté, Pierre renvoie à la dimension hiérarchique et institutionnelle de l'Église, née de sa confession de foi ; de l'autre, Marie renvoie à la sainteté de l'amour, de la vie, de la communauté.

Il faut également rappeler que cette femme singulière, Marie, fait surtout partie de l'Église au titre de croyante et de modèle du croyant. Pour Hans Urs von Balthasar, il est important de comprendre l'Église en termes de mouvement dynamique bipolaire : entre le principe marial et le principe pétrinien.

À partir de cette perspective mariale peut être mise en action « une énergie spirituelle de sainteté, véritablement explosive » (Balthasar).

Si le mot « principe » nous semble lointain et par trop rationnel, l'image du sein maternel et virginal de Marie, « source d'eau vive » comme l'appellent les Pères, nous permet d'explicitier l'importance de cette réalité théologique et pastorale. Là tout est amour et sainteté, là commence la vie.

«Modèle» marial

Saint Ambroise voit en Marie « un miroir pour chacun de nous ». Il la compare à la lune, reflet de l'éclat du soleil, du grand modèle que constitue le Christ. Reprenant l'image de la lumière, le concile Vatican II nous rappelle que Marie est le « modèle des vertus qui rayonne sur toute la communauté des élus » (*Lumen Gentium*, n° 65).

Le modèle devient alors un itinéraire que doit parcourir, en ses différentes étapes, quiconque veut parvenir à bon port. Ce chemin est nécessairement chemin de foi, d'espé-

rance et de charité. Toute la vie de Marie devient voie par laquelle nous cheminons vers le Père, sur les traces du Christ ressuscité; bref, c'est la route commune de ceux qui veulent être Église.

Chemin de l'Église, Marie est également pour elle le moule dans lequel elle se coule. Mais c'est un moule vivant et générateur de vie. Marie serait alors modèle en mettant l'accent sur ce qui est fondamental: la maternité et la sainteté, l'amour et la relation, la féminité et le service.

A. Dulles est connu pour sa réflexion sur les *divers modèles d'Église*, dont il souligne la correspondance avec les grands courants de la pensée ecclésiologique. Il en distingue cinq principaux.

Le plus traditionnel correspond à l'Église vue comme *institution*.

L'Église *sacrement* constitue un modèle plus récent, que Vatican II présente en ces termes: «... l'Église [est], dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain.» (*Lumen Gentium*, n° 1)

Un troisième modèle correspond à l'Église en tant que *héraut* proclamant la Parole, convoquant et rassemblant les croyants. À son tour, la Parole constitue l'Église, et ceux qui la proclament jettent en terre la semence d'où naît le Peuple de Dieu.

Le quatrième modèle est celui de l'Église *servante*, qui dialogue avec le monde, agit en lui, libère et suscite la communion. La diaconie est dans cette version de l'Église la tâche principale.

Le cinquième modèle, enfin, voit l'Église comme *communauté* et communauté. Le Peuple de Dieu est une grande communauté mue par l'Esprit Saint, lequel permet à ses membres de vivre égaux, libres et fraternels.

Nous nous proposons de montrer qu'il existe aussi un modèle *marial* d'Église qui comprend nombre des éléments indiqués ci-dessus, qui les articule entre eux.

Réflexion et critères

L'Église est là pour ouvrir aux hommes la porte qui donne accès à Dieu. Mais il existe des *réalités plus grandes* que l'Église.

La première et la plus fondamentale est, bien sûr, la *Trinité*. Elle nous rappelle que l'Église doit être comprise comme communion.

La seconde réalité, c'est le *Christ* lui-même. L'Église n'est que la lune dont le Christ est le soleil, comme disent les Pères; elle reçoit de lui sa lumière. «La chair du Christ se trouve dans la chair de l'Église.» (J.-M. R. Tillard)

La troisième réalité, c'est *Marie*. Elle est membre de l'Église et en même temps mère de l'Église. Pour nous, en outre, *elle est modèle de l'Église et c'est d'elle que nous viennent inspiration et grâce pour vivre comme authentiques membres de cette même Église.*

Quant à la quatrième réalité, c'est tout homme et toute femme en tant que chemin de l'Église: «L'homme, dans la pleine vérité de son existence... est la première route et la route fondamentale de l'Église.» (Jean-Paul II, encyclique *Redemptor hominis*, n° 14)

Comment ne pas citer ici la magnifique phrase de Bonhoeffer:

« Qui aime d'abord la communauté détruit la communauté; qui aime d'abord les frères qui la composent construit la communauté. »

En un certain sens, tout dans nos vies et dans la vie de l'Église renvoie au Royaume. Les membres de l'Église croient qu'ils ne deviendront d'authentiques êtres humains que s'ils suivent Jésus; ils ont en outre la volonté de partager cette espérance avec les autres hommes. Nous pouvons donc bien affirmer que l'Église est au service du Royaume et non d'elle-même.

C'est toujours avec délicatesse qu'il faut parler de l'Église et de Marie.

Si nous parlons beaucoup, ici, de l'Église et de ses autorités, ces réflexions aideront ceux qui veulent repenser leur fidélité dans l'Église ou qui se sentent tiraillés entre vérité et autorité, entre charisme et institution, entre condition de croyant catholique et Église catholique institutionnelle, entre appartenance à l'Église et à tel ou tel groupe particulier.

Cette autre orientation a également commandé notre réflexion : comment revoir l'ecclésiologie sous-jacente à nos façons de procéder, à l'exercice de notre mission, à nos ministères ? À partir de là, nous pourrions développer notre thème central : une ecclésiologie centrée sur Marie, modèle de l'Église et paradigme de notre manière de nous situer dans cette même Église.

Nous ne perdrons pas de vue, enfin, que notre objectif ultime est de nous *faire aimer davantage l'Église, de mieux la « sentir »*.

Je ne veux pas clore ce premier chapitre, dont le propos était de clarifier le thème de ce livre, sans une réflexion de forme méditative inspirée des écrits de Carlo Carreto. Cet homme, mystique et prophète, a compris, avec une grande profondeur, le mystère de cette Église sans laquelle il ne pouvait vivre et à laquelle il s'est totalement donné.

Ô mon Église, Église de Jésus Christ,
tu n'es pas toujours digne que l'on se souvienne de toi,
et tu as mérité parfois que l'on te rejette ;
cependant, combien je t'aime !

Je me suis surpris plus d'une fois
à vouloir quitter tes rangs,
mais bien plus souvent encore
j'ai demandé la grâce de mourir dans tes bras maternels.
En vérité, je ne puis vivre sans toi
car je suis de toi.

Tu es merveilleuse parce que l'Esprit Saint habite en toi !
Grâce à lui tu es sainte
et tu peux être une bénédiction pour le monde ;
mais tu n'es pas parfaite,
et si tu croyais l'être, tu risquerais de vouloir
tout régenter ici-bas.

Le pardon de Dieu nous rend
transparents et humbles lorsqu'il nous touche,
et c'est en toi que ce pardon nous atteint.

J'ai souvent rêvé de te voir vraiment humble,
miséricordieuse et maternelle,
et j'ai travaillé à te rendre telle.
Église de la terre, tu n'es pas le Royaume de Dieu,
mais tu portes en toi les signes vivants de sa présence.

Marie est la porte par laquelle on entre dans ta maison.
Grâce à elle, on peut faire en toi la rencontre
du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.
Avec elle, on apprend à vivre en fils par le cœur,
et en frère par l'Esprit.

CHAPITRE 2

DONNER CORPS À UN MODÈLE MARIAL D'ÉGLISE

L'Église est quelque chose de central dans la confession de notre foi, dans notre *Credo*. Elle est une référence obligée de la foi chrétienne et l'on ne peut pas croire à l'Église sans en faire partie.

Il y a en elle une tension entre charisme et institution. Le charisme, avec lequel nous avons tendance à nous identifier le plus spontanément, est clairement orienté vers la communion dans la mission et vers la mission dans le service fraternel. Le charisme doit coexister et interagir avec la dimension institutionnelle, dont relèvent principalement la vérité doctrinale, l'ordre, les ministères, l'organisation et l'administration. Nous savons bien que rien d'humain ne tient sans structure institutionnelle. Le « divin » lui-même a besoin de l'institution.

Cette tension, qui n'est pas toujours négative, nous habite, nous autant que les autres membres de l'Église. On en prend particulièrement conscience lorsque l'on est chargé

de conduire un groupe ou une communauté, ou même quand on assume des responsabilités dans la vie quotidienne de l'Église. Pour vivre de façon convenable cette tension et bien se situer en elle, il faut être passionné par la communion et vouloir la chercher en vérité.

De nombreux détails prennent un relief particulier quand on les regarde dans le miroir de Marie et à la lumière de celle qui est à la fois mystère, communion et mission. Elle nous enseigne et nous donne la grâce d'être en consonance avec l'Église, mais parfois aussi en dissonance avec elle.

J'ai besoin d'une clé qui soit à la fois perspective et point de référence, et cette clé c'est Marie. Elle est le principe, le modèle, le profil et le critère de notre façon d'agir en tant qu'Église. Elle accueille et propose, interroge et répond ; elle est fidèle et vraie. Notre relation à l'Église va de pair avec notre relation à Marie, et toute difficulté qui se présente affecte les deux.

Diversité des positions vis-à-vis de l'Église

Nous ne décrivons que les trois positions les plus courantes sur l'Église, qui est institution, mystère, Peuple de Dieu et servante de l'humanité. Elle comporte des laïcs, des prêtres, des évêques et, parmi eux, le pape. Face aux divers éléments qui la composent, il y a une façon plurielle de se situer, de participer au « vivre ensemble ».

Certains fidèles vivent en fait, sans relation avec l'Église, ou dans une *relation très defectueuse*. Ils croient, certes, mais sans vraiment appartenir. Pour beaucoup de ces chrétiens, l'Église s'arrête aux limites de leur paroisse ou de leur groupe. Ils n'ont que faire de la hiérarchie, du diocèse, de l'enseignement de l'Église. Ils considèrent la vie de leur Église au niveau national ou en son centre, le Vatican, comme une réalité lointaine, sans grand intérêt pour eux.

La plupart des chrétiens de cette catégorie éprouvent déception, découragement et même lassitude. Si les médias les plaçaient devant la même alternative que Gustavo Gutiérrez : choisir entre Église et théologie de la libération, ils auraient probablement du mal à répondre avec le fondateur de la théologie de la libération : « Je préfère avancer avec l'Église qu'avec ma théologie. » Eux voient l'Église comme une institutrice dont l'enseignement est loin de la réalité. En effet, ils pensent que cet enseignement est imposé et qu'il exige la soumission intellectuelle des croyants tout en les privant de la liberté de penser par eux-mêmes. En somme, l'Église est devenue pour eux une sorte de fardeau ; au lieu de leur donner des ailes, elle les empêche de vivre leur foi de façon authentique.

Il y a plusieurs explications à cette situation, et d'abord la crise d'autorité que nous connaissons aujourd'hui, puis le fait que l'Église ne semble pas vraiment parvenir à promouvoir une fraternité active et solidaire entre ses différents membres. On dit également que beaucoup de croyants se passent de l'Église parce que, selon eux, elle est loin de répondre aux vrais besoins des personnes et des croyants. Elle aurait cessé de dialoguer avec l'homme et la femme d'aujourd'hui. Elle aurait grand besoin de changer ses structures et ses comportements et ce changement devrait atteindre jusqu'à sa pensée même et à son action.

D'autres chrétiens vivent avec l'Église une *relation intense* ; selon eux tout va bien dans l'Église d'aujourd'hui. Par leurs propositions, ils s'identifient parfaitement à ce qui s'y dit et s'y fait, lui accordant une justification et une crédibilité totales. Ils sont heureux de participer à la vie de l'Église et ont de la peine lorsque, à l'intérieur ou à l'extérieur, ils entendent critiquer, pour une raison ou l'autre, la manière de faire de la hiérarchie ou du pape. Ils la défendent toujours, à tort ou à raison. Ces croyants tirent de grandes satisfactions d'une fidélité aussi inconditionnelle : ils cherchent et trouvent dans l'Église une

doctrine sûre et s'y sentent comme dans leur propre maison. Ils travaillent pour elle et lui vouent une véritable dévotion, prêts à tout donner pour elle, sans se laisser aucunement dévier en raison de ses faiblesses ou de ses erreurs.

Ces personnes croient que la fécondité spirituelle et apostolique ou l'abondance des vocations dépendent de l'intensité plus que de la qualité de cette relation. Pour ces fidèles, expérience ecclésiale et expérience spirituelle vont de pair.

Assurément, notre adhésion à l'Église a besoin de s'appuyer sur une saine ecclésiologie. D'après saint Ignace de Loyola, il nous faut accomplir notre mission dans une attitude d'attachement et d'authentique fidélité au Saint-Père. Certes, nous pouvons être extrêmement critiques, mais au bout du compte il nous faut obéir à l'Église et nous attacher à elle. Effectivement, lorsque des difficultés surviennent, c'est davantage avec les collaborateurs du pape qu'avec le pape lui-même, comme l'a reconnu le père Kolvenbach, ancien Supérieur général des Jésuites.

Il y a enfin quelques groupes qui proposent des *positions intermédiaires*. Certains, en effet, possèdent dans leur tradition des éléments d'ecclésiologie qui leur permettent d'évoluer d'une manière originale dans l'Église. Ils s'en inspirent pour vivre les valeurs du Royaume et demeurer fidèles à l'Évangile. Une telle alternative naît généralement du sentiment bien conscient d'une appartenance joyeuse à l'Église, mais également de la conviction qu'en son sein rien ne saurait être absolument monocolore. Dans l'Église, on peut vivre la communion et la fidélité en respectant la diversité, et sans rechercher l'uniformité.

Dans l'Église, on ne fait pas que recevoir, on donne aussi et on échange. L'Église est alors vue comme le point de rencontre des différents charismes dont la gratifie l'Esprit en tant que Peuple de Dieu. Nous acceptons que l'évêque et le pape nous rappellent que notre origine se trouve en

Dieu le Père qui nous comble de ses dons et nous confie au Christ, véritable tête de l'Église. Inversement, la réalité ecclésiale de ces groupes permet de rappeler à l'évêque que, s'il n'y a pas de corps sans tête, il n'y a pas non plus de tête sans corps.

On verra plus loin qu'une bonne compréhension de la dimension mariale de l'Église peut être à la base d'une telle position. Elle aboutit à une expérience plus « laïque » de l'Église, surtout fondée sur la communion fraternelle dans l'Esprit et soucieuse de bonnes relations mutuelles. « Je crois en Jésus Christ [...] qui est né de la Vierge Marie » et « je crois en l'Église » se rejoignent pour nous permettre de professer, de célébrer et de vivre d'une manière nouvelle notre foi chrétienne.

En pariant sur cette alternative

La réflexion menée dans ce livre nous invite à une façon d'agir dans l'Église et avec l'Église qui nous amène à « sentir » avec elle, comme l'a fait Marie. Cette option nous ferait entrer dans le Temps de la Pentecôte, et nous serions poussés en toutes choses par l'Esprit. L'Esprit insuffle son dynamisme à la mission, à celle du Fils, à celle de sa mère et à celle de l'Église.

J'affirme d'emblée avec force *que nous ne devons jamais causer de tort à l'Église, en retour, celle-ci ne doit jamais nous en causer*. Ce n'est pas la même chose de nous poser des questions sur notre relation à l'Église en préservant notre amour et nos liens avec elle, et la remettre en question avec ressentiment et esprit de rejet. Si nous croyons que notre capacité à aimer naît d'en haut, personne ne pourra nous ôter l'amour que nous avons pour l'Église. Nous l'aimons parce que le Seigneur veut que nous l'aimions, comme il l'a aimée (cf. Ep 5, 25).

Voici, sous forme de témoignage, quelques-uns des critères qui orienteront notre réflexion ultérieure.

1) *Ce que disent et font le pape et les évêques suscite chez moi un vif intérêt. J'apprécie également beaucoup l'action des missionnaires que j'ai vus à l'œuvre ici ou là, ainsi que le témoignage de foi que donnent les laïcs dans le monde de la politique et de l'économie.* Tous les membres de l'Église qui manifestent de l'enthousiasme pour leur foi sont pour moi source d'encouragement. Les martyrs de tous les temps – ceux d'aujourd'hui en particulier –, je les admire. L'enthousiasme qu'ils mettent à évangéliser me gagne comme par contagion. Il est impossible de mesurer l'action sociale de l'Église ou le témoignage d'une foi joyeuse que beaucoup se sont fixé comme programme de vie, à la fois ambitieux et stimulant. Bref, l'Église m'intéresse et je suis fier d'elle. Tous ses membres, à des degrés divers, méritent une écoute attentive si l'on veut mieux comprendre ce qu'ils nous suggèrent ou nous proposent. Notre attachement au pape ne saurait être remis en question. Nous prions tous les jours pour lui et pour les évêques, pour leur personne et à leurs intentions. Nous répercutons leur pensée et leur magistère, nous transmettons leur message. Chaque fois que c'est possible, nous les saluons et nous dialoguons avec eux. Nous prions également pour le Peuple de Dieu, avec le souci permanent de penser et de sentir avec lui, comme membres de la grande famille de ceux qui croient en Jésus. Dans ce Peuple de Dieu, nous nous sentons plus proches des chrétiens qui œuvrent pour la libération ou pour la communion de ses membres, et de ceux qui vivent dans l'Église comme dans une famille.

2) J'ai toujours essayé en même temps, dans mon comportement ecclésial, de ne pas être « plus papiste que le pape ». Je pense qu'il y a de la place, dans l'Église, pour des opinions divergentes. Les paroles et les actes du pape et des évêques ne sont pas tous d'égale importance et peuvent être plus ou moins adéquats. Il faut également bien faire la différence entre le pape et la curie. Personnellement, je m'en suis toujours tenu au critère suivant : *tantôt avec le pape, parfois sans lui; jamais contre lui.* On peut

citer ses propos ou ne pas les citer, mais on ne doit pas prendre le contre-pied de ses positions ou de son enseignement. Il faut se réjouir de voir, dans les débuts de l'Église, Paul et Pierre chercher ensemble la vérité alors même qu'ils ne sont pas d'accord sur quelque chose de fondamental (voir Ga 2).

Il est également très éclairant d'observer le comportement de Catherine de Sienne à un moment où elle n'est pas d'accord avec la pensée du pape. À l'âge de 26 ans, elle se trouve capable de lui indiquer ce qu'il doit faire pour diriger l'Église comme il convenait à un des moments les plus compliqués de son histoire. Cette fidélité profonde lui permet de confesser devant ceux qui entourent son lit de mort : « Soyez sûrs, mes amis, que j'ai donné ma vie pour la sainte Église. »

3) J'en viens à un troisième aspect de la question. En effet, même en étant prêtre ou peut-être précisément parce que je le suis, je n'aime pas que l'on dise : « L'Église, ce sont les évêques et les curés. » J'apprécie encore moins que certains évêques ou certains curés rappellent qu'ils sont l'Église enseignante, les autres n'ayant qu'à les écouter et à apprendre d'eux, s'ils en sont capables. Dans cette perspective, les laïcs et les religieux ne seraient que de simples auditeurs et devraient se limiter à obéir. Décider, par contre, serait l'apanage des seuls prêtres, voire même, en un certain sens, des seuls évêques. S'il ne fait pas de doute que les uns et les autres constituent une partie significative de l'Église, qu'ils y ont une mission toute particulière, ils ne sont cependant pas toute l'Église, ni tout dans l'Église. Leur fonction ne doit être ni de domination ni de contrôle policier. De notre côté, nous devons éviter de les « diviniser », de nous comporter envers eux comme s'ils ne pouvaient jamais se tromper. Le rôle qu'ils jouent est simplement nécessaire ; il consiste à confirmer dans la foi et à inciter à la charité, tout en garantissant l'unité. Nous devons tous nous sentir impliqués et engagés dans ce service. Eux-mêmes n'oublient pas, de leur côté, de solliciter d'autres avis

ailleurs, car, détenteurs d'une autorité particulière, ils ont besoin de l'accueil et de la collaboration de tous.

La solution proposée ne consiste donc ni à affaiblir ni même à supprimer la hiérarchie, mais à la mettre au service des autres, de la mission, et à renforcer et valoriser l'action des autres membres de l'Église. Le cardinal Newman disait qu'il y a trois autorités dans l'Église : celle de la tradition, celle de la raison et celle de l'expérience. La première correspondrait à la hiérarchie, la seconde aux universités ou aux centres de réflexion et de formulation de la pensée chrétienne, la troisième au Peuple des fidèles. Il concluait que si l'une de ces autorités devenait dominante et exclusive, on se trouverait devant un mauvais exercice de l'autorité dans l'Église. L'équilibre et l'interaction entre les différentes « autorités » sont indispensables.

Je reconnais que, dans l'Église, *j'ai personnellement trouvé à la fois du divin et de l'humain*, les deux aspects s'entretenant mystérieusement mais bien réellement. Au Vatican, il y a également « de bons et de mauvais anges », comme dit le grand vaticaniste Messori. Si l'humain fonctionne mal, l'Église fonctionnera mal aussi. Des erreurs et des fautes se produisent aussi bien dans l'exercice de l'autorité que dans l'obéissance. Il est indispensable de savoir les reconnaître, de demander pardon et de changer de conduite. On pourrait appeler cela une conversion ecclésiale.

4) Plus d'une fois j'ai eu envie d'étudier en profondeur en quoi consiste *l'égalité de tous dans l'Église*. Les ministères sont divers, mais il existe une dignité fondamentale qui est commune au pape et au dernier des baptisés. Nous touchons là au sacerdoce commun de tous les fidèles, au « *sensus fidei* » de tout chrétien et aux droits qu'ont en commun tous les membres de l'Église. Évoquer cela revient à jeter les bases d'une véritable coresponsabilité dans la conduite de l'Église, mais comment l'exprimer de façon concrète ? L'excessive insistance sur la distinction entre Église enseignante et Église enseignée a fait beaucoup de tort en transformant pratiquement la première en une réalité prédominante et

quasiment exclusive. Nous avons tous à apprendre et en même temps nous pouvons tous enseigner quelque chose.

Dans le *Code de Droit canon* approuvé en 1983, il est rappelé que « ce qui concerne tous et chacun doit être approuvé par tous ». Il est urgent d'agir dans ce sens, en décentralisant l'animation et le gouvernement de l'Église.

5) Un cinquième critère me conduit à *rechercher et à pondérer ce qu'il y a de meilleur dans la vie de l'Église*. *Toutes les expériences d'Église ne sont pas également riches*. Les meilleures méritent qu'on les recherche pour en vivre. Il faut vraiment montrer ces lieux de communion vitale dans lesquels est privilégiée l'interaction ecclésiale. C'est dans ces groupes que l'on apprend effectivement à être Église. Certaines paroisses en constituent autant de cellules vivantes : on y enseigne, on y célèbre, on y vit une véritable dimension communautaire.

Une expérience aussi riche dans l'Église signifie que celle-ci est plus mûre et que nous lui avons « donné » le meilleur de nous-mêmes.

C'est dans la recherche de la communion et dans la volonté de la rendre *réelle* que je me suis investi le plus et avec passion. Toute bonne expérience d'Église commence par la communion fraternelle – *koinônia* –, se prolonge par le service – *diakônia* – et l'annonce du kérygme – *kerugma* –, avant de culminer dans la liturgie – *leitourgia*.

Le service de l'autorité ne peut être bien assuré que par des gens qui possèdent le don de convoquer, de rassembler en communauté, de proposer une direction, un bon parcours, et d'assurer un accompagnement permanent. Il m'est apparu de plus en plus clairement, ces dernières années, qu'on ne peut bien diriger que des gens que l'on aime.

6) Nous avons constaté que *notre relation à l'Église est parfois crucifiante*. Rien de surprenant à cela, car qui veut occuper sa place dans la vie de l'Église se heurte nécessairement à des conflits. On sait combien cela coûte de mourir à sa propre personne, à son projet personnel, à ses

propres idées, c'est pourtant le « passage » – la pâque – qui permet d'accéder à un amour, à une appartenance renouvelée et purifiée à l'Église et qui permet de comprendre cette même Église d'une manière nouvelle, puisque l'on y reçoit l'Esprit qui nous fait vivre en vérité.

L'existence de bien des fondateurs ou fondatrices d'Instituts religieux témoigne des souffrances qu'ils ont endurées dans l'Église et à cause d'elle. Cette dernière ne pouvait pas accepter facilement leurs propositions novatrices, même si elles cherchaient à répondre de façon évangélique aux besoins du monde, voire à des situations d'urgence. Rappelons ici les propos et le témoignage personnel d'un homme qui a connu ainsi à la fois souffrance et bonheur :

« La grandeur, d'après Pascal, c'est de maintenir les extrêmes et de remplir l'espace qui les sépare. Le catholicisme est hiérarchique et il se renouvelle en partant de la base, du bas vers le haut. Il débouche sur le pluralisme et les mystiques y abondent ; il parle de souffrance et de croix, mais c'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'il préconise de développer les valeurs humaines les plus élevées ; il met une limite aux exigences de la raison humaine et revendique en même temps pour elle le droit à l'existence. [...] Le catholicisme est plénitude, il est également synthèse, comme l'a affirmé le concile Vatican II. » (Cardinal Y. Congar)

Dans la bouche d'un tel témoin, ces propos nous aident à nous positionner par rapport à l'Église.

7) Considérons maintenant un autre critère : il arrive que l'on ait tellement le nez sur une réalité particulière de l'Église que l'on n'arrive plus à la voir dans son ensemble. Si les détails sont importants, le fil conducteur de l'histoire et de la vie de l'Église l'est bien davantage.

La vision intégrale de l'Église permet de regarder de la même façon d'autres réalités, comme le monde, le Royaume, la personne humaine. Elle fait sortir l'Église de ses propres limites, la rendant solidaire de ce qui l'entoure ; alors aucune personne travaillant pour le bien et la vérité, la justice et la paix, la foi et l'espérance ne saurait plus lui rester étrangère.

8) Venons-en à un dernier critère, qui n'est pas le moins important. *Il m'est arrivé parfois de ne pas être d'accord avec les autres.* Je ne me suis alors résigné qu'après un discernement très serein. Peu à peu je me suis fait toute une liste de thèmes qui sont source de divergences dans l'Église. On m'a parfois demandé ce que j'en pensais, dans des réunions interreligieuses ou œcuméniques, à l'occasion de conférences ou de tables rondes, aussi bien dans les cercles de la vie consacrée que dans ceux du laïcat. J'ai toujours tenté de répondre en vérité, mais j'ai rarement prononcé des paroles définitives. C'était mon attitude chaque fois qu'il s'agissait de points délicats. Entre dire, affirmer et rejeter, j'ai toujours cherché une distance convenable qui préservait ma liberté intérieure, ma conscience personnelle et celle des autres. On ne peut combler cet espace qu'en écoutant et en cherchant. Il est bon de connaître quelques-uns de ces thèmes et de savoir les pondérer, car tous n'ont pas la même importance.

Thèmes

Les thèmes suivants, je me suis dit, lors de l'avènement du pape Benoît XVI, qu'ils auraient pu également faire partie de son programme.

1) Il s'agit d'abord du *centralisme* dans l'exercice de l'autorité par le Vatican – trop de décisions sont prises au sein de la curie. Un espace trop réduit est laissé à la subsidiarité des évêques, des religieux, des laïcs.

2) À cet aspect peut se rattacher le thème délicat, à la fois historique, théologique et pastoral, de *l'exercice du pouvoir papal*. La collégialité s'est affaiblie. On remarque une certaine frilosité dans le processus démocratique, alors que le pouvoir continue à être exercé de manière presque exclusivement « monarchique ». L'organisation ecclésiale n'a toujours pas été capable d'intégrer les apports des sciences humaines, qui l'aideraient pourtant à atteindre ses objectifs

et à offrir de meilleurs services en matière d'animation. Le style et les modalités d'exercice du magistère sont marqués par une pensée unique, ce qui fait que certaines personnes – évêques, théologiens, écrivains, femmes, religieux, laïcs – sont marginalisées dans l'Église.

3) Le rôle des *Conférences épiscopales* a été tellement limité qu'elles ne peuvent plus que réfléchir, dialoguer, programmer..., mais lorsqu'elles se trouvent placées devant une décision importante à prendre elles sont obligées de demander l'aval du Vatican et/ou de bénéficier de l'unanimité de leurs membres.

4) On peut également souligner le rôle réduit, devenu bien modeste, des *femmes dans l'Église*, malgré des déclarations en faveur d'une participation plus active et plus significative de leur part, en même temps qu'un refus absolu de leur accession au sacerdoce.

5) L'obligation du *célibat sacerdotal* faite au clergé diocésain a pour conséquence de réduire les occasions pour les chrétiens de participer à l'Eucharistie dominicale ou au sacrement de la Réconciliation, car on a souvent du mal à trouver quelqu'un pour présider ou pour administrer un sacrement.

6) Se posent également des *problèmes moraux*, particulièrement dans le domaine du mariage et des conduites sexuelles, dans le mariage et hors mariage; le problème de la sexualité n'est pas réglé dans l'Église, encore moins celui des échecs matrimoniaux.

7) Quant à *accepter les changements* qui surviennent dans une réalité multiforme, avec leurs conséquences pour une véritable inculturation de la vie de foi, des célébrations liturgiques, des mœurs ou de l'exercice du pouvoir, de la relation aux richesses ou aux loisirs, reconnaissons que toutes les tentatives en ce sens sont plutôt perçues comme des pas dangereux vers le relativisme; on continue de préférer l'uniformité.

8) Mentionnons enfin le *dialogue interreligieux* et ses implications pour le contenu de la foi et pour la vie de foi du chrétien.

Que faire? Il y a des chrétiens qui, en considérant un certain nombre de ces thèmes, se sont pris à rêver d'un nouveau concile œcuménique. Beaucoup vont encore plus loin de nos jours: ils ne se culpabilisent plus d'avoir un avis divergent et ne se sentent pas moins de l'Église pour autant.

Les réponses seront bonnes si tous sont bien disposés, comme Jean XXIII posant de grosses questions à l'ouverture du concile Vatican II:

« Cela requiert de vous paix et sérénité de cœur, conscience fraternelle, pondération dans les propositions, dignité dans les discussions et sagesse dans toutes les décisions. [...] Cependant, ce précieux trésor nous ne devons pas seulement le conserver comme si nous n'étions préoccupés que du passé, mais nous devons nous mettre joyeusement au travail qu'exige notre époque en poursuivant la route sur laquelle marche l'Église depuis près de vingt siècles. [...] En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée. Il faudra attacher beaucoup d'importance à cette forme et travailler patiemment, s'il faut, à son élaboration; et on devra recourir à une façon de présenter qui corresponde mieux à un enseignement de caractère surtout pastoral. » (Jean XXIII – Paul VI, *Discours au Concile*, Paris, Centurion, 1966, pp. 69, 63 et 64-65)

La recherche d'un équilibre et d'une liberté sereine est nécessaire à l'heure d'affronter, libres de tout fanatisme, les problèmes que nous avons énumérés.

Quiconque est conscient de cette zone de conflit dans la vie de l'Église comprend aisément que celle-ci *traverse actuellement une crise institutionnelle*. Dans bien des endroits, elle a perdu autorité et crédibilité. de cette crise peut naître une nouvelle vie, mais on ne résoudrait certainement pas le problème en opposant une « Église institutionnelle » à une « Église du Peuple de Dieu ».

Que de marques spontanées d'attachement au pape Jean-Paul II au moment de sa mort ! Elles sont venues de toutes les parties du monde, de toutes les couches sociales et des diverses confessions religieuses. Est-il raisonnable, malgré cela, de parler de crise du christianisme et de l'Église ? Ne nous trouvons-nous pas devant un paradoxe ? Dans le cas de l'Église, on peut dire que cette crise peut se comprendre historiquement comme en lien avec la perte du pouvoir social de l'Église et de ses institutions, avec la détérioration de son autorité et du respect envers ses symboles traditionnels. La crise culmine lorsque l'on en arrive à une indifférence, à une apathie généralisées.

On ne peut qu'être d'accord avec le père Casaldàliga quand il affirme que la crise est une Pâque, un moment de transition entre un désenchantement momentané et une utopie pleine d'espérance. La sagesse chinoise parle dans le même sens : l'idéogramme dont on se sert pour transcrire le concept de « crise » signifie tout autant un danger qu'une opportunité. Le christianisme nous invite donc à sortir de la myopie pour passer à l'utopie dans laquelle les personnes se définissent en fonction de leur espérance.

Qu'il s'agisse de l'Église ou d'autres domaines, plutôt que de se lamenter sur les difficultés et les côtés négatifs, mieux vaut *formuler des propositions alternatives* sur la manière de vivre en son sein. Nous le ferons dans les chapitres 6 et 7.

Notre référence et notre inspiratrice sera l'humble Servante du Seigneur, Marie de Nazareth. Sa figure ouvre l'esprit, simplifie la réalité, relativise les choses, enracine des convictions alternatives... On reçoit d'elle des leçons pour la vie de tous les jours.

Le moins que nous puissions affirmer, c'est que l'Église a vraiment été une idée « géniale » du Seigneur ! Même s'il en coûte parfois de vivre dans l'Église, il est en tout cas passionnant de s'y essayer.

Attitudes ecclésiales

Où va-t-elle, cette Église que nous aimons, et quelles attitudes devons-nous adopter à son égard ? Comment nous situer en elle et, avec elle, dans le monde ? Quelles attitudes attend de nous une Église mariale ?

Pour bien répondre à ces questions, il nous faut passer par *un discernement approfondi de notre comportement et de nos attitudes dans l'Église*. Ce discernement ecclésial peut nous amener à protester, en privé ou en public, devant tel ou tel événement se produisant dans cette Église qui occupe une si grande place dans notre vie. Cela passe par une obéissance adulte, fidèle à l'Évangile de la miséricorde et à Marie.

C'est Jésus qui l'a voulue nécessaire et c'est à nous de tout faire pour nous y trouver bien. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle nous libère du repli sur nous-mêmes et de l'égoïsme, en nous ouvrant à l'universel, à la sainteté, à l'unité, à la mission.

Passons en revue, maintenant, les *attitudes concrètes* qui découlent tout naturellement de cette disposition fondamentale et de la contemplation de Marie, mère et éducatrice de l'Église.

Vivre la communion dans l'Église en partant de la foi réelle de chacun. Jamais, ces dernières décennies, les croyants n'ont entendu un appel plus fort qu'aujourd'hui à vivre la communion à l'intérieur de l'Église et avec l'Église. L'Église doit être en même temps « maison » et « école » de communion (cf. lettre apostolique *Novo millennio ineunte*, § 43). Je partage cette perception et cette conviction. Mais dans la pratique on réalise fort peu de tout cela ; c'est davantage un vœu pieux qu'un véritable programme d'action.

Personne ne peut se situer comme un îlot au sein de l'Église universelle ou diocésaine, mais il doit apprendre à y vivre en réseau.

Nombreux sont les croyants qui se sont initiés à cette communion, vitale pour l'Église, en vivant en relation profonde avec elle comme médiatrice de communion.

Dans l'Église il est important d'obéir. Nécessaire, cette obéissance ne s'exerce pas forcément du haut vers le bas – l'autorité parlant d'en haut, décidant et transmettant des ordres, tandis qu'en bas on écouterait, on se soumettrait et on exécuterait. L'obéissance dans l'Église, née de l'union des esprits, doit encourager et susciter l'adhésion des cœurs. L'Église a besoin d'organes de décision et de moyens pour exprimer officiellement sa pensée. Mais pour que ces propositions et ces ordres soient bien accueillis, il faut que les personnes qui les donnent comme celles qui les reçoivent se sentent joyeusement animées d'un même amour. Le pasteur anime en dirigeant et dirige en animant. C'est ainsi que naissent une authentique autorité et une véritable obéissance.

Celui qui commande doit être capable non seulement de réaliser « l'union des cœurs », mais encore d'assurer leur intégration dans le projet missionnaire. De cette manière, tout mandat pour une tâche concrète part du Père, qui envoie le Fils par l'Esprit à l'Église et à chacun de nous, dans un enchaînement qui traverse les siècles. Tout cela permet la continuité de l'action du Seigneur. Du même coup, nous évitons l'écueil du subjectivisme, qui pourrait avoir pour conséquence un individualisme encore plus dangereux que la désobéissance elle-même.

Une question demeure alors en suspens: « En quoi faut-il obéir ? » C'est encore une fois saint Ignace de Loyola qui va nous aider, avec les « Règles » qu'il met au point pour aider à « sentir avec l'Église ». En effet, dans la Règle 13, il rappelle qu'il faut obéir à « l'Église hiérarchique » si elle décide quelque chose. Mais il est bien clair que dans sa pensée l'Église hiérarchique, c'est l'Église totale, réunissant toutes les conditions pour être véritablement ecclésiale. Il est clair que s'il nous est demandé une adhésion vitale, tout n'est pas à mettre sur le même plan.

C'est une chose de « décider » et une autre d'inspirer, de conseiller, d'orienter, d'exhorter à l'union et au discernement des esprits et à l'écoute de l'Église.

Il faut que l'Église ait confiance en son chef visible et donc qu'elle se gère sans parti pris ni totalitarisme, à la manière de Jésus dans l'Évangile, c'est-à-dire dans la clarté et la bonté.

Dans l'Église, il importe d'exprimer, quand il le faut, notre désaccord avec ce qui se fait ou se dit. La solution à nos problèmes n'est pas de garder le silence, encore moins de l'imposer ou bien d'exiger que tout soit accepté comme « bon ». *Se taire ne signifie pas que l'on aime l'Église par-dessus tout ; à l'inverse, celui qui murmure sans cesse ou qui calomnie aime bien peu l'Église. On reconnaît le croyant adulte au fait qu'il s'efforce de tracer les sillons du débat, de la discussion, plutôt que de faire ressortir les erreurs ou les fautes.* Des tensions, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. C'est autre chose lorsque ces tensions menacent de briser la communion, ce qui serait grave. Il faut donc que celui qui est informé d'un désaccord soit capable d'écouter, de réagir avec sérénité et de rendre le dialogue possible.

Beaucoup de nos désaccords naissent de nos entêtements humains, qui rompent la communion, et non des doctrines ou des positions pastorales. Mieux vaut éviter les jugements catégoriques et pratiquer le discernement.

Le cardinal Martini considère l'expression d'un désaccord comme une forme de courageuse franchise (*parrhèsia*) inspirée par la liberté de dire ce qui est juste et utile devant Dieu et devant les hommes, et de le faire dans la vérité et la charité. Beaucoup de chrétiens manifestent une fidélité et une loyauté de ce type envers l'Église. Tirons-en la conclusion que certaines critiques sont inspirées par l'amour et encouragent à aimer davantage ; loin d'être destructrices, elles aident au contraire à grandir, à condition d'être fondées et de résulter d'une grande conviction et d'une longue pratique de la prière.

Cette même attitude, il est bien agréable de la conjuguer avec une vie d'union à Marie! Elle nous conduit sur le chemin de l'authenticité sans faire de bruit. Elle aide l'Église à devenir féconde.

L'amour de l'Église ne peut que déboucher sur la louange. Le «oui» plein de foi et de confiance de Marie lui permet de grandir davantage. La louange sort plus spontanément des lèvres du croyant qui répand le bien; les signes du Royaume présents dans les membres de l'Église sont alors visibles, lisibles, audibles, parce que proclamés comme œuvre du Seigneur.

Le *Magnificat* de l'Église et celui de Marie proviennent du même sentiment et sont prononcés avec la même voix. Ils sont pure louange et expriment le grand merci adressé à Dieu pour tout ce qu'il a fait dans l'Église et dans la vie de ceux que conduit l'Esprit. La vision du futur est identique: le bien finira par triompher du mal, car l'amour aura toujours le dernier mot. La louange que nous adressons à l'Église naît, comme le *Magnificat*, du silence sacré; elle invite à transcender, à se lancer vers l'infini, à entrer dans le mystère et à grandir dans la beauté.

Enfin, que tout naisse de l'amour et de la vérité. C'est ce que souhaitent et ressentent d'une manière toute particulière les chrétiens d'Afrique. Pour eux, l'Église est une famille ou elle n'est pas.

Cette ecclésialité, pour être authentique et durable, doit se construire sur la vérité et l'amour, sur l'acceptation d'un pluralisme.

Nous ne pouvons donc exclure personne, mais nous voulons au contraire que tous et chacun de nous se situent de manière adéquate sur le chemin de la plus grande communion possible. C'est tout un art de savoir transformer en ouverture conciliatrice ce qui aurait pu rester opposition.

Sentir avec l'Église

Il n'est pas facile de sentir avec l'Église, mais cela doit être à la fois un point de départ et un point d'arrivée. Monseigneur Romero nous aide à mieux comprendre le «sentir avec l'Église»: il en avait fait sa devise épiscopale et il y est resté fidèle dans sa manière d'agir, d'écrire, de parler, de marcher dans la rue, de prier. Cette grande option de sa vie transparait aussi bien dans ses relations avec le Saint-Siège que dans ses rencontres avec les prêtres, les laïcs ou les religieux, et jusque dans sa mort.

Comment peut-on sentir ainsi avec une certaine maturité? Assurément, sentir avec l'Église, c'est en même temps sentir avec Dieu: lui doit être la réalité ultime, fondamentale et inébranlable de notre vie. Cela suppose même, de la part des personnes qui «sentent avec Dieu», un amour profond, une adhésion filiale à ses appels.

Sentir avec l'Église, c'est s'oublier soi-même, se mêler aux autres, s'identifier à la mission de l'Église. C'est aussi se laisser toucher par la souffrance et l'espérance des «crucifiés» de la vie, devenir sacrement du Christ et présence de Dieu dans l'histoire. Sentir authentiquement avec l'Église va bien au-delà d'un simple assentiment à la doctrine officielle: il s'agit d'un véritable acte d'adhésion à l'Église présente dans l'histoire, sacrement de salut pour tous les hommes. Allons plus loin: sentir avec l'Église implique embrasser la mission de Jésus. Un tel acte peut éventuellement comporter une part de divergence. Sentir avec l'Église peut bien aller de pair avec s'opposer aux pouvoirs de ce monde.

Ces orientations pour vivre dans l'Église et en mesurer la réalité découlent d'une ecclésiologie qui considère Marie comme «noyau pur» (H. U. von Balthasar), comme véritable symbole de personnification de l'Église, dans sa relation à Jésus Christ. Marie est le prototype concret, personnifié, de l'Église vierge, épouse et mère (saint Ambroise).

Nous pouvons conclure que «sentir avec l'Église», c'est sentir avec Marie, et réciproquement. Marie, aube nouvelle,

nous invite à regarder le Royaume dans une attitude de conversion permanente ; elle nous mène également à Jésus, qui nous invite à être constamment disponibles pour annoncer la Bonne Nouvelle.

MÉDITATION SUR L'ÉGLISE :
CROIRE, ESPÉRER, AIMER, DEMANDER PARDON
INTERCÉDER

Quand on est entré dans l'Église et que l'on désire vraiment y demeurer, on doit faire une large place à la prière et à l'oraison, ce qui implique *de croire, d'espérer, d'aimer l'Église, de se réconcilier avec elle et de prier pour elle*. J'ai été heureux de faire la méditation qui suit de différentes manières et à diverses occasions de ma vie. L'idée m'en est venue dans le sanctuaire de la Vierge de Guadalupe, mère de tous les peuples d'Amérique.

Je crois en l'Église

Je renouvelle ma foi, ma fidélité et ma confiance en l'Église.

*Elle est « forteresse de la foi »,
don que Dieu fait à tout croyant.*

*Je crois en l'Église comme œuvre de Dieu,
« dessein inspiré » d'en haut
pour que le Père, le Fils et le Saint-Esprit
soient glorifiés en tous lieux
et pour qu'advienne le Règne de Dieu.*

*Je crois en l'Église une, sainte, catholique et apostolique ;
je me sens en communion profonde avec elle
quand elle s'efforce d'être fraternelle et missionnaire,
peuple de saints, fidèle aux Apôtres et à l'Évangile.*

*Je crois à la fois en l'Église et en Marie ;
je l'appelle mère, sœur, messagère de paix ;
je fais alliance avec Marie
pour que Jésus soit reconnu, aimé et servi
et je lui demande de me montrer ce Jésus,
fruit de ses entrailles.*

*Je crois en l'Église que Dieu n'a pas hésité à fonder
malgré les faiblesses de ses disciples.*

Je crois en l'Église, peuple de Dieu,
 car elle est pétrie de charité
 et profondément enracinée
 dans son amour pour l'homme et la femme d'aujourd'hui.
 Je crois en l'Église parlant par la bouche du pape et des évêques,
 s'exprimant par le **sensus fidei** des fidèles,
 par les religieux, les prophètes et les maîtres spirituels ;
 en l'Église enseignante, éducatrice ;
 en l'Église qui envoie ses missionnaires
 et qui accompagne leur action sur le terrain.
 Je crois en l'Église qui, pleine de sagesse,
 renouvelle sa foi en redisant le **Credo**.
 Je crois en une Église qui croit fermement ce qu'elle annonce,
 qui annonce ce qu'elle vit et qui vit ce en quoi elle croit.
 Je crois en l'Église quand elle se reconnaît
 à la fois juste et pécheresse.
 Petit grain de moutarde,
 elle sait que Dieu s'est penché sur sa faiblesse et son humilité.
 Je crois en l'Église comme école de cette fidélité
 qu'aujourd'hui je confesse et renouvelle
 et dont je témoigne,
 que je propose aux jeunes en quête
 de fidélité et de fécondité pour leur vie.

J'aime l'Église

Je redis mon amour pour elle
 et je me sens aimé d'elle.
 Par l'Église et en elle,
 je reçois l'amour du Christ et de Marie.
 Cet amour que je donne et que je reçois,
 je le veux persévérant, passionné et généreux.
 J'aime l'Église parce que Dieu l'a rêvée et l'a aimée,
 et qu'à leur tour l'ont aimée tant de missionnaires,
 d'évêques, de fondateurs et de malades,
 de mamans catéchistes, et d'enfants de la première communion.

J'aime l'Église engagée dans le monde, pauvre,
 et demandant à être sanctifiée et purifiée,
 en même temps qu'avec Paul, elle se présente aux Ephésiens
 « sans tache ni ride » (cf. Ep 5, 25 à 5, 27).
 J'aime l'Église qui cherche à se restructurer
 pour gagner en vitalité
 et qui s'inculture pour être plus féconde.
 J'aime l'Église chargée des siècles de sa longue histoire,
 fatiguée mais cheminant toujours
 avec les hommes et les femmes de tous pays,
 avec tous les enfants, sur les chemins du monde,
 les protégeant comme une mère,
 tenaillée par des douleurs d'enfantement,
 attendant l'avènement du « Règne de Dieu » (Ap 22, 20).
 J'aime l'Église dans son effort de constituer
 une communauté qui transmet l'Évangile,
 qui répand l'amour autour d'elle,
 une communauté d'amis et de disciples du Seigneur ;
 esprit et chair à la fois, don de Dieu et œuvre humaine.
 Sa tête est dans les cieux,
 son corps grandit sur la terre (LG 8).
 Peuple de frères, cénacle d'apôtres
 et communauté rassemblée autour de Marie,
 elle est appelée cependant à se disperser
 pour porter jusqu'aux extrémités de la terre
 le message du Seigneur ressuscité.
 J'aime l'Église à laquelle je rêve
 et pour laquelle je travaille.
 J'aime l'Église d'Amérique latine,
 qui cherche à s'affirmer et qui se veut engagée ;
 l'Église d'Europe, à la fois riche de son expérience
 et rongée par le doute ;
 l'Église d'Afrique, encore naissante, jeune ;
 l'Église d'Asie, confrontée à tant de défis ;
 l'Église isolée en Océanie
 et vivement interpellée en Amérique du Nord.

Je l'aime inquiète chez les jeunes,
mesurée et prudente chez les adultes,
sage chez les vieillards,
même si elle est pécheresse en tous lieux.

J'aime l'Église qui, par sa présence,
son message et son action,
engendre la vie chrétienne
et fait grandir dans la foi et dans la charité,
l'Église qui appelle au ministère de l'annonce de l'Évangile,
aux responsabilités de gouvernement,
au service des pauvres... (cf. 1 Tm 1, 12-17).

J'aime l'Église: elle est ma mère,
la première, elle m'a aimé;
elle a fait de moi un chrétien, un religieux;
elle m'a initié à la vie consacrée...
Je la considère également comme ma fille:
je fais tout pour la fortifier, l'animer,
la conduire jusqu'au Seigneur, parfois avec obstination,
afin qu'il la reçoive comme une vierge pure (cf. 2 Co 11, 2).

J'aime l'Église en aimant le pape
quand il exerce son ministère
avec la bienveillance d'un père (cf. Jn 21, 15-19).

J'aime l'Église en ceux qui la constituent par leur foi
ou qui la servent dans la charité;
je l'aime tout particulièrement en ceux qui,
en elle ou à cause d'elle, ont de la peine.

J'aime l'Église dans ses membres petits et faibles,
dans ceux qui sont appelés à la rejoindre,
dans ceux qui sont en route
et dans ceux qui doivent découvrir les étapes successives
de la croissance en Christ
pour réaliser la plénitude de ce même Christ (cf. Ep 4, 13).

J'aime l'Église dans son Amen de fidélité
au nom de tous les croyants,
l'Amen qu'elle ne renie jamais,
pour la plus grande gloire de Dieu (cf. 2 Co 1, 20).

J'aime l'Église comme un enfant aime sa mère,
qui l'a fait naître à une vie nouvelle
et qui le fait grandir dans cette vie.

J'espère en l'Église

Je renouvelle mon espérance à l'égard de l'Église,
et je partage volontiers
les raisons que j'ai d'espérer en elle.
Elles me renvoient toutes à Jésus et à Marie,
fondements solides de notre espérance.

J'espère que l'Église ne manquera
ni de patience ni de sérénité
pour continuer à être ce qu'elle est
dans les domaines où elle ne doit pas
ou, tout simplement, ne peut pas changer.

J'espère qu'elle ne manquera pas de sagesse
pour discerner les voies
vers un nouveau printemps (cf. Dt 30).

J'espère que dans notre monde
l'Église saura parler du Christ et de Marie
de telle sorte que cette annonce soit bonne nouvelle
pour les hommes et les femmes d'aujourd'hui.

J'espère qu'elle affermira et fortifiera la foi de chacun,
qu'elle pénétrera jusque dans les lieux les plus difficiles,
au service des pauvres,
et qu'elle saura partout évangéliser avec pertinence,
et contribuer à l'affermissement spirituel de ses enfants.

J'espère voir l'Église marcher humblement dans le Seigneur,
aimer avec tendresse
et pratiquer la justice (cf. Mi 6, 8).

J'espère qu'elle saura toujours faire comprendre aux fidèles
que certaines choses qui leur semblent difficiles
sont pourtant possibles,
et qu'elle pourra leur redonner l'espérance.

Je demande pardon dans et pour l'Église

Seigneur, prends pitié de notre Église
et accorde-nous le pardon de nos péchés !
Par le repentir,
par le regret sincère de nos manquements,
de nos infidélités, des incohérences de notre vie,
puissions-nous mieux vivre l'expérience
du discernement communautaire.

Je demande pardon à l'Église pour les devoirs
que je n'ai pas accomplis envers elle.
D'un cœur humble et contrit, je prie le Seigneur :
Au nom de ma famille, de ma communauté,
de l'Église tout entière, je demande pardon
pour ma tiédeur
et ma lenteur à marcher à la suite du Christ.

Seigneur, prends pitié !

Pour avoir laissé se mourir ton feu en moi
et n'avoir pas assez fait
pour qu'il se communique au monde ;
pour ne t'avoir pas laissé modeler mon cœur
sur le cœur de Jésus,

Seigneur, prends pitié !

Pour mon témoignage si pauvre
et pour n'avoir pas été présent
là où il y avait une solitude,
une souffrance ou une injustice ;
pour n'avoir pas partagé avec les autres
leurs difficultés et leur souffrance,

Seigneur, prends pitié !

Pour n'avoir pas été fidèle à ma vocation particulière
ni à ma mission d'homme,
de frère, d'ami et de collaborateur ;
pour n'avoir pas rendu palpable
la tendresse de Dieu
dans des gestes d'amour,
et pour avoir manqué de courage et de générosité,

Seigneur, prends pitié !

Pour les fois où je me suis éloigné des pauvres,
des marginaux, des malades,
où je me suis installé dans un isolement confortable,
fermant mon cœur à leurs besoins
et les traitant même comme des êtres inférieurs,

Seigneur, prends pitié !

Pour les fois où je me suis isolé des autres
et où je ne leur ai pas manifesté de l'amour fraternel ;
pour mon manque de communication
et d'authentique correction fraternelle,
pour les conflits inutiles,
pour n'être pas toujours
présence et témoignage d'amour,

Seigneur, prends pitié !

Pour n'avoir pas proposé avec conviction
ma foi à d'autres et pour la tiédeur
à laquelle je me suis résigné,

Seigneur, prends pitié !

Pour n'avoir pas été attentif à la vie
qui se manifestait dans les croyants ;
pour n'avoir pas donné assez de fruits ;
pour le bien que je n'ai pas fait,
pour tous les secours, toutes les aides
que je me suis dispensé de porter,

Seigneur, prends pitié !

De tout ce qui, dans mon cœur,
a besoin d'être guéri et réconcilié,
pour que je devienne une créature nouvelle
et que je puisse reprendre la route dans le sens
d'une vocation chrétienne missionnaire
vécue dans l'authenticité et la plénitude,

Seigneur, prends pitié !

Pour toutes les souffrances que provoque l'Église
lorsqu'elle ne respecte pas la liberté,
la vérité, la justice,

Seigneur, prends pitié !

J'intercède pour l'Église

Je demande pour l'Église

un cœur semblable à celui de Jésus Christ,
humble et compatissant (cf. Mt 11, 29),
et un cœur semblable à celui de Marie,
dans lequel « elle gardait tout ce qui arrivait » (Lc 2, 51b).
Je demande un cœur pur (cf. Mt 5, 8),
prêt à accueillir la Parole,
capable de mettre dans le cœur des autres
les choses de Dieu (cf. Lc 1, 66);
un cœur qui aime de toutes ses forces (cf. Mc 12, 30-33),
qui n'hésite pas (cf. Mc 11, 23)
ni ne s'affole devant les dangers;
un cœur en paix et non sur la défensive (cf. Lc 21, 14).
Je demande un cœur qui déborde de bonté (cf. Lc 6, 45),
toujours prêt à pardonner,
ouvert à tous les hommes (cf. 2 Co 6, 11),
capable de les accueillir tous (cf. Ph 1, 7),
un cœur animé des sentiments même du Christ (cf. Ph 2, 5)
et plein de miséricorde.

Je demande pour l'Église les yeux de Jésus Christ (cf. Ap 1, 14),
des yeux guéris par lui (cf. Mt 9, 29),
des yeux qui ignorent la fourberie (cf. Mt 7, 3-5),
des yeux qui restent ouverts pour la prière (cf. Mc 14, 40),
des yeux qui reconnaissent Jésus
non seulement à la fraction du pain,
mais encore dans le plus humble des frères (cf. Mt 25, 37),
des yeux qui perçoivent Jésus et Marie
dans une telle clarté qu'en les voyant tous les deux
ils voient également le Père (cf. Jn 14, 7-9).

Je demande pour l'Église les oreilles de Jésus Christ
et de Marie pour qu'elle redise au monde
ce qu'elle reçoit et entend du Père (cf. Jn 3, 32),
des oreilles guéries par lui (cf. Mc 7, 33),

jamais endurcies par ce qu'elles entendent tout le temps,
ni par des intérêts mesquins (cf. He 3, 7-8),
disposées à non seulement écouter la Parole
mais à la faire passer dans la volonté
et dans l'action (cf. Mc 4, 20);
des oreilles plus heureuses d'entendre
les noms de Jésus et de Marie
que flattées d'entendre mon propre nom (Jn 3, 29);
qui écoutent le maître avec tellement d'attention
qu'elles n'oublieront pas ce qu'elles ont entendu
et qui doit être publié (cf. Ac 4, 20).

Je demande pour l'Église la bouche de Jésus Christ
et celle de Marie, une bouche
d'où sortent des paroles pleines de grâce (cf. Lc 4, 22),
une bouche guérie par Jésus Christ (cf. Mc 7, 35),
parlant d'une voix douce (cf. Mt 12, 19) mais ferme,
capable de détruire d'un souffle le mensonge
qui s'oppose à l'Évangile (cf. 2 Th 2, 8);
une bouche à la voix sincère, cherchant à plaire
non pas aux hommes, mais à Dieu (cf. 1 Th 2, 4);
une bouche pleine de la bonne annonce de l'Évangile,
impatiente de faire goûter à toutes les autres
la douceur du nom de Jésus Christ
et de les faire proclamer que
« **Jésus Christ est Seigneur,**
à la gloire de Dieu le Père ! » (Ph 2, 11);
une bouche qui donne le baiser de paix
et qui transmette le souffle de la vie.

Je demande pour l'Église le flair de Jésus et de Marie.
Je demande pour elle un flair guéri par Jésus,
capable de distinguer intuitivement le vrai du faux,
de déceler l'hypocrisie (cf. Mc 14, 3),
en même temps que la spontanéité à répandre partout
la bonne odeur
de la connaissance de Jésus Christ (cf. 2 Co 2, 14-16),

*et qui soit naturellement sensible
à tout ce qui touche à Jésus Christ,
lequel « s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu
en sacrifice d'agréable odeur » (Ep 5, 2).*

*Je demande, enfin, pour l'Église, le toucher,
les mains de Jésus Christ et de Marie ;
qu'elle mette sa main dans le côté ouvert du Christ,
comme Thomas l'incrédule (cf. Jn 20, 27),
et qu'ainsi guéries, ces mains ne refusent jamais
de service pour le bien (cf. Lc 9, 26).
Je demande des mains à la fois fermes et douces,
comme celles d'un père et celles d'une mère,
des mains qui ne soient ni molles ni cruelles.
Je demande des mains comme celles de Jésus
qui bénissaient les enfants (cf. Mc 10, 16),
qui soignaient les malades – le sourd, l'aveugle... –,
qui redressaient la femme courbée, pliée en deux,
qui ressuscitaient la jeune fille morte,
faisant partout le bien.
Je demande des mains qui bénissent (cf. Lc 24, 50),
qui communiquent l'Esprit Saint...
qui écartent des communautés les dangers
qui les menacent (cf. Mc 16, 18),
des mains qui s'élèvent pieusement vers le ciel
pour prier en tout temps (cf. 1 Tm 2, 8).
Et que mes pieds de disciple ne connaissent comme fatigue
que celle de la course pour l'annonce de l'Évangile.*

*Enfin je demande, avec tous les croyants,
que nous puissions prier comme Jésus
et dire: « Notre Père... »
et que par cette prière nous nous sentions davantage Église.
Ajoutant au Notre Père le Magnificat de Marie
nous nous réjouissons humblement dans le Seigneur,*

*comme elle, de la grâce d'être chrétiens,
et des œuvres que le Seigneur réalise en nous et par nous
dans son Église et dans le monde.
Nous ferons ainsi un pas important :
nous montrerons un nouveau visage de l'Église
au monde d'aujourd'hui.*

CHAPITRE 3

L'ÉGLISE MARIALE EN LAQUELLE JE METS MA FOI ET MON ESPÉRANCE

Dans ce chapitre, je voudrais présenter non plus mon témoignage personnel, mais la manière de penser et d'agir en Église que j'ai acquise à travers mon expérience.

L'évolution actuelle de la pensée sur l'Église nous aidera, hommes et femmes du XXI^e siècle, à mieux comprendre et à enrichir notre propre conception de l'Église. *Chacun de nous, en effet, est un véritable membre de l'Église, il a sa place à l'intérieur de l'Église, dans la mesure où il s'efforce d'être meilleur chrétien.*

Selon l'enseignement ecclésiologique que j'ai reçu, la condition de croyant est antérieure et commune à toutes les vocations particulières: celle du laïc, celle du religieux et celle du ministre ordonné... « Quant à la dignité et à l'activité communes à tous les fidèles dans l'édification du Corps du Christ, il règne entre tous une véritable égalité. » (*Lumen Gentium*, n° 32) Dans la meilleure tradition ecclésiale,

l'accent a toujours été mis sur le fait que, pour dépasser les conflits, il fallait renoncer à la logique du pouvoir, du contrôle, et privilégier la vocation commune à l'amour.

Les éléments de ma propre ecclésiologie puisent *l'essentiel de leur inspiration dans le mystère de Marie*. À divers moments de son histoire, l'Église s'est inspirée d'elle, cherchant à s'identifier à elle. Tout a commencé par le Christ, en Marie, pour le salut du monde. Quand l'Église veut être mariale, elle cherche à se modeler sur l'image d'une famille, à créer une atmosphère familiale, à engendrer la vie, à la multiplier, à soigner les relations entre les personnes, à favoriser la communication et le dialogue – l'amour étant situé au centre –, à s'organiser en communautés, à présenter la mission comme une authentique présence et une action miséricordieuse, à aller à la racine des choses, à insuffler zèle et passion dans nos vies. Voilà bien l'Église que nous voulons pour le monde d'aujourd'hui.

Marie nous aide à renforcer le caractère ecclésial de notre vie

Marie nous initie au mystère de l'Église. Elle devient de plus en plus clairement pour nous *l'icône de l'Église*¹.

Il existe une tradition selon laquelle Marie personnifie le mystère de l'Église, une tradition qui a fait d'elle la figure féminine de l'Église, le Christ en étant la figure masculine. Faite de personnes, l'Église commence à la personne de Marie et *par* celle de Jésus. Grâce à Marie, nous voyons dans l'Église moins une institution que des personnes en relation les unes avec les autres. Pour saint Ambroise,

1. Cf. J. M. ARNAIZ, *María, memoria de Jesús y memoria del pueblo* (Marie, mémoire de Jésus et mémoire du peuple), Santiago de Chile, San Pablo, 1990.

Marie est la personnification, le prototype de la virginité et de la maternité de l'Église. Considérer le mystère de l'Église à travers le prisme de Marie, c'est non seulement comprendre cette Église de façon personnelle, mais encore nous identifier à elle. Cette identification s'accompagne d'une expérience personnelle qui demande que l'on s'y consacre, que l'on s'y engage totalement.

Faisons un pas de plus. J'ai été amené à affirmer que Marie est le « symbole véritable » d'une Église dynamique et vivante, et j'ai ajouté qu'il y a *Église là où il y a Marie*. C'est moins dans des livres que j'ai appris cela que dans les communautés chrétiennes que j'ai fréquentées dans le nord de l'Argentine, dans la région de Santiago del Estero. En effet, pendant plusieurs siècles, la présence de Marie, la prière et le culte marials avaient préservé la foi chrétienne en ces lieux, ainsi qu'une certaine organisation ecclésiale. Et tout cela, sans présence de prêtres.

Le charisme ecclésial est habité par l'esprit de Marie. Elle devient le « code génétique » de cette vie ecclésiale. Marie a tout partagé avec Jésus, elle a vécu ses mystères ; pour notre part, nous les partageons à la fois avec Jésus et avec Marie.

Marie reste notre mère et nous la recevons comme un don précieux qui nous aide à demeurer fidèles, à prendre conscience que nous lui appartenons, à porter des fruits et à nous réaliser pleinement.

Il y a quelques années, le Seigneur m'a inspiré de travailler à la réalisation d'un modèle d'Église marqué par l'humilité et la simplicité. Le type d'Église à promouvoir possède une dimension communautaire forte, elle est miséricordieuse et intensément présente ; les laïcs participent de manière significative à sa vie ; c'est une Église qui dialogue, qui est attentive aux lieux d'exclusion et aux personnes marginalisées, moins préoccupée d'influer sur les puissants que de devenir un levain actif dans la pâte, plus soucieuse de servir que d'être servie...

Elle est également témoignage : elle convoque et réunit pour ensuite envoyer en mission. Dans cette Église, il y a

de la place pour des hommes et des femmes sensibles, au tempérament pastoral, mûrs, à l'esprit suffisamment libre pour partager avec d'autres ce qui leur est inspiré. En cas de doute ou de désaccord, ils ne choisissent pas de se taire mais de parler, et en bien.

**De l'Église « société parfaite »
à l'Église « Peuple de Dieu » ;
de l'Église « Peuple de Dieu »
à l'Église « servante au cœur du monde »**

Le concile Vatican II a produit sur l'Église un document dense et riche, mais il n'a pas tranché la question ecclésiologique; il a même plutôt ouvert sur cette question un débat à la fois vaste et compliqué. Par la suite, la réflexion sur l'Église a tourné autour des trois grandes questions que nous venons de suggérer dans le titre qui précède.

Ma première définition de l'Église me vient du catéchisme et elle est brève, concise. Longtemps l'Église a été « le rassemblement des fidèles chrétiens ayant à sa tête le pape ». Je suis un enfant du deuxième concile du Vatican, grâce à quoi j'ai pu approfondir ma compréhension de l'Église essentiellement à partir des propositions qu'il a formulées. J'ai, bien entendu, été particulièrement attentif aux deux dernières d'entre elles : l'Église comme *Peuple de Dieu* et comme *servante au cœur du monde*. La constitution *Gaudium et Spes* souligne que l'Église « ne vise qu'un seul but : continuer, sous l'impulsion de l'Esprit consolateur, l'œuvre même du Christ, venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi » (*Gaudium et Spes*, n° 3).

Les trois visions de l'Église suggérées dans le titre du présent paragraphe ont bien été présentes au concile. La première correspond à une ecclésiologie de l'Église société. Nous la retrouvons dans le chapitre III de *Lumen Gentium* : « L'Église est une société hiérarchiquement ordonnée. » (n°s 20 et 22).

La seconde est celle du Peuple de Dieu ; tous ceux qu'englobe le dessein de salut de Dieu sont ordonnés à ce Peuple (cf. n° 16).

La troisième, présentée par la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, voit l'Église en constant dialogue avec le monde, dont elle est la servante.

C'est un fait qu'après le Concile beaucoup de groupes dans l'Église ont radicalisé telle ou telle position, habituellement dans un climat de saine confrontation, même s'il y a eu, çà et là, quelques difficultés. Rien d'étonnant à tout cela, car le mystère ne peut être compris qu'à travers des symboles très divers.

Ces différentes images de l'Église m'ont également accompagné tout au long de mon cheminement personnel dans l'Église. Cependant, la seconde et la troisième manières d'être Église ont davantage influencé ma façon de pénétrer le mystère de l'Église et de vivre la communion et la mission.

J'en viens à parler de la médiation d'une communauté vivante dont Marie est à la fois le symbole et l'artisane. Elle nous entraîne dans un dynamisme qui nous rappelle que nous cheminons et travaillons tous ensemble. Dans ce type de communauté, les relations ne sont pas d'abord verticales, mais essentiellement horizontales et circulaires. Dans le cadre d'une ecclésiologie de communion, une bonne théologie du baptême doit faire bouger ou au moins redéfinir la vieille frontière entre clercs et laïcs, hiérarchie et fidèles.

Nul ne peut être Église à lui tout seul, enfermé et replié sur soi. Le modèle d'une Église ouverte et qui dialogue nous est inspiré par Marie ; en un certain sens il naît d'elle en tant qu'elle est femme laïque, mère, sœur, pèlerin dans sa foi ; elle est celle qui prononce le « oui » de la naissance de l'Église au jour de l'Annonciation. Elle le renouvelle au pied de la Croix puis le partage et le proclame à la Pentecôte, au sein de la première cellule d'Église. Elle prie avec les Apôtres afin que ce qui est arrivé à la Pentecôte puisse

se reproduire en d'autres temps et en d'autres lieux. À la suite du « oui » de Marie, nous entendons le « oui, je crois » et le « oui, je le veux » du catéchumène au moment de devenir membre de l'Église par le baptême. Et l'on se trouve alors à cette nouvelle Pentecôte que nous avons évoquée par le titre du présent ouvrage.

La seconde image de l'Église qui s'est imposée est celle de l'Église « *dans le monde* », qui souffre, se réjouit, espère avec le monde, partageant les joies et les peines des hommes. Rien de ce qui est humain ne la laisse indifférente. Elle est dans le monde et pour le monde, elle prend position dans les problèmes de justice, de vérité, de liberté et d'amour envers les personnes.

Dans un monde où elle avait jusque-là tendance à ne voir que les choses mauvaises et négatives, elle doit s'habituer à scruter les signes des temps et à les interpréter (cf. *Gaudium et Spes*, n° 4). L'Église ne doit pas tourner le dos au monde moderne. Marie, mère de tous les peuples de la terre, nous aide à nous intégrer à cette même Église. Elle est la mémoire vivante de l'humanité, d'un peuple qui s'organise et se développe, qui a besoin de justice et de vérité, qui peine à gérer de manière satisfaisante les réalités de l'avoir, du pouvoir et de la jouissance, dans une humanité qui aboutit souvent à la guerre tout en recherchant la paix.

Nous pouvons qualifier de politique et citoyenne cette dimension de notre ecclésiologie. Elle correspond à une foi qui s'implique et se transforme en espérance et en charité, autrement dit, en une foi qui pénètre la vie. L'engagement chrétien naît dans un contexte sociopolitique conflictuel et qui nous défie sans cesse. Il faut lutter pour triompher et toujours se lancer dans de « nouvelles batailles » pour que le monde devienne le Royaume de Dieu. Cela ne se fait pas sans une certaine poigne, sans la volonté affirmée de jeter des ponts entre le monde et l'Église. La foi favorise la liberté, la paix et la justice. Elle sera le principal critère d'une action qui suppose la lutte contre la souffrance et la

solidarité avec ceux qui œuvrent pour la justice, la liberté et la dignité.

L'Église Peuple de Dieu est servante du monde. La Servante du Seigneur nous sert d'inspiration et de point de référence pour une Église ouverte, évitant l'ecclésiocentrisme, un risque d'une actualité permanente. Pour éviter l'« ecclésiologie », cette Église doit se tourner vers le monde, dialoguer avec lui et le servir humblement.

Une Église privilégiant toujours le charisme plutôt que l'institution

Comme tout croyant, j'ai vécu *la tension, l'interaction et la complémentarité entre charisme et institution*. La réalité ecclésiale ne peut pas se réduire à sa dimension institutionnelle ni faire abstraction de son dynamisme charismatique et prophétique. Je ne me sentirais pas non plus très à l'aise dans une Église dépourvue de l'organisation la plus élémentaire, de l'ordre nécessaire, de la cohésion logique – les intuitions ouvrant sur des projets, la force du témoignage – ou bien encore de la présence d'un père ou d'un maître qui guide et veille sur les siens. L'idéal est de se trouver, aussi bien au niveau du monde qu'au niveau local ou diocésain, avec une institution charismatique et avec un charisme qui se revitalise sans cesse et se multiplie tout en demeurant institution. Cette tension est très saine, même si elle n'est pas toujours facile à vivre.

Il est souhaitable de privilégier plutôt le charisme qui, en effet, a toujours été compris comme don de l'Esprit à l'Église pour le monde. L'Église n'est pas exactement le Royaume de Dieu (cf. *Lumen Gentium*, n° 5). Elle se trouve dans le monde et elle œuvre pour y faire advenir le Règne de Dieu. La présence du croyant dans le monde est celle du levain dans la pâte; il faut qu'il s'insère dans la réalité concrète et l'assume, la transformant du dedans. Les joies, les peines, les souffrances et les satisfactions de ce monde

sont aussi celles du croyant et de l'Église. Cette dernière, à son tour, offre au monde la vérité, la grâce du pardon, de l'Eucharistie, une échelle de valeurs, ainsi que le témoignage de la vérité, de la liberté et de la fraternité.

Marie, la femme que l'Esprit Saint a couverte de son ombre, est intimement unie à la dimension charismatique de l'Église. C'est l'Église que couvre l'ombre de l'Esprit. La réponse vivante de Marie, son « oui » pur, net et libre, résonne dans le corps mystique tout entier.

On ne saurait évidemment dissocier l'aspect charismatique de l'aspect institutionnel, mais il faut nécessairement déterminer une priorité, sans quoi l'Église resterait œuvre humaine et s'organiserait en fonction de la seule efficacité, du seul rendement ; l'Esprit qui donne la vie, qui sans cesse fait toutes choses nouvelles, en serait absent.

L'Église, une foi vécue en communauté

Le centre de gravité de l'Église, c'est la communauté. Or l'on sait combien les relations interpersonnelles y sont importantes, décisives même.

Il s'agit avant tout de devenir une communauté de foi avec une mission clairement définie. Être Église, c'est faire tout son possible pour vivre la foi en communauté. Voilà un défi qui ne laisse pas d'être pertinent aujourd'hui. Nous ne sommes pas au point zéro, mais il nous reste encore une longue traversée à effectuer.

Les communautés qui composent l'Église sont constituées de personnes ayant un cœur de croyant, ayant la foi du cœur (cf. Rm 10, 9-10). Cette foi éclaire vivement nos pas. La foi du cœur nous permet d'accueillir Jésus notre Sauveur, notre frère et notre ami, critère ultime de notre existence. L'Esprit et notre cœur vibrent à l'unisson lorsque nous nous abandonnons totalement au Seigneur.

La foi véritable est contagieuse. L'authentique évangélisation procède par contagion, touchant en priorité ceux

qui sont proches de nous, les membres de nos communautés. Marie n'a pas procédé autrement avec sa cousine Élisabeth, et la contagion de la foi et de la grâce a été si profonde que l'enfant a tressailli de joie dans le sein de la cousine.

La communion a besoin d'une structure que la communauté rend possible. Elle naît alors des liens qui s'établissent entre les personnes, les rassemblant et les unissant. Ces liens nourrissent la foi de la communauté ; ils sont tissés par des personnes dont la maturité rend l'union spirituelle tangible et participative. En d'autres termes, la charité est le signe d'un type franchement attirant de réalisation évangélique et humaine. Vécue en profondeur, la communauté de foi devient un lieu de liberté spirituelle, un espace de libération à la fois pour les groupes et pour les individus.

D'un point de vue anthropologique, on ne saurait confondre collectivité ou société avec communauté. Dans une communauté digne de ce nom, les liens sont solides et forts, et en son sein la communication, la solidarité et l'amitié fonctionnent bien.

Ces liens prennent normalement les formes suivantes :

- *Un dialogue à quatre niveaux* : avec soi-même, avec les autres, avec Dieu et avec la nature. Ces différents niveaux se soutiennent et s'appuient mutuellement, en totale solidarité.
- *Des structures flexibles*, simples, ouvertes et interconnectées, un peu comme notre système osseux, qui aide et soutient tout notre organisme.
- *Une participation* qui exprime que la communion devient réalité vivante, qui imprègne les structures et permet d'accompagner le cheminement des groupes. Elle va au-delà du dialogue : elle demande de partager, de collaborer, de donner et de recevoir. Elle naît d'un profond sentiment d'appartenance et atteint jusqu'aux niveaux les plus divers : planification, évaluation, décision, exécution.

- Un esprit de groupe ou de famille qui donne une profondeur toute particulière à cette participation. L'esprit de communion, qui est amour, favorise en effet le dialogue et la participation. Il rassemble et unit autour de la vocation et de la mission, créant des liens d'appartenance, d'amitié, d'affection et de respect.

De fait, l'esprit de communion est comme une foi qui devient agissante grâce à l'amour. *Marie fait que cette dimension affective soit centrale et décisive dans l'Église.* Elle nous aide à unifier amour et foi en Jésus Christ. Elle nous aide à sortir de nous-mêmes. Elle nous fait résister spontanément à des relations de violence et de domination. Par elle, nous réaffirmons que plus il y a de turbulences et plus nous avons besoin, effectivement, d'appartenir à la communauté. Un croyant peu ou pas du tout soutenu par la communauté ecclésiale ne saurait avoir qu'une vie chrétienne alanguie.

Objectifs de la communauté ecclésiale : priorité au service des autres

Dans la tradition de l'Église, les objectifs de cette communauté institutionnelle se sont peu à peu précisés ; ils se résument comme suit : enseigner, sanctifier et gouverner. L'Église, en d'autres termes, a pour tâches essentielles la communion (*koinônia*), l'annonce de l'Évangile (*kerugma*), le service (*diakônia*) et la liturgie (*leiturgia*) ; ces diverses fonctions sont symbolisées par le Christ prophète, roi et prêtre.

À l'évidence, l'Église s'est centrée sur ces actions fondamentales, profondément évangéliques. Détaillons un peu.

L'annonce (le kérygme)

Priorité est donnée aujourd'hui à l'annonce, à la transmission du message. On invite à partager avec d'autres l'annonce de l'Évangile, faisant écho pour cela aux Paroles du Seigneur. Une bonne partie de la mission de l'Église a con-

sisté à éclairer, enseigner, partager, expliciter, annoncer le Règne de Dieu à la multitude, mais également à des groupes, à des personnes bien concrètes, bref, à annoncer la « Parole incarnée », avec audace et lucidité. Annoncer la Parole est de la responsabilité de tous.

Le témoignage (martyria)

Le témoignage est intimement lié à la qualité de notre être, car nous ne pouvons témoigner que de ce que nous sommes, croyons, faisons et espérons. Nous y parvenons lorsque nous manifestons la primauté du Royaume dans notre vie par les conseils évangéliques, la pratique du pardon, l'exercice de la liberté. Ce témoignage, nous le donnons à la manière de Marie, femme discrète par excellence. Le monde est particulièrement sensible à notre témoignage s'il s'exprime dans la fraternité, la justice, la sérénité, la fidélité, l'espérance, la foi partagée et le service des pauvres. Il peut aller jusqu'au sacrifice de notre vie, jusqu'au martyre au nom de la foi.

La communauté (koinônia)

Comment, sans des communautés réconciliées, soutenir la conversion, effectuer une annonce fidèle de l'Évangile, donner un témoignage pouvant aller jusqu'au martyre et proposer un service digne de ce nom ? Le témoignage personnel surprend, alors que le témoignage d'une communauté interpelle et entraîne l'adhésion de ceux qui lui voient faire ce qu'elle fait. Les communautés de croyants sont également les protagonistes de la célébration liturgique, sans laquelle il n'est pas d'Église. La *koinônia* est la réalité première et dernière de l'Église, l'alpha et l'oméga de sa compréhension. Les divers services assumés ne sauraient procéder que d'authentiques communautés.

Le service (diakônia)

Le meilleur témoignage que l'on puisse rendre n'est pas celui de la clarté dans la pensée ou de l'habileté dans le

savoir-faire, mais d'abord de l'humilité dans le service. Il s'agit d'aider le nécessiteux, en mettant nos pas dans les pas du Maître. Ce service comporte des tâches humbles et insignifiantes : laver des pieds, accompagner des malades, préparer des repas ou encore enseigner. Marie, la Servante du Seigneur, est pour nous le modèle de cette manière de servir, elle qui a consacré toute sa vie au service de son fils. Dans notre service, nous nous orientons en priorité vers ceux qui en ont le plus besoin, les plus pauvres. Nos biens, notre travail et notre temps sont d'abord pour eux.

La conversion et la formation (méta ν ôia)

Parmi les autres tâches de l'Église figurent celle de convertir, d'enseigner la foi, de former... Nous sommes appelés à nous transformer en Christ, et Marie nous configure à l'image de son fils, nous invitant à faire de même à l'égard des autres. Une telle tâche comporte une force centripète, qui nous amène à nous identifier au Christ, et une force centrifuge, qui nous pousse à nous donner aux autres, deux attitudes indissociables quand il s'agit d'éducation, d'engagement chrétien, de combat pour la justice et la paix, de service du développement humain, de création de communautés.

La célébration (leitourgia)

Célébrer, adorer le Père en vérité, au sein du lieu nouveau qu'est la communauté, cela marque la vie de l'Église, la conduisant à la fois vers son sommet et vers sa source. Chaque croyant est invité à célébrer, la liturgie étant le couronnement de la vie de foi, aussi bien dans sa dimension individuelle que communautaire. Célébrer suppose de demander pardon, d'intercéder, de remercier et de louer, et nous y parvenons grâce à la proclamation de la Parole de Dieu et à la plongée dans le mystère profond de la présence et de l'action du Père par le Christ dans le monde.

L'autorité dans l'Église

La communauté ecclésiale dont nous parlons est composée de membres différents, interdépendants et complémentaires. C'est une communauté plurielle dans laquelle tous ne font pas la même chose. Chacun y a sa vocation personnelle. En partant de ce principe, le concile Vatican II a voulu une Église dans laquelle chacun se sente responsable, libre de participer – et participant de fait – à ce que l'on y pense, dit, décide et accomplit.

Il n'existe aucun manuel d'instruction pour le bon fonctionnement de l'Église, communauté de plus d'un milliard d'hommes et de femmes. Son mode de gouvernement dépend du modèle d'Église que l'on privilégie.

Une Église mue par une force charismatique, une Église Peuple de Dieu, centrée sur l'écoute de la Parole, se rend présente comme ferment et sel de la terre et agit comme servante du Royaume de Dieu ; elle suppose *un gouvernement participatif, souple et créatif*, qui se fasse seconder et conduire par des témoins, des prophètes et des martyrs.

Dans l'Église, personne n'avance tout seul. Personne ne peut s'arroger le droit d'inventer seul le *Credo*. On ne doit pas non plus accepter d'y être sous contrôle : c'est aussi dangereux que d'être manipulé par des leaders sans mystique ni projet clair à proposer.

Le bon gouvernement n'est pas celui qui uniformise la diversité ni celui qui rend impossible la communion dans cette même diversité. Il y a dans l'Église des catégories très diverses de personnes, de groupes, d'âges, de rôles, de tâches et de formes de présence. Au milieu de cette diversité, nous ne cherchons pas l'uniformité, mais l'interdépendance, l'interaction et la complémentarité. Bref, nous voulons la participation.

Le meilleur chemin pour parvenir au cœur de l'Église, sacrement du Christ, passe assurément par les groupes les plus proches de nous. C'est sur ce chemin que s'apprennent, se développent et se multiplient les relations

d'interdépendance: dans l'Église, personne n'est seul et personne n'est à proprement parler indépendant. Nous sommes tous en réseau.

Dans l'Église, l'interdépendance l'emporte sur les catégories juridiques. Nous sommes invités à vivre avec elle une relation affective et existentielle, une relation de communion de cœur et d'esprit avec sa vie et son enseignement. Cette relation concerne toute la personne et tous les membres de l'Église. Nous faisons nôtre l'Église, nous sommes Église. C'est cela que la Tradition de l'Église appelle « *sentire cum Ecclesia* ».

La fidélité qui vient du cœur est symbolisée par le « oui » de Marie. Or son « oui », pas plus que le nôtre, n'est facile à dire: c'est une sorte de blanc-seing. Nous parlons ici d'une collaboration pleine et concrète avec la communauté ecclésiale tout entière. Notre « sentir avec » l'Église se purifie alors et s'incarne dans un « faire ».

Vatican II met cette réalité en relation avec la fonction et l'action de l'Esprit Saint dans l'Église (cf. *Lumen Gentium*, n° 12). Cette force qui traverse la communauté du Christ est pure grâce. On la trouve « chez les évêques et chez les derniers des fidèles laïcs » (saint Augustin). Si l'on veut bien comprendre l'Église, il faut faire référence à ce « *sensus fidei* », comme le souligne *Lumen Gentium* (n° 12). La relation entre l'enseignement qui vient de l'autorité de l'Église et le « *sensus fidelium* » se présente sous une forme alternative. « Ces deux réalités se clarifient et se complètent l'une l'autre, et elles sont inséparables. » (Newman)

Le « *sensus fidelium* » recouvre plusieurs aspects qu'il convient d'explicitier ici:

- Il nous conduit directement à Dieu, au cœur de son mystère, bien au-delà de ce que balbutient les expressions habituelles de la foi.
- Il précède et fonde toute intelligence de la foi. Il recueille les grandes intuitions du Peuple de Dieu dans sa globalité.

- Il constitue l'aide, l'outil qui permet de développer chez tous les membres de l'Église une connaissance profonde de ce que peut être une *sensibilité laïque*. Il nous permet d'avoir un contact plus direct avec la réalité de ce monde et de ses besoins. Au fond, il s'agit d'une foi qui a mûri au contact d'un Dieu présent dans le monde.
- Il est souvent *présent chez le simple croyant*, qu'il pousse dans la direction que lui suggère l'Esprit, le préservant des erreurs qui le feraient dévier du droit chemin.

Au fond, ce « *sensus fidelium* » peut être comparé à une boussole indiquant le nord vers lequel doit s'orienter la vie de l'Église.

La dimension eschatologique

Le chapitre VII de *Lumen Gentium* décrit la nature eschatologique de l'Église, en pèlerinage sur la terre, et sa communion avec celle du ciel. Il existe un large écart entre les exigences d'un dynamisme eschatologique et la dimension historique concrète. Il peut même y avoir une tension entre cette merveilleuse utopie et les réalisations concrètes. La mission du prophète consiste à anticiper l'horizon eschatologique et à situer chaque chose, chaque événement, chaque personne dans la perspective de cet horizon.

Certains croyants vivent une foi pratique en la vie éternelle; ils parviennent à entrer dans le dynamisme que cette foi insuffle à leur vie quotidienne. L'histoire du salut commence avec l'amour le plus sublime, celui de la Trinité. Cet amour a sa source dans le Père et il retourne au Père; il s'incarne dans le Christ Jésus et nous sommes rachetés par lui. L'Esprit répandu en nous à partir de la Résurrection du Christ nous place dans l'éternité, nous situe dans les temps derniers, dans ce que notre vie a de plus sublime: l'utopie.

En attendant, il nous faut considérer les jours que nous passons sur cette terre. Alors nous apparaissent les multiples opportunités de notre vie, mais en même temps les exigences de l'eschatologie. Nous avons désormais un horizon tout tracé, vers lequel nous cheminons, en suivant des étapes très concrètes.

Une communauté chrétienne n'offrira une réalité alternative que si elle tente de vivre une existence authentiquement eschatologique. Vivre ainsi, c'est vivre du pouvoir qu'a sur le présent le temps ultime, cette réalité pleine qui a fait irruption avec Jésus de Nazareth et qui s'est totalement manifestée dans sa Pâque. Il ne s'agit pas de se comporter comme des extraterrestres, mais de donner forme concrète à la vie fraternelle des enfants de Dieu. Pour le dire avec les mots de l'Ancien Testament, cette alternative demande : « *de respecter le droit, d'aimer avec tendresse et de marcher humblement avec [son] Dieu* » (Michée 6, 8), ce qui revient, en somme, à suivre Jésus de façon créative. Une perspective ecclésiale parlera de cultiver les dons ou charismes que Dieu accorde à chacun, afin qu'il les jette dans le fleuve social de l'histoire, lequel se déverse à son tour dans l'océan de l'éternité.

La dimension eschatologique développe en nous une forte tendance à *dépasser les conventions établies*, à aller au-delà de ce qui semble gravé dans le marbre et à nous convaincre de ce qu'*un autre monde est possible* ; cette exigence, qui est posée par l'appel à la sainteté, par l'impératif de communion, est une invitation à faire une place à l'adoration et à la louange.

La composante eschatologique du croyant traverse sa vie ainsi que sa mission. Tout ce que nous faisons, nous le faisons pour l'Église et, à travers l'Église, pour le Royaume de Dieu. La mission trouve sa véritable origine dans le Royaume, dans ce qui est ultime et définitif. Ce Royaume est constamment présent dans nos vies, et tout particulièrement dans l'Eucharistie, « centre, source et sommet de la vie chrétienne » ; c'est pourquoi la communauté et l'Église

se contruisent dans l'Eucharistie. Célébrer l'Eucharistie, c'est célébrer le Royaume, permettre à la réalité d'atteindre sa plénitude dans le Christ, de se constituer en communauté de foi et de préfigurer chaque jour la dimension finale de cette même réalité. Le dynamisme eschatologique rejoint alors celui de l'Incarnation. Seule une communauté est capable à la fois de soutenir la tension eschatologique et de produire des fruits.

À l'école de Marie, j'ai appris à demander avec ferveur la grâce d'aimer l'Église, non pas une Église taillée à notre mesure et selon nos goûts, mais celle qui vit aujourd'hui dans le monde et que le Seigneur continue de construire ; celle qui évoque la beauté et la grandeur de la vie eschatologique et la fascination qu'exerce l'infini de Dieu. À l'école de Marie, j'ai appris à aimer l'Église comme Marie l'a aimée, comme le Christ lui-même l'a aimée (Ep 5, 25). Au plus profond du message évangélique, comme l'atteste le Notre Père, le Christ a en vue le cœur de la vie eschatologique : l'union intime avec Dieu et l'unité de tout le genre humain.

Une Église caractérisée par l'option préférentielle pour les pauvres

Le grand cadeau que m'a fait l'Église d'Amérique latine – de Medellin et de Puebla, de Hélder Câmara et du cardinal Raúl Silva Henríquez, des habitants de Dávila et de Santa Adriana de Santiago –, c'est de me partager son souci insistant et évangélique des pauvres. Elle m'a aidé à voir avec lucidité la vraie différence entre les riches et les pauvres et à comprendre à quel point les riches abusent des pauvres. Des hommes et des femmes remarquables, surtout du continent latino-américain, m'ont permis de voir et de sentir à quel point les pauvres constituent le terreau premier de l'Église. Ils ont défendu avec une force peu commune l'idée que la solidarité avec les pauvres constitue la vocation spécifique de l'Église. En prendre toujours

davantage conscience, c'est se transformer en Église des pauvres et « sacrement universel du salut » (*Lumen Gentium*, n° 48).

L'Église voit bien que le système d'injustice au sein duquel elle évolue n'est pas un cercle facile à rompre. Elle s'efforcera néanmoins de proposer des alternatives au système établi. *S'il est exact que l'on ne saurait en finir avec la pauvreté, nous les chrétiens avons l'obligation de faire tout notre possible pour la réduire.* C'est pourquoi, dès l'époque des Pères de l'Église, se sont élevées des voix contre ceux qui accumulent du superflu ; seule cette solution permettra qu'aient le nécessaire ceux qui ne parviennent pas à l'indispensable.

J'ai bien des fois rendu grâce au Seigneur pour une Église qui réussit à être un projet historique de transformation du monde à partir des pauvres, pour une Église qui tout simplement sert les pauvres, qui est proche d'eux, qui les accompagne, donnant à manger à celui qui a faim, visitant le malade. Voilà comment s'écrivent les meilleures pages de son histoire. De cette façon, l'Église ne s'évade pas de la vie réelle et relie le « temporel » et l'« éternel ».

J'ai également remercié le Seigneur chaque fois que les pauvres se sont sentis dans l'Église comme chez eux, « à la maison ». Tous ces petits gestes sont autant de petites utopies qui, ensemble, nous font dire qu'« une société différente est possible ».

Une Église fidèle à cette option devient une Église de prophètes et de martyrs – et ce sont parfois les mêmes personnes. Ces deux groupes de croyants ont contribué à donner un autre visage à l'Église ; ils l'ont aidée – avant et après leur mort – à chanter le *Magnificat*. C'est ce qui est arrivé à Mgr Romero, dont la vision de l'Église était claire : « Quand une Église n'est pas persécutée mais bénéficie au contraire des privilèges et de l'appui des puissants de la terre, méfiez-vous-en : ce n'est pas la véritable Église de Jésus Christ. » La rénovation de l'Église dépend, dans une large mesure, de son attitude vis-à-vis des pauvres, qui sont des intermédiaires privilégiés du salut de Dieu.

L'adhésion du cœur

Une authentique adhésion à l'Église est une adhésion du cœur. C'est encore plus vrai pour quiconque entre dans l'Église guidé par Marie, avec son cœur tout brûlant d'amour tandis que le nôtre est souvent divisé, parfois même déchiré.

Au fond, adhérer implique aimer ce en quoi nous croyons. Croire en l'Église c'est l'aimer. Nous avons plus d'une fois fait l'expérience de ce qu'en elle il nous faut descendre du « cérébral » au « cordial ». *Les Récits d'un pèlerin russe* nous rappellent que « la raison de tout homme est dans sa poitrine ». Nous avons donc besoin d'un « cœur qui pense » et d'une « intelligence cordiale ».

Ce même cœur nous permettra de regarder l'Église et de l'aimer avec bienveillance, malgré le péché qui l'affecte, et de l'accepter telle qu'elle est en gardant confiance en son avenir. La compassion solidaire est plus puissante que tous les pouvoirs assassins. La bonté a rendu l'histoire féconde.

Mon expérience personnelle me dit que l'amour n'interdit pas la critique, ce que confirme toute l'histoire de l'Église : nombreux ont été les hommes et les femmes qui, à diverses époques, y compris la nôtre, ont aimé l'Église d'un cœur attentif et vigilant, avec un esprit critique, mais également en étant prêts à souffrir pour elle. En elle-même, l'Église mérite d'être aimée et transformée par l'amour.

Spiritualité ecclésiale

J'ai peu à peu compris que la vision théologique de l'Église doit se fonder sur une expérience spirituelle sans laquelle la réflexion théologique risquerait de s'égarer. Bien des controverses ecclésiales naissent aujourd'hui sur le terreau d'une expérience spirituelle faible et immature. La spiritualité, entendue comme foi en l'action de l'Esprit,

tente de découvrir en profondeur l'épicentre de la réforme ecclésiale et, partant de lui, d'éclairer consciemment toutes les questions qui peuvent se poser.

Une authentique spiritualité ecclésiale nous permet, au cœur de tous les aspects de la vie de l'Église, de sentir souffler l'Esprit de Jésus. Cet Esprit, source de vie, renouvellement sans cesse l'Église, réalité vivante.

Notre amour pour l'Église se fonde sur l'amour du Christ et sur celui de Marie, fruits tous deux de l'action de l'Esprit, « source de vie », qui nous renouvelle sans cesse. Comme nous l'avons dit plus haut, *la plupart des problèmes actuels de l'Église révèlent un accueil déficient de l'Esprit, un manque au niveau du souffle, du cœur et de la spiritualité.*

Aux yeux d'un homme ou d'une femme vivant de l'Esprit, l'Église apparaît dans toutes ses dimensions comme une communauté de pécheurs qui impriment à son visage, ses structures et ses réalisations, la marque de leur faiblesse et de leur péché. Si l'on admet cette réalité, on risque moins de céder au triomphalisme ecclésial et on se dispose à la réconciliation. Cependant, cela ne va pas sans risque ni danger, car une conscience trop lucide de la faiblesse et de la condition misérable de l'Église peut susciter une critique abstraite et excessive. Elle peut nous inciter à vouloir refonder une Église de « purs ». Il ne nous a pas été promis des miracles extraordinaires au sein de l'Église, mais bien plutôt des saints et des saintes, des martyrs et des confesseurs, des apôtres et des maîtres et aussi des pécheurs. S'il est bon de désirer la sainteté, la sagesse et l'amour de l'Église, il est préférable encore de contribuer à ce que tout cela devienne réalité en elle, sans oublier que l'Esprit y est continuellement à l'œuvre comme un « Dieu caché », qui manifeste son action où et comme il le veut.

Quand des chrétiens qui parlent, écrivent et prennent position à l'intérieur de l'Église sont guidés par un esprit de compréhension, de communion et de communication, ils ne se figent pas dans des postures rigides ni dans des attitudes agressives. Ils préfèrent poursuivre le dialogue et la

conciliation entre les différents courants. Leur attitude dicte même leur terminologie, le ton qu'ils adoptent et la distance qu'ils prennent par rapport aux polémiques.

De telles personnes font penser à Roger Schutz, le fondateur de la Communauté de Taizé, véritable modèle de réconciliation intra-ecclésiale, fondée sur une profonde spiritualité de communion. « Ma jeunesse, témoigne-t-il, s'est déroulée à une époque où il y avait en Europe beaucoup de ruptures et de dissensions parmi les gens. Je me posais alors tout le temps cette question : Pourquoi une telle dispute entre les hommes et même entre les chrétiens ? Pourquoi ces condamnations sans appel ? etc. Je me demandais : Y a-t-il un chemin sur notre terre qui puisse nous amener à comprendre tout de l'autre ? [...] Si ce chemin existe, me disais-je, prends-le et essaie toi-même de tout comprendre en chaque personne. »

Ce qui fait qu'un groupe devient Église

Je viens d'énumérer toute une série de dimensions ou d'aspects de l'Église avec lesquels je me suis peu à peu familiarisé au fil des années, avec une foi consciente et active. J'ai commencé par Marie et nous venons d'examiner le dernier point, la spiritualité ecclésiale. En un certain sens, les extrêmes se rejoignent.

Tous les aspects passés en revue sont devenus des « critères d'ecclésialité » pour les groupes les plus divers. Nous sommes alors tout naturellement conduits à la question suivante : qu'est-ce qui fait qu'un groupe de personnes devient Église ?

La réponse dont j'avais besoin, pour moi et pour les autres, je l'ai trouvée progressivement. *Un groupe de personnes rassemblées sont Église lorsqu'elles vivent la condition de disciples du Christ, qui découle d'une conviction de foi.* Oui, le Royaume est arrivé avec Jésus. En lui nous avons reçu de Dieu le salut final et définitif. Marie aussi a reçu le

salut en Jésus et par Jésus, et nous avec elle. Jésus est vivant, elle l'a vu. Marie permet, par sa présence et son action mystérieuse, qu'une communauté vive de la foi, la célèbre, la cultive, s'enthousiasme pour elle et la transmette.

Le Seigneur Jésus, qui est vivant au milieu de la communauté d'Église, interpelle et envoie, guérit et réjouit, engage. Pour que cette communauté soit chrétienne, le Seigneur Jésus doit la rassembler autour de lui pour qu'elle loue et chante, pour qu'il puisse la lancer sur les chemins et aux marges de la société avec un esprit créatif, de sorte qu'elle soit, en son nom, Bonne Nouvelle de Dieu pour les pauvres. Ainsi comprise, l'Église ou telle cellule d'Église ne tombent ni dans le pur sociologisme ni dans le pur spiritualisme.

Après avoir défini l'Église essentiellement comme une communauté cheminant avec Jésus, on peut ajouter, pour identifier un groupe d'Église, les aspects suivants qui nous sont inspirés par le modèle marial d'Église :

- L'Église est une communauté animée d'un désir intense de communion.
- Elle se nourrit de l'écoute attentive de la Parole de Dieu, à laquelle elle permet de s'incarner et d'être plus féconde.
- Elle célèbre cette communion avec Dieu et avec les autres dans diverses actions liées aux valeurs de la vérité, de la liberté, de la justice et de l'amour.
- Elle offre un large éventail de services et de ministères, parmi lesquels celui du gouvernement de l'Église, celui de la direction des groupes, avec pour objectif de les faire vivre toujours davantage.
- Elle célèbre la présence et l'action de Dieu dans le monde.
- Elle continue la mission de Dieu en annonçant le Royaume.
- Elle voit en Marie l'inspiratrice de toutes ces actions.

La réalisation et l'incarnation concrète de ces différentes dimensions dépend de la créativité de chaque communauté qui, guidée par l'Esprit de Jésus, doit trouver des réponses nouvelles aux défis posés par chaque situation historique et culturelle particulière.

La lecture de *Lumen Gentium* montre clairement que là où il y a Église il y a normalement liberté, amour et volonté d'œuvrer pour le Royaume (cf. *Lumen Gentium*, n° 9, 2). Notre liberté est liberté d'aimer : dans l'Église, celui qui n'aime pas ne purifie pas son sang à l'oxygène de l'amour, et il est rapidement contaminé.

En retrouvant ainsi l'Église post-conciliaire, j'ai peu à peu découvert que les groupes qui en font réellement partie ne peuvent faire l'impasse sur quatre dimensions concrètes s'ils veulent accomplir leur mission et affirmer leur identité ecclésiale.

1) Il y a d'abord une dimension *théologique* : un groupe d'Église est composé de croyants qui pensent leur foi, ce qui donne à leurs convictions un contenu, un message, un raisonnement sain. Nous avons besoin, dans l'Église, d'explicitier ce en quoi nous croyons, ce que nous espérons.

2) Il y a ensuite une dimension *spirituelle* : la foi passe dans la vie, elle pénètre l'intelligence et le cœur. Elle devient finalement une forme de vie dans l'Esprit, qui s'exprime en exercice et en pratique, en prière et en œuvres de miséricorde, en pardon et en louange.

3) Vient ensuite la dimension *pastorale* : vivre sa foi d'une manière authentique conduit à vouloir la partager, l'annoncer, la transmettre et même à vouloir mettre au point une méthode pour cela. L'action pastorale du croyant est par essence ecclésiale. Les grands groupes, les grands mouvements d'Église ne peuvent que faire des propositions pastorales originales.

4) Il y a enfin une dimension *sociale et politique*, sans laquelle la démarche de la foi s'arrêterait à mi-chemin. Une foi adulte s'engage dans cette réalité et la transforme. Elle dessine un ciel nouveau et une terre nouvelle. Les mouvements

d'Église cherchent une alternative pour le monde actuel, qui en a grand besoin et qui est demandeur.

Ces quatre dimensions ne sauraient manquer à aucun groupe d'Église; elles servent à les identifier tous. Cependant, certains groupes en refusent tel ou tel aspect, d'autres ne font pas la moindre proposition de spiritualité. D'autres encore manquent d'engagement sur le terrain. Il y en a qui sont nés sans intuition théologique particulière ou qui n'ont pas su se situer de façon satisfaisante dans l'ensemble de l'histoire du salut.

Le bon mélange produit ce que le théologien J. B. Metz appellerait « la bonne intégration des pasteurs, des prophètes et des samaritains ». Si ces trois personnages travaillent étroitement ensemble, il est possible de « reconstruire la fraternité universelle de tous les hommes et de tous les peuples en vue du Royaume ». Pironio, ce grand cardinal et ce grand théologien, dont j'ai tant appris, aimait à répéter: « Le travail de réforme naît de l'amour envers l'Église. »

Au premier plan, la vie – c'est le plus important – et ensuite la théologie. Les groupes qui vivent une expérience ecclésiale peuvent s'appeler Église, comme on l'a fait à l'origine des communautés chrétiennes. Elles ont d'abord été des communautés, puis des « *ecclesiae* », et elles se sont appelées Église.

Les diverses communautés, surtout celles qui se réclament de Marie, ont à apporter à l'Église d'aujourd'hui une contribution de premier ordre: l'aider à vivre en tant qu'Église mariale. L'Église est un peu comme une toile sur laquelle on veut dessiner le profil, l'image de Marie. Seuls de bons artistes sont capables de réaliser une telle ébauche, à l'aide des traits suivants: la contemplation, la communion et la libération.

Les papes Jean-Paul II et Benoît XVI ainsi que de nombreux autres responsables se sont représenté le « modèle marial d'Église » et l'ont eux-mêmes mis en œuvre, fidèles en cela à la tradition des Pères de l'Église. Tout ce que nous

avons indiqué dans ce chapitre forme un ensemble d'éléments importants pour amorcer la description du modèle dont nous traitons. La prière qui suit, jaillie de l'intérieur de ma famille religieuse, les Marianistes, exprime à sa façon en quoi consiste cette foi ecclésiale. Cette prière est née en Afrique. Là, plus encore que dans le reste du monde, l'Église est une famille et ne saurait être autre chose.

Notre Père,

nous te présentons notre communauté chrétienne,
avec ses pauvretés et ses richesses.
Regarde-la avec bonté, elle est notre mère et notre famille.
Accorde-lui ta grâce afin qu'elle devienne
ce qu'en fait elle aspire à être.

Qu'elle soit une famille
dans laquelle règnent la vie et l'enthousiasme,
où chacun puisse dire ce qu'il pense et ce qu'il ressent,
ce en quoi il croit et ce qu'il recherche ;
qu'elle soit, en un mot, un lieu de liberté.

Qu'elle soit une famille
où l'on s'écoute davantage qu'on ne parle,
où l'on accueille avant de juger,
où l'on pardonne sans vouloir condamner,
où l'on annonce plus qu'on ne dénonce ;
qu'elle soit, en un mot, un lieu de miséricorde.

Qu'elle soit une famille
où le plus humble frère, la plus modeste sœur
comprennent ce que dit l'autre ;
dont les responsables, même s'ils sont instruits,
savent qu'ils ont encore beaucoup de choses à apprendre
et où chacun peut se manifester tel qu'il est ;
qu'elle soit, en un mot, une école de sagesse.

Qu'elle soit une famille
au sein de laquelle pourra habiter l'Esprit Saint
puisque tout n'y sera pas prévu,
réglé ni décidé par avance ;
qu'elle soit, en un mot, un lieu de créativité.

Qu'elle soit une famille
dans laquelle la recherche audacieuse de la nouveauté
sera plus forte que la confortable routine ;
qu'elles soit, en un mot, tournée vers l'avenir.

Qu'elle soit une famille
dans laquelle chacun pourra prier dans sa propre langue,
s'exprimer dans sa propre culture,
se retrouver dans sa propre histoire ;
qu'elle soit donc animée par l'esprit de l'Incarnation,
de Pâques et de la Pentecôte.

Qu'elle soit une famille
dont on pourra dire en la voyant :
« **Regardez comme ils s'aiment !** », plutôt que :
« Regardez comme ils sont bien organisés » ;
qu'elle soit, en un mot, un lieu de vie.

Communauté chrétienne,
tu es petite mais tu grandis,
tu es fragile mais pleine d'espérance,
tu as des doutes mais tu crois,
lève donc les yeux et regarde :
Jésus et Marie sont toujours avec toi.

Amen.

CHAPITRE 4

L'ÉGLISE DE JÉSUS, DES ORIGINES À NOS JOURS : UN PROJET D'ÉGLISE MARIALE

Décrire la situation de l'Église et en repérer les causes nous laisse quelque peu sur notre faim. Pour en faire une lecture éclairée, il faut se laisser guider par la lumière de la foi, et, concrètement, par Jésus et par Marie, car tous deux donnent un sens à l'Église.

Comment l'Église a-t-elle commencé ? Quel rôle la présence de Marie joue-t-elle à ses débuts ? Comment l'Église a-t-elle été présente en Marie ? Quelle ressemblance et quelle différence y a-t-il entre l'Église et Marie ? Comment leur influence a-t-elle peu à peu grandi au cours de l'histoire ? D'où vient le besoin d'un modèle marial pour l'Église ? Comment peut-on enraciner tout cela dans le projet missionnaire de Jésus ? Voilà les questions que nous nous posons maintenant, pour introduire un regard sur l'histoire de l'Église et une réflexion sur Marie.

L'Église née de Jésus

Dès les débuts de sa vie publique, Jésus a proclamé et fait advenir le Royaume de Dieu, ancrant peu à peu en ses disciples la conviction que le Royaume est bien présent dans son Peuple.

Les disciples de Jésus ont certainement fait des expériences essentielles qui ont constitué ensuite le point de départ de l'Église. Les longs mois de compagnonnage entre Jésus et son groupe ont progressivement constitué ce dernier en communauté, puis en Église.

Ainsi est né quelque chose de particulier qui a débouché sur une sorte de mouvement. Les disciples ont peu à peu compris que Jésus voulait créer au milieu de son Peuple un mouvement pour le Royaume de Dieu. Voilà pourquoi il a rassemblé des disciples, leur a enseigné une manière de penser et d'agir, une mystique et une morale, a imposé à Simon le nom de Pierre, lui attribuant une place prééminente parmi les siens.

Quand Jésus disait que le Royaume de Dieu est proche, cela signifiait proche des pauvres (cf. Lc 6, 20). Pour entrer dans son mouvement, il fallait commencer par être pauvre (cf. Mt 5, 3), avoir faim et soif de justice (cf. Mt 5, 6), adorer le Père en esprit et en vérité. La proposition des Béatitudes a certainement marqué très profondément les membres de ce mouvement, constituant, d'une certaine façon, la base ou le programme de ce qu'ils connaîtraient plus tard dans l'Église de Jésus. Celle-ci ne saurait trouver son sens théologique en dehors de sa relation avec le Royaume promis aux pauvres, et, à travers eux, à toute la Création. Ce Royaume est présent dans le Christ comme mystère, mais également comme Pâque. L'élan divin ne se borne pas à l'Église institutionnelle; celle-ci, loin d'être le terme de tout, débouche nécessairement sur le Royaume (cf. Mt 6, 33); tout le reste, y compris l'Église historique, nous sera donné par surcroît. *Par conséquent, aujourd'hui comme dans les premiers temps, plus l'Église se préoccupera de paix, de jus-*

tice, de respect de la Création, d'adoration du Père, plus elle relativisera ses problèmes internes.

Les sources bibliques situent le *Royaume de Dieu* au cœur du message, et personne, pas même le Christ, ne saurait lui ravir cette place centrale. Jésus, en effet, ne veut pas être considéré indépendamment de sa volonté de faire advenir le Règne. Il est en quelque sorte le héraut du Royaume et même son incarnation.

La venue du Royaume, liée à sa personne, est synonyme de rénovation d'Israël. Jésus s'entoure de plusieurs disciples et surtout des Douze, en référence aux douze tribus d'Israël. À partir de ces tribus dispersées, Jésus rêve de reconstituer le Peuple de Dieu descendant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est par l'intermédiaire d'Israël que se réaliseront les promesses messianiques, que se rassemblera toute l'humanité en un Peuple réconcilié, en une communauté de communautés. L'intention de Jésus n'est pas de créer un nouveau Peuple de Dieu distinct de celui d'Israël. Quant à l'Église, c'est après Pâques et la Pentecôte, lorsque commencent les affrontements avec les communautés juives, qu'elle s'impose peu à peu comme une réalité différente d'Israël. Commence alors la mission en direction des païens. L'Église est donc une réalité simple, humble, au service du Royaume, son avant-garde, en quelque sorte (cf. *Lumen Gentium*, n^{os} 1, 9, 8). Le Royaume déborde les limites de l'Église et l'interpelle; il demeure présent en germe dans la communauté ecclésiale.

À l'origine de l'Église, nous trouvons également *l'expérience pascale*, la réalité de la mort de Jésus, les doutes à son sujet, la dispersion des disciples, une sensation d'échec. Très vite, ensuite, les disciples se sont trouvés devant une réalité extraordinaire: ce Jésus qui avait été condamné à mort par les chefs d'Israël était bien vivant, il était ressuscité, il était passé de la mort à la vie. Alors est née en eux une foi nouvelle, une manière nouvelle de croire en Jésus, de le connaître, au sens fort du terme, d'être sûrs que Dieu est avec lui. À partir de la Résurrection de Jésus, ce groupe

se perçoit d'une manière radicalement nouvelle. La communauté dispersée se rassemble à nouveau. Sans la Résurrection il n'y aurait pas eu d'Église. Cette dernière naît vraiment de la foi en un ressuscité et cette foi constitue son expérience fondatrice. On pourrait dire que les disciples se sentent « co-ressuscités avec Jésus » (cf. Ep 2, 5-6). Ils sont désormais appelés à la nouvelle forme d'existence dans laquelle se déploie toute l'énergie de sa Résurrection. Toutes ces expériences ont pour résultat la « congrégation » de tous en une réalité qu'ils appelleront l'« *ekklesia* ». Nées en son sein, les communautés chrétiennes se mettront en marche peu à peu. La proposition de convictions de foi communes à tous ne résulte pas d'un plan élaboré par quelques responsables mais bien plutôt de l'expérience pascale vécue dans toute sa profondeur.

Une réflexion ecclésiologique et mariologique ne saurait, bien sûr, se faire indépendamment de Jésus et de la Bible. Il nous faut parler de l'Église *de Jésus* et de la mère *de Jésus* et toujours partir de l'Évangile, comme nous l'avons fait jusqu'ici. Jésus n'a pas vécu en isolé ; il a été constamment en relation avec les autres : avec Marie, sa mère, avec Jean-Baptiste, Pierre, Jean, André..., avec les femmes qui suivaient son groupe, et tout particulièrement Marthe et Marie, les deux sœurs de Béthanie, avec bien d'autres personnes encore. *Marie n'a pas été une simple spectatrice. Protagoniste de la naissance de l'Église, elle a animé cette vie ecclésiale qui prenait déjà forme au cours de la vie de Jésus. Pour elle également, tout part d'une expérience pascale à la fois singulière et intensément vécue, qui a ravivé en elle la grâce de l'Annonciation, source de fécondité pour l'Église.*

Marie avait le don de rassembler tous ceux qui avaient suivi Jésus. *Elle personnifiait un Peuple. Elle était le nouvel Israël ou plutôt le Royaume de Dieu déjà inauguré. Elle était la fille de Sion, la Nouvelle Ève, la Femme, le symbole vivant de ceux qui ont écouté la Parole et l'ont mise en pratique. Elle était à la fois le témoin et le témoignage de la Résurrection de son Fils.* Peu à peu, Marie est devenue le modèle concret

de l'Église, le point de référence de ce groupe qui naissait en tant que tel. N'est-ce pas ainsi qu'elle apparaît dans le récit de la venue de l'Esprit Saint au Cénacle ? Elle y est présente dans l'exercice de son double engagement : comme Vierge, libre et ouverte à Dieu, et comme Mère de ceux qui croient au Christ et veulent annoncer la Bonne Nouvelle – Jésus lui-même ! – au-delà des frontières du peuple d'Israël.

Marie est présente parmi « *ceux qui président au nom du Seigneur* » (1 Th 5, 12), et cela sans que lui soit attribuée une fonction spécifique. Elle est ainsi présente aux moments les plus significatifs de la vie du Christ et de l'Église qui naît, grandit, s'étend, s'organise, entre en relation avec tous les hommes.

Grâce à l'Esprit, les communautés ecclésiales deviennent peu à peu le reflet et le sacrement de la communauté trinitaire. La communion est le trait caractéristique de l'Église – des origines et de toujours –, et cette notion sera au centre des réflexions et des propositions de Vatican II.

À ses débuts, l'Église n'a pas eu besoin de bâtir des théories sur elle-même. Elle a procédé et agi comme Église, se rassemblant, accueillant les pauvres, maintenant vive la foi pascale, annonçant Jésus, rappelant l'action de l'Esprit, évoquant la présence de Marie. C'est cette vie communautaire, faite de célébration, de mission, de partage des biens avec les pauvres, de mémoire de Jésus et de lutte pour surmonter les difficultés de la mission..., que l'on a appelée Église.

On l'a comparée poétiquement à une barque qui, lancée dans la traversée de mers parfois démontées, est venue à bout d'écueils redoutables, poussée par le vent de l'Esprit. Elle a en effet traversé les siècles pour parvenir jusqu'à nous et à bon port. Elle fait preuve tout à la fois de fragilité et d'assurance. On la perçoit comme un Royaume de sainteté et de lumière. On aime à la représenter comme une femme, une épouse et une mère. Cela étant, l'Église se fait également éducatrice, sans cesser d'être mère, donnant et

recevant de l'amour. Considérée de la sorte, l'Église nous renvoie l'image de Marie, et Marie celle d'une Église pleine de vie et de mystère.

Le mot grec « *ekklesia* » a été utilisé par les chrétiens hellénisants de Jérusalem, lorsque les croyants eurent pris conscience qu'ils constituaient un groupe, un Peuple unique, convoqué, animé par le Seigneur ressuscité et centré sur lui. Le terme a été en usage dès l'origine, aussi bien au singulier qu'au pluriel – Église et Églises –, la réalité désignée étant plurielle : soit la communauté, l'assemblée des chrétiens qui se réunit périodiquement en un lieu donné afin de célébrer ; soit l'ensemble des chrétiens vivant sur un territoire – ville ou province –, même s'ils ne se réunissent pas physiquement ; soit le Peuple de Dieu dispersé dans le monde entier. L'Église s'est manifestée pour la première fois dans la foi pascale de Marie et des Apôtres. Elle s'est peu à peu répandue, ses membres se donnant les noms d'élus, d'appelés, de saints, mais, au bout du compte, c'est le nom de « chrétiens » qui a prévalu.

La communauté ecclésiale

Entrons à présent dans le premier siècle et donc le premier millénaire de l'histoire de l'Église. Il y a là une expérience de foi profonde, enthousiaste et jeune, dans le Christ ressuscité, qui vient à peine de mourir et de revenir à la vie. La préoccupation principale est alors la transmission de l'Évangile, vécu et mis en pratique, ce qui ne veut pas dire qu'on oublie l'organisation du groupe des croyants, l'Église.

Les animateurs de la vie de l'Église agissent en véritables serviteurs, personne n'osant « *régenter la foi d'autrui* » (2 Co 1, 24) ni l'imposer aux autres. L'Église est jeune et vivante ; elle transmet la vie parce qu'elle est vie.

« Il est intéressant de rappeler, dit Benoît XVI, que l'Église primitive, après l'époque apostolique, a déployé

une activité missionnaire relativement réduite. Elle n'avait pas de stratégie propre pour annoncer la foi aux païens et, malgré tout, ce temps – les II^e et III^e siècles – fut un temps de grande extension missionnaire. La conversion du monde ancien au christianisme a été moins le fruit d'une action planifiée que d'une foi à toute épreuve, rendue visible dans la vie des chrétiens et dans la communauté ecclésiale. La force missionnaire de l'Église ancienne résidait, pourrait-on dire, dans le fait que les chrétiens avaient tellement conscience de la réalité de la foi qu'ils vivaient que cela se voyait... Inversement, l'apostasie d'aujourd'hui est due au fait que la foi des chrétiens n'est plus lisible dans leur vie... » (J. Ratzinger, *Mirar a Cristo [Regarder le Christ]*, Valencia, Edicep, 1992, p. 31)

Dans les siècles suivants, les communautés croissent et se multiplient. Elles ne manquent pas de rencontrer les problèmes que posent la vie quotidienne et leur environnement, et elles tentent de résoudre tout cela de leur mieux. Elles se nourrissent de l'expérience de foi que leur ont directement transmise les disciples, premiers témoins de la Résurrection. Au début, ils se réunissent dans des maisons, puis, leur nombre croissant, dans des lieux spécifiques qu'ils appellent également « églises ».

Au IV^e siècle se produit un changement spectaculaire : le christianisme devient la religion officielle de l'Empire ; son caractère institutionnel s'en trouve du même coup renforcé. L'Empire influence l'Église et réciproquement. Peu à peu, tout le monde romain est considéré comme chrétien, quelle que soit la qualité de la foi des personnes. Nous en arrivons à une situation dans laquelle il est plus facile d'être chrétien que de ne pas l'être. La persécution frappe désormais quiconque n'est pas chrétien, à l'inverse des siècles précédents. En même temps, le rôle du clergé se renforce, sans pour autant que les communautés chrétiennes perdent de leur importance ni de leur force ; elles pèsent notamment sur le choix des évêques et des prêtres ; elles demeurent une réalité dynamique.

À côté de la vie pratique de l'Église de cette époque, qu'en est-il de la théologie ? Les Pères, nos premiers frères dans la foi, ont accumulé les trésors de l'ecclésiologie que le concile Vatican II a mis en lumière en notre temps. L'originalité des grands théologiens du xx^e siècle a justement été leur regard critique et leur lecture sage et intelligente de l'Écriture et de la bonne Tradition ecclésiale, particulièrement de celle des Pères. En se penchant sur le passé, ils ont réussi à renouveler la théologie et à présenter à leurs contemporains le contenu toujours ancien et toujours nouveau de la foi.

Le culte marial commence de la même manière, se développant d'abord dans les maisons, puis dans les églises. Ce culte se diversifie rapidement, devenant célébrations, hymnes, églises dédiées à Marie, statues, peintures, prières, imitation de son mode de vie... En faisant mémoire de Marie, on suscite en même temps le désir de suivre son exemple, d'entrer dans l'histoire du salut avec un « oui », généreux comme son « fiat ».

Le rôle de Marie, tel que nous le décrivent les Évangiles, est une réalité discrète, du domaine de la sainteté. Elle est pour eux la première croyante, exceptionnelle. *C'est pour cela que, dès le commencement, ceux qui pensent à Marie pensent à l'Église et réciproquement.*

Les Pères recueillent cet héritage et le développent. Le principe féminin apparaît dès l'origine et ne sera plus arrêté par aucun obstacle.

À l'époque de Justin et d'Irénée, au II^e siècle, le concept de Marie vierge et mère s'applique déjà à l'Église. Aux premiers siècles de l'Église, Marie est un membre à la présence discrète. Irénée met en parallèle la maternité de l'Église dans le baptême et la fécondité virginale de Marie, allant jusqu'à identifier l'Église à Marie et voyant en cette dernière sa personification vivante et concrète.

C'est à l'occasion du concile d'Éphèse (431) que s'affirme la réflexion concernant Marie : on la proclame Mère de Dieu.

Ces grandes intuitions orientent la vie de l'Église du premier millénaire. Le souvenir de Marie a contribué de façon significative à faire de l'Église naissante une communauté, à lui donner la forme d'un groupe pascal, de témoins et de frères prompts à annoncer la Bonne Nouvelle du Christ ressuscité.

L'institution ecclésiastique

Avec le second millénaire de l'Église commence une grande réforme et l'ecclésiologie ; la conscience que l'Église a d'elle-même, se transforme profondément.

On passe alors de l'Église « communion » à l'Église « société parfaite », dont tous les membres ne sont pas égaux, comme l'affirmera le concile Vatican I. Selon cette nouvelle proposition, il est clair que la hiérarchie devient la structure de base, le noyau central. On comprend dès lors que Boniface VIII puisse affirmer que « la soumission au pontife romain est absolument nécessaire pour toute créature humaine désireuse d'accéder au salut ».

Cependant, au fil des siècles, des voix s'élèvent pour demander la fin de cette absolutisation du système ecclésial. Les tentatives des XIV^e et XV^e siècles n'aboutissent pas. La Réforme protestante constitue la réplique révolutionnaire la plus sérieuse à l'échec des siècles antérieurs. Mais la Réforme protestante s'est arrêtée en cours de route. Il faudra attendre le concile Vatican II pour un meilleur éclairage et une proposition plus nette.

Au Moyen Âge, les regards se tournent avec un intérêt croissant vers Marie. Son culte s'intensifie : on lui adresse de plus en plus de prières, on lui consacre des églises, on célèbre des fêtes en son honneur. *La personne historique de Marie est l'objet d'un regain d'intérêt. On la voit coopérant avec le Christ.*

À cette époque, l'activité maternelle de Marie dans l'Église est particulièrement mise en relief. La figure de

Marie arrive au bon moment pour éviter à l'Église de se désintégrer sociologiquement et de sombrer dans la médiocrité. Cependant, des fidèles catholiques attribuent à Marie trop de titres divins et christologiques, ce qui a pour conséquence de la marginaliser dans le camp protestant.

Les grandes périodes du second millénaire chrétien ont été celles de la Réforme et de la Contre-Réforme, des Lumières et de l'ère scientifique. *La dévotion privée à Marie s'est alors considérablement développée.* La définition des dogmes de l'Immaculée Conception (1854) et de l'Assomption (1950) manifeste le caractère central du rôle de Marie.

C'est dans cette ambiance qu'on arrive au xx^e siècle et au concile Vatican II. *Lecclesiologie aidera alors à recentrer les questions débattues au sujet de Marie. Pour certains, Marie a contribué à la redécouverte de l'Église comme Peuple de Dieu et comme communauté.*

Concile Vatican II: le changement de cap

Le concile Vatican II a incontestablement été l'événement le plus important de l'Église du xx^e siècle. Ce concile a redonné toute sa place au rôle de l'Esprit à travers une réflexion théorique et pratique sur l'Église. On peut dire que désormais l'Église est « accrochée » à Jésus Christ. *Le Concile nous présente l'ébauche d'une Église parfaitement crédible aux yeux de nos contemporains.*

On peut dire que l'essentiel de la tâche du Concile est devant nous, confiée aux bonnes volontés qu'il peut rassembler. Nous devons considérer qu'il nous indique une bonne direction, qu'il constitue un tremplin par lequel l'Esprit nous projette dans l'avenir.

Tout l'effort du Concile a consisté à passer de l'Église société parfaite à l'Église *Peuple de Dieu*. Il s'agit d'un retour à l'ecclésiologie de *communio*. Marie et l'Église trouvent dans cet esprit et cette expérience de communion une nouvelle occasion de relation réciproque: Marie redevient le modèle de l'Église.

Voilà pourquoi le Concile a inséré la question mariale dans son traité sur l'Église, dans le dernier chapitre de *Lumen Gentium*. L'élément marial de l'Église tient en la présence sponsale et maternelle de Marie.

L'Église est *le Peuple de Dieu, une immense communauté*. Tous ses membres font partie de cette vaste communauté de communautés. Cette communion vient d'en haut et constitue un véritable prolongement, gratuit et généreux, de la communion trinitaire.

Plus de quarante ans après le concile Vatican II, ce concept et cette description de l'Église demeurent des réalités peu explorées de notre spiritualité quotidienne et de l'évolution ecclésiale actuelle. La vie de l'Église présentée dans *Lumen Gentium* n'est pas enfermée dans un schéma pyramidal.

Dans un monde qui grandit toujours davantage et se diversifie, tout en aspirant à une certaine unité, l'Église doit donc se montrer généreuse en même temps que résolument diversifiée et inculturée.

Après le Concile ont paru les encycliques *Marialis cultus (Le culte de Marie)* de Paul VI, et *Redemptoris Mater (La Mère du Rédempteur)*, de Jean-Paul II; ce dernier a également publié la lettre apostolique *Mulieris dignitatem* sur la dignité de la femme. On trouve dans ces documents les principales orientations menant à une relation adulte avec Marie. Marie est fille du Père, mère du Rédempteur, mère de l'Église et femme pour toujours. Tous ces éléments ont servi à souligner la dimension mariale de l'Église et la dimension ecclésiale de Marie. Comme cela a été très bien dit, contempler Marie, c'est comme se placer devant une peinture chinoise: on y distingue quelques rares coups de pinceau, beaucoup d'espace blanc, des couleurs discrètes et une atmosphère de silence sacré. Tout en Marie est plein de sens, tout invite à regarder plus loin, à entrer dans le mystère, dans la communion, à commencer véritablement à vivre.

Concluons de ce rapide parcours de l'histoire du christianisme que *Marie a été et demeure un miroir dans lequel*

l'Église elle-même se regarde et se déchiffre. Au début de l'Église, elle s'efface, se réfugiant au cœur de la communauté ecclésiale, présente dans une sorte d'anonymat, mais pourtant bien réellement présente. Au fil des siècles, se développe la conscience de cette présence, jusqu'à parvenir à une réflexion profonde sur le rôle de Marie dans l'économie du salut et dans la vie ecclésiale. De nos jours, nous avons une conscience bien plus grande de ce qu'est le principe marial de l'Église. Marie contribue à la communion; Marie absente, la communion devient difficile.

MARIE DU CÉNACLE

Au Cénacle naît l'Église, dans un silence sacré.

*Tu es là, Marie, présence cachée,
au lieu où jaillit la nouveauté.*

*Tu es tout simplement là où se trouvent
les disciples de ton Fils,
toi toujours si proche de lui,
silencieuse mais présente, Marie,
animant et contemplant d'un regard maternel
cette Église qui naît.*

*Tu es au cœur de la communauté à nouveau rassemblée
après le drame pascal, quand commence l'Église.*

*Tu es présente au Cénacle,
dans l'Église, communauté chrétienne,
avec ton cœur accueillant,
ton œil attentif des noces de Cana,
ton esprit de prière, tendu vers la venue de l'Esprit.*

*Tu as ta place au cœur de la communauté
de ceux qui croient au Ressuscité.*

*L'Église naît et tu es au lieu de sa naissance,
toi, sa Mère.*

Tu encourages la vie, Mère du Maître de la Vie.

*Tu es aujourd'hui avec nous, présence silencieuse,
présence agissante.*

Mère de l'Église, prie pour nous.

Amen.

CHAPITRE 5

UN MODÈLE MARIAL D'ÉGLISE: MYSTÈRE, COMMUNION ET MISSION

Une Église mariale s'identifiera davantage au Peuple de Dieu, sera plus préoccupée par la communion, plus féminine, mieux insérée dans la réalité socioculturelle et politique. Plus mariale, l'Église sera davantage elle-même, davantage communauté, ouvrant la voie aux plus grandes espérances.

À l'école du cardinal Pironio et de Hans Urs von Balthasar, j'ai peu à peu compris trois concepts-clés qui m'ont aidé à approfondir ma compréhension à la fois de Marie et de l'Église : le *mystère*, la *communion* et la *mission*. Cela m'a amené à voir Marie comme « la femme », dans toute sa pureté et sa simplicité, en qui se concentre tout ce que l'histoire du salut suppose d'humain et de féminin. Marie est un mystère, à la fois révélé au grand jour et réservé au « secret » des cœurs.

Marie n'est pas une personne isolée, elle est « en réseau », pourrait-on dire aujourd'hui, un réseau dont elle n'est

pas le centre mais qui est son lieu et où elle apparaît comme la croyante par excellence, fidèle et mystérieuse, féconde et généreuse, avec ses traits particuliers.

Si l'Église naît avec la Pâque du Christ, elle était, bien entendu, déjà en gestation auparavant. Marie est « type et commencement » de l'Église, elle est « aurore du salut ». Le jour de l'Assomption, nous célébrons la glorieuse Marie dans le ciel « comme point de départ et image de toute l'Église » à laquelle Dieu a réservé le même destin.

Touchés par la force venue d'en haut, les croyants font l'expérience de Dieu en constituant une communauté d'amour et en essayant de la vivre. Ils le font en étant insérés, incarnés dans l'histoire. Le Christ, ressuscité par l'Esprit, est toujours présent et il fait naître et croître la communion tout au long des siècles.

L'Église est, en quelque sorte, la dernière séquence de l'Incarnation, une présence de grâce et de vérité au milieu d'un monde accablé de misères mais dans lequel doit s'exercer sa mission. *Elle est ce Peuple à la fois déjà en communion avec la Trinité et encore incarné dans une chair mortelle, limité dans l'espace et dans le temps.*

Marie est au cœur du mystère chrétien. Elle est mystère, communion et mission, trois dimensions dont on ne peut approfondir la compréhension qu'à partir d'elle.

Trois figures bibliques nous aideront à mieux saisir ce que sont vraiment le *mystère*, la *communion* et la *mission*. La première, qui nous aide à entrer dans le *mystère*, se trouve exprimée dans la lettre de Paul aux Éphésiens, document fondamental pour l'élaboration de son ecclésiologie. Dans l'hymne d'ouverture, Paul présente le projet éternel de Dieu qui est de réunir toutes choses dans le Christ. Ce mystère se déroule comme un torrent de grâce (cf. Ep 1, 1-10).

C'est le quatrième Évangile qui nous présente la figure de la *communion*, dans le discours d'adieu de Jésus (cf. Jn 14, 17). Il faut y inclure le chemin suivi par Jésus pour retourner dans la Maison du Père, dans le sein du Père (cf. Jn 18-19). Au pied de la Croix, l'Église est représentée par Marie

et Jean, symbolisant la communauté de foi et d'amour, médiatrice entre l'amour de Dieu et l'amour des hommes.

Quant à la figure de la *mission*, on la trouve dans l'Apocalypse. En effet, en relisant le chapitre 12 dans une optique mariale, l'on peut voir en la femme qui crie dans les douleurs de l'enfantement l'évocation de Marie mettant au monde Jésus. Marie accompagne la mission de l'Église, cheminant vers l'accomplissement eschatologique, qui en sera l'accouchement final.

Le mystère, demeure de Marie

Dans son discours inaugural de la seconde étape du Concile, Paul VI a clairement formulé la *signification du mot mystère*: « Réalité profonde pénétrée de la présence de Dieu. » L'ineffable mystère de Dieu s'est révélé dans le Christ, lequel nous a fait connaître la volonté du Père (cf. Ep 1, 9), mystère qui nous remplit d'étonnement et de stupeur. Il avait en effet décidé de récapituler toutes choses en Christ lorsque les temps seraient accomplis (cf. Ep 1, 10).

Le salut que nous recevons du Christ comprend deux moments importants. D'une part, avec le Christ, nous touchons au niveau le plus profond de l'angoisse humaine, lorsqu'il crie: « Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? » D'autre part, il y a la déclaration pascale où le Christ s'entend dire: « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré. » C'est le grand mystère dans lequel « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (Ac 17, 28). Selon les mots de Syméon le Nouveau théologien, le Père est la maison, le Fils en est la porte et l'Esprit Saint, la clef qui permet d'entrer dans ce mystère. L'amour est le dynamisme de ce mystère; lorsque nous aimons, « nous passons de la mort à la vie » (1 Jn 3, 14).

Dans une perspective de foi, parler d'Église c'est également parler du mystère révélé par Jésus et peu à peu dévoilé dans les premiers temps des Actes des Apôtres. Ce mystère fait de l'Église le sacrement de salut, puisqu'elle est

signe de la grâce et qu'en même temps elle la communique. Cette Église mystère se dévoile et s'incarne dans des projets concrets, s'y impliquant tout entière, mettant en relation la double réalité du Royaume et du monde.

L'Ancien Testament présente Dieu comme mystérieux, mais non comme un être impersonnel : il est vivant et riche en miséricorde. Nous ne devons pas sortir de l'histoire pour rencontrer Dieu. Dans le Nouveau Testament, la réalité est encore plus claire et plus fascinante : Dieu nous révèle son visage en Jésus. Toute notre histoire trouve son point focal et son sens dans le « drame » de la Rédemption.

La rencontre avec le mystère entraîne chez le chrétien une conversion ; il accède alors au Royaume, offert gratuitement en Jésus Christ. Les frontières sont abattues et « nous sommes en Dieu » davantage qu'en nous-mêmes. Nous entrons dans l'expérience de la mort et de la Résurrection, cœur du mystère chrétien et de l'Église elle-même.

Comme l'Église, Marie est mystère pour nous aujourd'hui, un mystère saint, ouvert à tous, mais en même temps caché, ce qui ne veut pas dire qu'elle est loin de nous. Elle et nous restons compagnons de route. Elle est pour nous un modèle ; elle nous initie au mystère, dans notre marche vers le Père.

Le « *oui* » de Marie y a été inclus comme partie indispensable de son projet de « *rassembler toutes choses dans l'unité* » (Ep 1, 10). Ce « *oui* » était, dès le commencement, l'écho et la résonance humaine de la Parole éternelle d'assentiment donnée dans l'éternité de La Trinité par le Fils au dessein salvifique du Père. Marie a été choisie avant la création du monde pour être la mère du Sauveur, pour être sainte et immaculée devant lui (cf. Ep 1, 4).

L'insistance sur le mystère nous oblige à relativiser nos préoccupations chronologiques à propos de la fondation de l'Église. Les différents moments – Annonciation, Crucifixion et Pentecôte – ne peuvent être considérés comme des événements historiques que par analogie, ce n'est pas leur succession chronologique qui importe, mais leur signification globale.

Dans l'image paulinienne de l'épouse immaculée, sans tache ni ride, les hommes du Moyen Âge ont clairement vu Marie. L'Immaculée est le don que Dieu nous fait d'un « *oui* » parfait qui nous étreint tous, modelant notre identité de fils de Dieu.

On peut distinguer trois moments-clés dans la fondation de l'Église, correspondant à trois interventions personnelles de Marie :

- *La maison de Nazareth*. En ce premier lieu, l'Église du Christ est *conçue*, en un sens qualitatif, étant donné que le « *oui* » de Marie à l'Incarnation constitue le premier maillon de la foi ecclésiale. Là s'effectue la rencontre entre l'absolu de Dieu et notre libre disponibilité. Ce « *oui* » n'est pas simplement une réponse individuelle : il comporte une dimension collective d'ouverture et de généreux don de soi. Le « nous » de l'Église fait partie du « nous » divin et trouve son expression dans le « *oui* » de Marie, prononcé par elle au nom de tout le genre humain, en même temps qu'il est suscité par l'Esprit Saint. *Cette union de la Vierge Mère et de Jésus incarné constitue la première cellule de l'Église*. Désormais, l'Esprit sera toujours présent dans les prières, les sacrements, les ministères et les charismes de l'Église.
- *La Croix*. À la Croix commence l'Église et *naît* le Peuple de Dieu. L'amour de Marie, mère des hommes, atteint son sommet au pied de la Croix, là où tout le Peuple de Dieu, qui rassemble à la fois les pécheurs et les justes, est réuni pour un second « *oui* », pour une seconde conception. C'est le « *oui* » de la *fécondité*. Du haut de la Croix, Jésus place définitivement Marie au centre de son Corps-Église. Ce second « *oui* » est rappelé tout au long de l'histoire par la souffrance qu'expriment les crucifix qui ornent nos rues et nos maisons. Nous sommes loin d'un événement unique et singulier qui se serait passé seulement un jour du temps.

• *La Pentecôte.* Le troisième moment de l'histoire de l'Église correspond à sa *croissance* et à son expansion. Il se situe à la Pentecôte. Au milieu de l'Église en prière, Marie reçoit l'Esprit Saint destiné à tous ceux qui sont présents. À la Pentecôte, elle devient en quelque sorte l'âme de l'Église, illuminée par l'Esprit, qui se répand sur le monde entier. *Marie priaît avec les Apôtres afin que ce qui lui était arrivé à l'Annonciation leur arrive à eux également ainsi qu'aux communautés nouvelles*, que l'effet de la Pentecôte se prolonge et se renouvelle. L'Église ne sera pas pour le seul Israël, mais pour le monde entier.

La communion.

Dans l'Église, Marie est le «oui» à l'amour

La communion est autre chose que l'assentiment intellectuel à un certain nombre de vérités. Elle est avant tout rencontre personnelle avec quelqu'un à qui nous adhérons de tout notre cœur dans la proximité, le dialogue et la communication de notre pensée et de notre sentiment. Le projet de Jésus était la communion de tous les hommes; or la communauté croyante adhère à ce projet. Le dialogue et le dynamisme de l'amour sont les points forts de cette communion, qui ne saurait se réaliser sans que chacun accepte de faire libre don de sa personne. En un mot, la communion est don à faire et tâche à conduire. L'amour de la Trinité devient communion d'hommes et de femmes, de laïcs et de consacrés, d'ordonnés et de simples chrétiens, de croyants et de non-croyants. Pour Yves Congar, Église et communauté sont une seule et même chose.

• *La communion dans l'Église.* La spiritualité de la communion devient une proposition capitale pour l'Église d'aujourd'hui; c'est un chemin spirituel bien concret. Dans ce don et cette tâche de la communion, le rôle de Marie est essentiel. Marie, comme femme, insiste plus

fortement et plus explicitement sur cette dimension. Nous voyons en elle désormais le principe le plus actif d'une fécondité dont a besoin la communauté. *Marie anime donc la structure institutionnelle en appelant à la confiance et à l'ouverture, afin de répondre pleinement à la dignité et à la responsabilité de chacun des membres du Peuple de Dieu.*

Deux images pauliniennes nous aident à comprendre ce qu'est la communion: celle de l'épouse et celle du corps. Ainsi se trouve soulignée la médiation eucharistique, qui se répand dans l'Église à partir du Christ mourant sur la Croix, par le sang et l'eau s'écoulant de son côté. L'Église est participation à ce même Christ: nous ne formons plus qu'un seul et même corps. L'image de l'épouse évoque la relation mutuelle, étroite, entre le Christ et l'Église.

• *La communion en et par Marie.* L'Église est communion divine et communion humaine à la fois. La finalité (ultime) de l'Église est la communion avec Dieu et avec l'humanité. *Et cette communion est mariale, tant par son origine que dans sa forme. Marie a engendré le Verbe, Verbe duquel naît l'Église comme communion d'amour réciproque.*

Le «oui» de Marie nous constitue en Peuple, et elle-même, comme Mère, devient le symbole de la profonde communion dont le Christ est l'origine, le médiateur et le terme.

Marie non seulement favorise la communion, mais on peut dire que c'est sa mission même que de contribuer à la communion de l'Église.

En Marie se rencontrent la foi pleine d'espérance d'Israël et la foi nouvelle que suscite la venue du Christ.

Selon saint Augustin, Marie a conçu à la fois dans son âme et dans son corps. Elle engendre et rassemble. Jésus, son fils, n'est pas un individu isolé. Il est entré dans l'histoire.

La personne de Marie peut synthétiser et résumer cette histoire.

Le Christ, du sein du Père, vient dans le sein de la mère pour réunir le temps, les lieux et les personnes, afin que tout soit récapitulé dans l'unité. C'est un moment-clé, décisif. Son « oui » est net et total. Il la lance dans une aventure aux dimensions communautaires. Marie entonne le *Magnificat*, chant de la révolution de l'amour. Elle se sent en communion de cœur avec toutes les générations qu'unit une destinée commune.

La manifestation objective de l'Esprit – dans la dimension *pétrinienne* de l'Église –, c'est la dimension sacramentelle, hiérarchique et institutionnelle de l'Église. *En Marie, la femme que l'Esprit a couverte de son ombre, on voit davantage la dimension charismatique de l'Église.* Le principe marial de l'Église constitue sa sainteté subjective, celle de la liberté existentielle dans l'Esprit et dans l'inspiration divine des charismes. Le « oui » de Marie se répercute dans tout le corps mystique comme accueil vivant de l'Esprit, réponse au Christ et immersion dans le sein du Père.

Il est bon que, dans l'Église, on voie tout en corrélation avec des personnes et, en l'occurrence, avec Marie et Pierre, symboles de deux grandes dimensions structurant l'Église. La relation entre Marie et Pierre n'est ni alternative ni contradictoire. Selon saint Paul, l'édifice de l'Église du Christ a pour fondations « *les Apôtres et les prophètes* » (Ep 2, 20).

L'Église tout entière est à la fois sacerdotale et charismatique, pétrinienne et mariale. Les deux dimensions vont au-delà d'elles-mêmes et renvoient à l'unité qui les transcende dans le Christ. *Dans un langage métaphorique, nous comprenons que Pierre est inclus dans Marie, comme Marie dans Pierre.*

Le pape, successeur de Pierre, doit toujours garder le regard fixé sur le principe marial. Il tient son autorité du Christ, qui lui-même l'a reçue du Père, et il doit l'exercer en vue de la réconciliation et de l'unité ; il a pour mission de concilier vérité et amour.

Le rôle de Pierre apparaît plus clairement si on le situe dans le groupe des quatre Apôtres : Pierre, Jean, Paul et Jacques. L'intuition de Hans Urs von Balthasar était très suggestive : il voyait en Pierre le représentant du ministère, en Jean, celui de l'amour, en Paul, celui de la créativité et en Jacques, celui de la fidélité à la tradition. *Ils sont tous inclus dans une sorte d'ellipse qui s'appelle Marie. Elle les embrasse tous et elle embrasse tout. Si l'un de ces éléments venait à manquer, le caractère marial de l'Église en serait affaibli, mais si Marie elle-même venait à être oubliée, alors les autres composantes se trouveraient toutes détachées du fil conducteur qui les unit.*

La mission de l'Église comprise à partir de Marie

« Mission » est un autre mot-clé pour comprendre l'Église. « L'identité de l'Église consiste en sa mission », disait Paul VI.

La mission du Christ s'étend à tout le cosmos. Elle consiste à guérir, rassembler, sanctifier, annoncer, prier, enseigner et servir. Son but est de faire de l'humanité une seule et même famille.

Cette mission est précisément celle de l'Église. Elle produit aujourd'hui les mêmes fruits si elle s'exerce dans la ligne tracée par Jésus.

La mission de l'Église ne se limite pas à la mise en place de l'institution ecclésiale ni au prosélytisme en quête de fidèles, mais elle doit s'élargir au Peuple de Dieu.

La mission dans l'Église. C'est de la Trinité qu'est issue la vie en plénitude communiquée par la création du monde et qui nous atteint par le Christ. L'Église devient communauté par la mission et la mission de l'Église est de faire communauté. Celui qui relie tout est l'Esprit Saint, qui nous est envoyé pour que nous partions en mission à notre tour.

Marie représente le service, la communauté, la fécondité, la compassion et l'amour. L'amour caractérise sa vie et

son action féconde. L'Église est appelée à engendrer et donc aussi à éduquer, comme Marie.

Derrière l'image mariale de l'Église se profile la proposition d'une nouvelle Pentecôte. Cela suppose que l'on affronte avec une énergie nouvelle et une conviction renouvelée la réalité humaine d'aujourd'hui et la nécessité de répandre l'Évangile. L'Esprit peut nous aider à parler à l'homme et à la femme de la rue, à condition que ce soit avec la langue de l'Esprit et de l'amour, avec le ton et la retenue de Marie.

C'est pourquoi, à l'heure de choisir des responsables, pour que les communautés prennent la bonne orientation, il faut davantage vérifier leur capacité à vivre l'Évangile, à en témoigner pratiquement, que leur façon de s'organiser et d'organiser l'Église. Nous voulons vivre dans une Église de chrétiens, tout simplement, au-delà de l'opposition entre clercs et laïcs.

La mission de Marie dans l'Église et avec l'Église. Avec Marie, nous nous sentons conduits à évoquer le dynamisme missionnaire de l'Église qui s'étend à toute l'humanité et même à l'ensemble du cosmos. À la Pentecôte, l'Esprit créateur a répandu sur le monde entier cette puissance maternelle qui était jusque-là concentrée en Marie, en qui toute l'Église était déjà présente.

La mission mariale de l'Église consiste à faire naître en nous le Verbe, par l'intermédiaire de la Parole. La Parole retentit et se répercute dans toute l'Église. Marie gardait les Paroles et les actions de Jésus dans son cœur. Siège de la sagesse, Marie continue à enseigner depuis le ciel. Elle est jusqu'à aujourd'hui la toute jeune éducatrice de l'Église.

Marie continue à accompagner l'Église en chemin sur la terre. Elle est une présence et une compagnie discrète que l'on perçoit aisément. Elle nous aide à parler d'elle-même et de Jésus comme de personnes réellement présentes.

La mission de Marie est finalement *action, action maternelle, mystérieuse, pleine, qui nous provoque.* Parce qu'elle est mère, Marie nous attire à elle, nous appelle et nous rassemble

pour nous laisser ensuite envoyer vers les autres. Elle nous montre Jésus afin que nous le montrions à notre tour à d'autres. Telle est cette fécondité qui multiplie l'action salvatrice de Jésus.

Dans une Église mariale, chacun sent revivre, avec flamme et enthousiasme, l'esprit de Jésus au fond de soi. Il est vivant et présent parmi nous et sa présence nous transforme.

La prière qui monte alors de nos cœurs est une prière d'action de grâce adressée au Seigneur notre Dieu. Marie a introduit mystère, communion et mission dans l'Église naissante. Attendant en silence la réalisation du Royaume, elle continue à être message, présence et action mystérieuses.

**LOUANGE À MARIE,
MYSTÈRE, COMMUNION ET MISSION DE L'ÉGLISE**

*Vraiment, il est juste et bon de te rendre gloire,
de t'offrir notre action de grâce, toujours et en tout lieu,
à toi, Père très saint, Dieu éternel et tout-puissant.*

*Pour célébrer la Vierge Marie,
c'est à toi que s'adressent nos louanges.*

*En accueillant ta Parole dans un cœur immaculé,
elle a mérité de la concevoir dans son sein virginal.*

*En donnant naissance à son Créateur,
elle a préparé les commencements de l'Église.*

*En recevant au pied de la Croix
le testament d'amour de son Fils,
elle a reçu pour fils tous les hommes
que la mort du Christ a fait naître à la vie divine.*

*Quand les Apôtres attendaient l'Esprit qui leur était promis,
elle a joint sa supplication à celle des disciples,
devenant ainsi le modèle de l'Église en prière.*

*Élevée dans la gloire du ciel, elle accompagne et protège
l'Église de son amour maternel dans sa marche vers la patrie
jusqu'au jour de la venue glorieuse du Seigneur.*

**Préface de la messe en l'honneur de la Vierge Marie,
Mère de l'Église**

HYMNE À MARIE

*Femme voulue par Dieu comme une œuvre parfaite
en qui reposerait le don de son Amour,
tu exultes de joie aux promesses de vie :
les pauvres en ton enfant seront
peuple de prêtres, fils du Très-Haut.*

*Femme comblée par Dieu de sagesse
et de grâce pour être parmi nous reflet de sa bonté,
tu révèles celui qui étanche la soif :
le Christ a fait pour toi
couler en abondance un vin nouveau.*

*Femme guidée par Dieu au désert de l'épreuve
où manque à notre espoir la force d'un appui,
tu nous vois chancelants sous le poids de la croix :
ta foi inébranlée soutient notre faiblesse et nous conduit.*

*Femme donnée par Dieu à l'Église naissante
qui brûle d'accueillir le souffle de l'Esprit,
ton silence nous offre un espace de paix :
en toi nous écoutons
la source qui murmure au fond des cœurs.*

*Femme vêtue par Dieu d'un manteau de lumière,
quand l'ombre de la mort s'étend sur l'univers,
tu éclaires la voie du Royaume des cieux ;
servante du Seigneur, tu règnes dans la gloire avec ton Fils.*

Office des lectures de la fête de la Vierge Marie, Reine

UNE ÉGLISE MARIALE EST POSSIBLE

On ne renouvelle pas l'Église simplement par la théologie de l'Église. Il faut que l'ecclésiologie devienne spiritualité et s'incarne dans une pratique pastorale.

On a dit qu'en Afrique il faut faire la théologie sous l'arbre parce que c'est l'endroit où vit la communauté, le lieu où elle s'exprime, célèbre et partage ses espérances. Ainsi donc nous devons traiter du thème qui nous occupe... dans un sanctuaire marial. Dans un tel lieu, on rencontre généralement les personnes les plus diverses, les cultures les plus variées, mais ils forment tous le Peuple de Dieu qui chante et qui s'engage, le peuple des pauvres heureux et des riches repentis, entonnant ensemble le *Magnificat*. Ces hommes et ces femmes vivent ensemble et parlent un langage nouveau, tissé d'images et de silence.

Avant de présenter clairement les implications de ce thème, il nous faut préciser quelques points. Rappelons tout d'abord que Marie est la reine des Apôtres, alors même qu'elle ne dispose pas de pouvoirs apostoliques. Elle possède « quelque chose d'autre » que le pouvoir ou le ministère.

Ce « quelque chose » ne doit pas manquer non plus à l'apôtre ni au ministre: il s'agit d'un supplément d'esprit et d'âme, de sainteté et de mystique, mais également d'inspiration et de grâce pour que devienne réalité une histoire concrète vécue dans un monde réel.

L'Église d'aujourd'hui a besoin de ce quelque chose d'autre, qui nous inspire imagination, courage et persévérance; qui agit à la fois sur notre cœur et sur notre comportement.

Monseigneur Ancel, ce grand évêque français de la seconde moitié du xx^e siècle, aimait à répéter: « La conversion personnelle sans un changement de structures relève du pur idéalisme; le changement de structures sans changement personnel, du pur matérialisme. » Nous ne formons une Église de frères et de sœurs que si nous nous transformons en Église de convertis, c'est-à-dire de disciples, de gens qui sont en permanence à l'écoute de la Parole, prêts à la mettre en pratique après l'avoir interprétée d'une manière créative et fidèle.

Osons donc affirmer que beaucoup de gens ne veulent pas d'une Église qui les représente sans les consulter, qui les traite en mineurs, qui ne les stimule pas et ne leur propose pas la radicalité évangélique. Nous regardons en direction d'une Église qui parie sur le salut intégral, qui rend visible l'action de l'Esprit et réelles la joie et l'espérance. Marie nous engage dans cette direction.

Après avoir essayé de définir ce « quelque chose d'autre » qu'apporte Marie à la mission de l'Église, *passons en revue quelques traits auxquels on reconnaît le profil marial de l'Église.*

On les trouvera à trois niveaux, dans trois cercles:

- Le premier, le plus intérieur à l'Église, est le *cercle marial*, cœur de l'Église. On est ici au niveau où se vit la relation entre Jésus et Marie, où la réalité de l'Église touche au plus près le Royaume de Dieu. À ce niveau, Marie se révèle comme une « âme ».
- Appelons *pétrinien* le second *cercle*. Il circonscrit ce qu'il y a de ministériel, d'organisationnel et d'institu-

tionnel dans l'Église. Il est coextensif au cercle marial. À ce niveau, dans une Église rénovée, les privilèges doivent le céder aux services.

- Le troisième cercle est dessiné par *l'interaction* entre le principe marial et le principe pétrinien; il rend évidente la transparence mariale qui fait rayonner le Christ dans le monde.

À ces différents niveaux, des signes concrets soulignent la présence et l'action de Marie dans l'Église d'aujourd'hui.

Quelle Église dans le miroir de Marie ?

Bien des pages de l'Écriture nous suggèrent comment envisager une Église mariale et œuvrer à sa réalisation.

- *Une Église-communion.* « Tente de la rencontre », accueillante, hospitalière, ouverte. C'est dans une vie commune intense, par l'action de l'Esprit et en profonde communion avec Marie, que l'Église s'élargit peu à peu aux dimensions du monde. Là où elle s'implante, c'est pour tous, pour donner largement, à chacun selon ses capacités. C'est cette Église que Marie vit à la Pentecôte, la marquant profondément de son aptitude à stimuler et à accueillir tout à la fois.
- *Une Église de joie et de fête.* À l'Annonciation et à la Visitation, nous voyons en Marie la grande joie de l'annonce du salut et de l'arrivée du Sauveur. Elle est même déjà touchée par la grâce salvatrice, qui est gaieté, enthousiasme, libération et communion. Telle est aussi l'Église mariale.
- *Une Église de contemplation et de mystère.* Marie écoute et médite toutes choses en son cœur. Elle est en constante recherche; elle cherche son fils perdu. Il y a dans l'Église des chrétiens qui vivent la grâce de la contemplation avec une intensité toute particulière, comme

une véritable vocation, à l'intérieur même de leur vocation chrétienne. Mais l'Église dans son ensemble a besoin de donner cette dimension à son vécu quotidien.

- *Une Église humble, simple, effacée.* Cette inspiration est ranimée en nous chaque fois que nous répétons avec Marie: « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon ta Parole.* » Marie ne veut pas jouer un rôle de premier plan. Une Église servante est proche d'une Église mariale.

- *Une Église servante et prévenante.* Nous retrouvons ici Marie en visite chez sa cousine Elisabeth: on a besoin d'elle, elle offre ses services. De même à Cana: « *Ils n'ont plus de vin!* » Beaucoup rêvent d'une Église qui, de même, offre ses services aux hommes en difficulté.

- *Une Église compatissante et solidaire.* Au pied de la Croix, Marie souffre avec tous les souffrants du monde. Marie pressent qu'après cette nuit difficile et sombre se lèvera l'aurore, viendra la Résurrection. L'Église apprend de Marie à être proche de celui qui souffre, à guérir qui peut être guéri.

- *Une Église attentive d'abord aux plus faibles.* L'Église vit aux côtés des plus faibles, elle vit pour eux. Aujourd'hui, en tout cas, les faibles et les sans-défense se tournent volontiers vers Marie. Ils accourent également vers l'Église lorsqu'elle sait s'ouvrir aux pauvres et qu'elle parvient à être pauvre elle-même.

- *Une Église courageuse: dans l'esprit du Magnificat.* L'Église mariale dénonce à grands cris les ambitieux projets des riches et des puissants et fait une annonce joyeuse aux pauvres et aux humbles. Le *Magnificat* nous fait chanter la liberté et la justice, toutes les merveilles que Dieu accomplit pour l'homme; bref, nous chantons la vie.

- *Une Église qui s'identifie à la Femme de l'Apocalypse.* Le livre de l'Apocalypse, essentiellement au chapitre 12, nous aide à voir dans l'Église comme dans Marie une femme enceinte, portant le Sauveur et menacée par le

dragon du Mal. Cette Église encourage ses enfants à combattre le mal et à faire naître le bien; elle les aide à passer de la stérilité à la fécondité. Elle les introduit dans la mystique selon laquelle on doit vaincre le mal par le bien.

- *Une Église exigeante.* Centrée sur l'amour, exigeante dans sa constante recherche de fidélité à l'amour, l'Église est d'abord l'histoire de cette Marie dont le fil conducteur a été l'amour. C'est aussi l'affirmation constante de l'Église: être exigeant avec soi-même et avec les autres, rendre sa vie chrétienne plus ardente, c'est à la fois sain et fécond.

Assurément, une Église comme celle à laquelle nous fait rêver Marie est plus attirante pour des jeunes ouverts à l'action de l'Esprit. Ils s'y retrouvent, ils la retrouvent et l'appellent « notre Église ».

Modèle marial: conséquences pour la vie de l'Église

L'Église doit exprimer sa dimension mariale dans des choix concrets. Regroupons-les autour des trois dimensions qui nous sont déjà familières dans la vie de l'Église et de Marie: le mystère, la communion et la mission.

Dans le champ du mystère, de la vie de l'Esprit, du plan de Dieu

L'Église veille à ce que tous ses membres mènent leur vie dans l'Esprit. Dans ce but, elle a élaboré une mystagogie, une technique, une pédagogie pour assurer à notre vie libération, maturation et croissance. L'entrée dans le mystère nous amène à une communion dont les contours nous échappent mais qui ne laisse pas d'être d'une grande fécondité. Voici quelques exigences que pose une Église qui veut être fidèle à son principe marial.

Pour réaliser un modèle marial d'Église, nous devons, comme Peuple de Dieu, nous efforcer de *mener une vie dans l'Esprit*. Marie devient le moule dans lequel nous devrions nous couler, ainsi que l'Église comme telle. Ce moule est celui des hommes et des femmes qui vivent de l'Esprit Saint.

En contemplant Marie, on voit l'Église comme un mouvement dynamique, à mi-chemin entre le principe marial et le principe pétrinien, stimulée aussi bien par l'un que par l'autre. La vie de l'Esprit s'écoule, se multiplie et prend du relief dans le Peuple de Dieu.

Dans un monde divisé, techniciste, fonctionnaliste et dominé par l'élément masculin, nous risquons de devenir une Église de discussions permanentes, de comités, de congrès, de synodes, de conseils, de groupes de pression, de fonctions, de structures, d'expérimentations et de statistiques. *Il manque à cette Église masculine et sans âme mariale l'expérience vivifiante et réconfortante de la rencontre avec le Christ, car c'est la seule manière de trouver une inspiration et une orientation efficaces en ce troisième millénaire.*

Pour mener à bien cette revitalisation spirituelle, il faut des hommes et des femmes dotés de qualités d'animation. Diriger, gouverner et animer sont des tâches très stimulantes, mais ceux qui les assument dans l'Église ne doivent pas oublier qu'ils sont de simples chrétiens, pécheurs, appelés par Jésus Christ et ayant besoin de salut. Leur tâche les absorbe beaucoup, mais ils ne doivent pas oublier de demander de l'aide pour bien l'assumer. *De tels leaders sont de grands animateurs qui transmettent aux autres la vie de l'Esprit. Ils ne se contentent pas du statu quo, mais font le choix de vivre par et pour la mission, sans gaspiller leur énergie à résoudre des problèmes du passé.*

Quant à la figure féminine de Marie, elle nous rappelle que la femme a un rôle particulier dans l'animation de la société et de l'Église d'aujourd'hui, en vertu de sa sensibilité particulière au moment de donner la vie, de la transmettre, de la protéger et de favoriser la communion.

Dans le cadre d'un modèle marial d'Église, l'entreprise de rénovation bénéficie de tout ce que procure la dimension féminine : une grande capacité d'étonnement, de communion et de créativité.

Une telle revitalisation passe par le langage et acquiert une tonalité particulière, charismatique. Cette revitalisation doit son authenticité au fait de vivre de la vie féconde de l'Esprit ; elle y trouve sa juste expression. Elle parvient jusqu'aux sources de la vie en se rapprochant de Marie, car elle nous aide tous à être plus maternels, plus générateurs de vie que de coutume.

Marie « a coopéré avec amour » à la nouvelle naissance de la grande famille des rachetés. Elle est donc notre mère dans l'ordre de la grâce. Marie ne se contente pas de veiller sur l'Église, elle ouvre son cœur aux dimensions du monde.

La manière mariale de procéder dans l'Église suppose que soit prise en compte la proposition d'une *saine spiritualité évangélique*. Si nous menons une authentique vie dans l'Esprit, nous sentirons que nous sommes en accord avec l'Église et avec Marie. Dans ce cadre, le « oui » marial joue un rôle essentiel, à l'origine des trois dimensions suivantes de cette spiritualité :

- Il y a d'abord *l'ouverture à l'amour du Père*, une ouverture qui devra être nette et sincère. Il s'agit en quelque sorte de notre « oui » à Dieu formulé jour après jour. Cet amour irrigue notre vie quotidienne, laquelle devient à son tour source féconde.
- Vient ensuite *la réponse attentive et ouverte à la Parole*, signe le plus manifeste de la réalité ecclésiale actuelle. La spiritualité mariale est centrée sur la Parole de Dieu faite chair, Eucharistie et Église.
- En troisième lieu, nous optons pour *une existence maternelle*. Marie engendre le Christ, le montre et le communique aux autres. Vivre une existence christique

implique de vivre certains points forts de la spiritualité de Marie: amour du prochain, amour mutuel, écoute de l'Esprit, service, contemplation... Dans la mesure où nous y parvenons, Marie et l'Église deviennent lieu de rencontre, de cordialité, d'accueil et d'échange.

Tout cela signifie conversion et avènement du Royaume, temps de la grâce. La conversion devient un événement joyeux.

La vie de Marie est faite de prière et de contemplation féconde, orientée vers l'action. Le volet de la contemplation permet que demeure toujours vive dans l'Église la source intérieure d'une fécondité permanente.

Vouloir une Église mariale, c'est affirmer le *primat de la sainteté* comme énergie régénératrice pour les croyants et pour l'humanité. Les saints introduisent le souffle de l'Esprit dans la pâte humaine, changent les cœurs et rectifient les structures. Ils renforcent la communion et la font rayonner. La sainteté est contagieuse, elle transforme donc les personnes, les ambiances et les structures.

Il y a des gens qui disent « oui » au Christ et « non » à l'Église. Ils sont appelés à oser les deux « oui » et à trouver leur point de convergence en Marie, en Jésus et en Dieu le Père.

Les saints représentent non seulement une énergie novatrice, mais encore une force prophétique qui aide l'Église à repartir d'un bon pied. Nous pouvons rattacher tous leurs charismes au « oui » de Marie à l'Annonciation.

On peut trouver dans une Église mariale des idées pour s'attaquer de façon efficace aux conflits du monde, pour abattre ce qui fait obstacle à la sainteté. L'Église, pas plus qu'un autre groupe humain, n'est exempte d'ambiguïté ni de péché. Certains problèmes peuvent être résolus par la voie disciplinaire. On attend de celui qui commande qu'il observe lui-même la loi et qu'il la fasse respecter. Par contre, quand il s'agit de communion et de participation, les choses sont plus complexes.

Une communauté mariale doit repérer les conflits, les gérer, en tolérant une certaine marge d'opacité ou de faiblesse. L'important est de comprendre et de se comprendre. On aura besoin d'un juste discernement pour que personnes et structures se conforment à ce que Dieu attend d'elles.

La pratique mariale de l'Église pousse à mettre l'accent sur *l'expérience mystique*, laquelle prend une signification particulière en Occident: elle renvoie à tout ce qui unit l'un et le multiple; elle invite à accueillir le mystère. Si nous parvenons à l'expérience mystique, nous en concluons que l'on est heureux lorsqu'on se sent aimé.

Il y a vraiment dans l'Église des chrétiennes et des chrétiens vivant leur foi à partir d'une authentique passion mystique et qui ont rayonné sur le commun des croyants. Le mystique perçoit au plus profond de son être la présence créatrice et bienfaitrice de Dieu. Dieu se saisit alors de tout notre être. La mystique n'est pas un raccourci qui nous dispense de croire: elle représente une expérience de foi plus intense, permettant d'envisager des choix de vie à la fois exigeants et transparents. La voie mystique n'est pas réservée à quelques êtres exceptionnels mais s'ouvre à tout chrétien.

La mystique est un mouvement éminemment marial. Elle est icône à la fois de l'Église contemplative et de l'Église engagée dans l'action.

Il y a toujours dans la mystique un double mouvement: d'une part, une profonde communion, un face-à-face avec le Père; d'autre part, une communion intense avec tous les hommes.

Marie nous invite au silence, à la pratique de l'intériorité.

Dans le champ de la communion et de la participation

Dans l'Église actuelle, un certain nombre d'actions doivent être proposées ou développées pour rendre la communion plus intense et faire qu'elle débouche sur la participation.

L'Église mariale devient effective et palpable grâce à la présence et à l'action des femmes, auxquelles on est aujourd'hui très sensible. Quiconque comprend bien la dimension mariale de l'Église ne s'étonne plus de certaines revendications féministes et fait *chorus* avec ceux qui luttent pour que la dignité de la femme soit mieux défendue dans et par l'Église. Il réfléchit avec ceux qui déjà imaginent l'ecclésiologie qui résulterait de la participation des femmes à son élaboration et de leur engagement effectif dans la conduite du Peuple de Dieu.

Redonner leur place légitime aux femmes suppose un changement dans la manière de penser, d'agir et de vivre. L'Église doit poser un nouveau regard sur le caractère masculin de sa tradition et même prendre sur certains points une orientation différente. Le théologien Jean-Marie Aubert a pu écrire que l'Église est « une des dernières forteresses de la masculinité ».

À nos yeux, le meilleur symbole de la féminité reste Marie. Si on réussit à la présenter comme la véritable icône des valeurs féminines, cela pourrait être alors le point de départ d'un authentique dynamisme féminin.

N'oublions pas que personne, dans sa vie concrète, n'est totalement, exclusivement masculin ou féminin. Masculinité et féminité sont à la fois deux possibilités et deux besoins essentiels de l'être humain. On peut dire qu'en chacun de nous s'opère une réconciliation entre ces deux dimensions, différentes sinon opposées.

Citons encore une fois la lettre de Jean-Paul II aux évêques sur la collaboration entre l'homme et la femme dans l'Église et dans le monde: « La référence à Marie avec ses qualités d'écoute, d'accueil, d'humilité, de fidélité, de louange

et de disponibilité fait que les femmes joueront un rôle de la plus grande importance dans la vie de l'Église, en invitant tous les baptisés à les imiter, contribuant ainsi à rendre visible le visage de l'Église, épouse du Christ et mère des croyants. » (n° 16)

Tout cela nous confirme que dans l'Église le plus grand n'est pas celui qui exerce l'autorité, mais celui qui aime le Christ et qui se donne donc aux autres, prêt à sacrifier sa vie pour eux. En un mot, le plus grand est le serviteur. Un tel exercice de l'autorité est tout imprégné de couleur et de présence féminine.

Nous pouvons soutenir, avec Jean-Paul II également, que *la composante féminine de l'Église sauvera l'humanité et finalement l'Église elle-même*. Toutes ces affirmations soulignent la place centrale de Marie dans l'Église.

Il y a pour l'Église une manière typiquement féminine d'exercer l'autorité et d'assumer ses différents services. Dans une Église mariale, cette particularité s'exprime de différentes manières.

La femme a la responsabilité de *veiller sur la flamme des valeurs de l'Église*. L'Église constitue le lieu privilégié où la femme peut et doit être *accueillie* dans ce monde. La femme est le modèle d'une *activité* intense et responsable dans la construction du Corps du Christ, de l'Église comme Épouse répondant aux appels de l'Esprit. La femme est la gardienne d'un modèle de *société* qui procure une demeure sûre et qui laisse entrer une bouffée d'air frais dans notre monde de technicité. C'est à la femme d'être la gardienne de l'« être humain ».

La femme est la *compagne* de l'homme dans la réalisation de l'humanité plénière, celle qui nous tourne vers l'essentiel. La femme constitue le point de départ d'un vaste effort concerté pour *se libérer*, au niveau individuel comme au niveau collectif, d'une domination masculine.

Enfin, la femme est la source d'une véritable *fécondité*, dont ont besoin et l'humanité et l'Église.

C'est la vocation de tous les chrétiens de « *ne faire qu'un avec le Christ* » (Ga 3, 28). Dans l'économie chrétienne, c'est

l'amour qui est roi et non le pouvoir. Ceux qui sont fiers de la charge qu'ils occupent devraient toujours rester attentifs à la voie mariale de la sainteté.

À partir de Vatican II, l'Église a entamé une mutation lente mais persévérante dans le domaine des ministères. La femme y est très présente et active, mais son action n'est peut-être pas encore réellement reconnue comme telle.

Dans une Église mariale, le laïcat doit retrouver la place qui était la sienne dans les premiers temps de l'Église. La prise de conscience par les laïcs eux-mêmes de l'importance de leur rôle dans l'Église a été comparée par Hans Urs von Balthasar au réveil d'un géant endormi. Par l'intermédiaire de Marie, une femme laïque, Dieu répand aujourd'hui sa grâce sur l'Église.

Tout cela suppose que l'on considère le laïcat comme l'état de vie qui demeure fondamental dans l'Église, par rapport auquel se modèlent les deux autres états, la hiérarchie et la vie consacrée; et non l'inverse. Au commencement étaient les laïcs; nous sommes leurs héritiers et leurs continuateurs. Marie est, pour sa part, un modèle de chrétienne laïque.

Il est urgent et nécessaire, quoique exigeant, de passer de la relation paternelle à la relation fraternelle dans l'Église. Mais passer d'un « pour » les laïcs à un « avec » les laïcs n'est pas chose facile. En vérité, cela suppose un changement significatif dans la pratique sacramentelle. Il faut en effet voir dans le baptême le point de départ de tout, l'élément fondamental et essentiel. L'Église est une communauté dans laquelle le plus important est d'être des frères et des sœurs.

Ce passage du hiérarchique au marial, voilà le point de départ de tout. Marie, à la fois femme et laïque, constitue une bonne référence et l'assurance, pour tout mouvement d'Église, d'un retour à l'essentiel.

Si l'Église veut une organisation d'inspiration mariale, elle devra *accorder une place particulière à tout ce qui est communautaire* et donc aux nouvelles communautés ecclé-

siales. La dimension communautaire est aujourd'hui un signe des temps.

Les mouvements ne doivent pas prétendre, bien sûr, être les modèles et encore moins les guides de l'Église, mais plutôt contribuer à faire d'elle une réalité vivante et à communiquer au monde son esprit communautaire. Au fond, ils jettent un pont entre réalité séculière et consécration, entre présence et médiation. Leur force d'attraction est grande: ils ouvrent l'Église au monde tout en l'enracinant en Dieu.

Les groupes qui ne constituent pas d'authentiques communautés entrent inmanquablement en crise. Si une paroisse ne devient pas communauté, elle se réduit bien vite à une simple organisation territoriale. La formation de communautés de croyants actives, soucieuses de porter témoignage, missionnaires, constitue le premier devoir de l'Église d'aujourd'hui.

On voit bien qu'une bonne partie des communautés ecclésiales qui émergent aujourd'hui sont des expressions nouvelles de la vie de l'Église. Elles naissent au cœur, au centre, de l'Église mariale et renforcent leur relation à Marie. De tels mouvements émanent rarement de la hiérarchie, mais plus souvent de témoignages de sainteté.

De cette façon, ils se relient à Marie et à l'Église qu'elle inspire. Si ces mouvements sont des lieux de réflexion et de prière, ils connaissent cependant aussi la joie et la fête.

À la manière de Marie, la communauté a pour charge de faire l'unité, aussi bien dans la vie de l'Église que dans celle du monde. Dans l'Église que nous appelons de nos vœux, il n'y aura communion que si sont mis en commun tous les dons, les charismes et les services que l'Esprit dispense aux uns et aux autres pour l'enrichissement de tout le corps social.

Pour qu'une communauté soit une famille, il faut que ses membres soient assez peu nombreux afin de pouvoir vivre des relations filiales et fraternelles.

Une telle proposition ne sous-entend certes pas que la solution à tous les maux dont souffre l'Église se trouve

dans une ferveur intense, doublée d'un certain sectarisme ecclésial. Tel ou tel de ces mouvements connaît ce genre de dérive, ce qui n'obère pas leur droit à exister dans l'Église d'aujourd'hui. L'Église est beaucoup plus que la simple somme de ces mouvements, surtout lorsque certains d'entre eux sont incapables de sortir d'eux-mêmes, comme cela arrive parfois.

L'Église mariale incite à se montrer respectueux et disposé à la *collaboration avec la hiérarchie*, laquelle dérive le plus directement du principe pétrinien. La dimension mariale fait partie intégrante du charisme de Pierre; on peut même dire qu'elle le précède.

Par sa présence maternelle, Marie soigne la fâcheuse tendance de certains responsables de l'institution ecclésiastique à rechercher le pouvoir. Elle transforme cette tentation en service, respect, collaboration et sens de la complémentarité.

On peut ainsi affirmer que la pleine reconnaissance du principe marial sous-entend *que l'on relativise la dimension hiérarchique de l'Église*. Relativiser ne signifie pas nier, ni dévaloriser, mais remettre tout simplement à sa juste place. On doit chercher à situer l'élément institutionnel – l'élément pétrinien – à l'intérieur du principe marial, qui embrasse et nuance tout le reste dans l'Église et qui favorise l'épanouissement du charisme supérieur de la charité.

Plus l'Église est mariale, plus le rôle de Pierre prend consistance et se centre sur l'essentiel. Certes, l'Église est une société et qu'elle doit être structurée hiérarchiquement. Cependant, ce qui est déterminant, c'est la communion que l'on vit dans une communauté de communautés.

La *papauté* a pour mission de témoigner de l'unité et de la promouvoir, un peu comme le fait la femme dans sa maison et dans sa famille. Elle a la charge, la mission particulière de diffuser également cette unité dans le monde. Sa tâche s'étend à toute l'humanité, avec laquelle elle recherche la paix, la vérité, le développement et la justice. Il lui revient donc d'approfondir le mystère de Marie, sa pré-

sence dans le monde et dans l'Église, sa condition de mère des peuples, de tous les hommes et de toutes les femmes, et donc de se référer à un mode d'animation et de gouvernement fondé sur une incitation à la sainteté, centrée sur l'amour.

On ne sait pas grand-chose sur les relations qui ont existé entre Marie et Pierre, deux personnages-clés de l'histoire de l'Église. On peut supposer que Pierre a compris qui était Marie. Nous voulons penser que si Pierre était le roc sur lequel s'édifiait l'Église, quelqu'un d'autre était également par excellence la pierre vivante de ce grand édifice, construit avec une multitude de pierres vivantes. Nous pouvons penser que Marie a également su reconnaître en Pierre une pierre vivante, lui le porte-parole de l'esprit de Jésus.

Dans le champ de la mission

L'Église doit être missionnaire. L'action missionnaire décentre l'Église d'elle-même, lui permettant de se donner, de servir. La mission, c'est toute sa vie, comme pour Jésus. La passion pour le Christ peut se transformer en passion pour l'humanité, suscitant les actions les plus diverses.

La mission de l'Église est particulièrement bien orientée lorsqu'elle s'inspire de Marie. Elle oriente vers une mission encore plus universelle, plus préoccupée de la transformation du monde, davantage marquée par la compassion et la fécondité, plus intensément mue par l'enthousiasme: en un mot, vers une mission plus laïque, plus féminine, plus soucieuse de servir.

S'inspirer de Marie pour vivre les relations des uns avec les autres dans l'Église, c'est rechercher la *communio*, non seulement avec les autres Églises mais encore avec les autres religions. L'œcuménisme et le dialogue interreligieux font toujours partie de la marche de l'Église, à chaque moment de son histoire.

De ce point de vue, on ne peut pas nier que les choses sont en train de bouger. D'une Église qui pensait avoir le monopole du salut et de la vérité, nous sommes passés à une Église se situant à l'intérieur d'un processus de révélation de Dieu dans l'histoire.

Le dialogue interreligieux est une des questions les plus importantes auxquelles est confronté le chrétien du XXI^e siècle.

En vue de ce dialogue, il est urgent d'élaborer une nouvelle mariologie, afin que Marie ne soit pas une entrave, une source de difficultés. Il faut convertir la figure évangélique traditionnelle de Marie en expression de la catholicité, du point de vue qualitatif plutôt que quantitatif. Elle constitue l'élément commun et rassembleur de la vie des Églises et de l'humanité. Il va falloir apprendre à parler d'elle de telle sorte que tout croyant qui nous écoute puisse dire spontanément : elle est ma mère, elle est la croyante fidèle, elle est la femme pour tous les temps.

Le « oui » de Marie joue un rôle déterminant dans ce projet. Ce « oui » est un point de rencontre œcuménique entre catholiques, chrétiens d'autres confessions, membres d'autres religions et non-croyants. L'exemple de Marie suscite une attitude œcuménique d'ouverture patiente à la pleine unité dans sa totalité, don d'en haut. Marie nous enseigne, par une voie de simplicité, à tendre ensemble vers une compréhension plus profonde de la Révélation et à converger tous et de plus en plus vers sa vérité, qui se situe toujours au-delà. Elle a inspiré à l'Église un souci particulier d'unité et de communion, dans des mouvements comme celui de Taizé ou des Focolari, miracles permanents de communion dans la même foi, vécue à travers une grande diversité d'expressions.

Marie invite chacun de nous à laisser transparaître le Christ en lui. Elle montre que la sainteté de l'Évangile vécu en commun constitue le meilleur chemin vers une plus grande unité entre les Églises et vers le dialogue avec les autres religions.

Il ne s'agit pas de faire de Marie le centre de la théologie, mais bien plutôt de la présenter de telle sorte qu'elle nous aide à situer le Christ au centre de notre foi.

Marie ouvre un sentier à l'œcuménisme, puisque à travers elle transparaît tout simplement le Christ. Pour cette raison, elle évoque la présence toujours ouverte du Seigneur ressuscité, et cela jusqu'à la fin des temps, quand sera réalisée l'unité parfaite. Elle incite les mouvements œcuméniques et interreligieux à faire leur maximum, au lieu de se contenter du minimum.

Le caractère marial de l'Église comporte sagesse, amour et sainteté. Ces attitudes permettent de parvenir au dialogue interreligieux et de se sentir proche de ceux qui sont éloignés de nous. Au centre de ce dialogue se trouve l'amour. *Marie est mère de tous les peuples, nations et religions.* Avec Marie, un projet missionnaire est nécessairement mondial, global et inclusif. Il tend à unir tous les hommes, se reconnaissant frères et sœurs, et laissant leur mère exercer sa fonction maternelle et universelle.

Une Église mariale doit s'impliquer dans la transformation du monde. Il faut mettre l'accent sur la force formatrice du témoignage évangélique.

Réjouissons-nous et soyons fiers de ce que l'annonce de l'Évangile ait une incidence réelle sur la vie sociale et politique, quand elle réclame davantage de justice et de liberté.

L'Église est ouverte au monde dans son être et dans son agir ; elle déborde sans cesse ses propres limites. Le croyant est un citoyen du monde ; comme tel, il doit tenir sa place dans la cité et dans la société.

Toutes choses doivent être rachetées et transformées.

En regardant Marie, l'Église se comprend mieux elle-même comme voie vers la plénitude humaine.

Dans ce monde, il y a une civilisation que l'on peut bien qualifier de « nuit obscure collective ». Nous ne parvenons pas à vivre la diversité dans la communion. Le nombre des pauvres augmente de façon vertigineuse. Nous nous sommes construits nous-mêmes une prison dont nous

n'arrivons pas à sortir. Les guerres sont le signe de l'incapacité des peuples à s'entendre. Notre monde pense résoudre les problèmes par les armes, comme si le mal pouvait l'emporter sur le bien.

Dans ce contexte, seul l'amour est digne de foi. C'est la seule réponse que puisse fournir l'Église aux aspirations contemporaines si pressantes. Le rôle du chrétien est de se trouver en position de leader dans la construction de véritables « îlots d'humanité », où règnent la liberté, la justice, la vérité et la miséricorde.

Au fond, ces îlots d'humanité renvoient au témoignage de vie communautaire que l'Église a toujours donné au cours de son histoire, par sa marche à la suite du Christ. Ces « îlots d'humanité » ne sont donc ni une réalité utopique, ni le fruit des seuls efforts humains : ils trouvent leur forme ultime en Marie, mère de l'Église.

Avec Marie, l'Église présente au monde une face maternelle, compatissante, proche et pleine de vie.

Marie joue également un rôle dans la marche de la société : elle lui ouvre un horizon, lui montre un chemin, s'efforce de la transformer. Il s'agit alors de favoriser la solidarité, d'œuvrer pour la justice et la paix. La première étape est une prise de conscience des problèmes concrets que rencontre le monde actuel : la guerre, la pauvreté, le problème de l'eau, les migrations, l'intolérance religieuse... Devant un tel panorama, on se sent spontanément poussé à faire monter cette supplique : « Notre Dame de la paix, priez pour nous ! » Deux attitudes sont un obstacle évident pour cette tâche de transformation du monde : soit penser qu'elle est irréalisable, soit croire que tout peut être fait en vingt-quatre heures.

Une Église mariale, c'est une mère féconde, qui donne la vie et la multiplie. En donnant au mot « vie » son sens plénier, on peut dire que Marie éduque, protège et accompagne la vie. Sa présence crée une ambiance familiale, une volonté d'accueil, suscite respect et attention à l'égard de la vie.

Marie a vécu l'expérience d'une toute jeune femme : avec tendresse elle a engendré la vie, la vie a palpité dans ses entrailles. Elle a enfanté et a veillé sur les premiers jours du nouveau-né et puis, dans la jeune mère, s'est déployée la jeune croyante en Israël. Elle lisait sur le visage de son fils l'accomplissement de la longue histoire de la promesse.

Une Église mariale est donc une *Église mère, attentive à la vie*, protectrice de la vie. Marie, comme mère, éveille le cœur filial et fraternel qui parfois sommeille en l'homme. En mettant ses pas dans ceux de Marie, l'Église fait de même.

Au cours des siècles, Marie a vraiment accompagné les efforts de l'Église pour éviter que la vie ne tombe dans la répétition ou la routine. Marie nous introduit dans les voies de la gratuité, de la joie et du chant. L'étonnement et l'espérance qu'elle nous communique nous poussent à ne pas laisser s'éteindre la flamme vacillante.

La fonction maternelle de Marie devient la référence constante de l'Église dans son action. Cette dernière sait bien que, lorsqu'elle veut évangéliser, non pas superficiellement ou pour la galerie mais en profondeur, au niveau des racines dans le domaine de la culture, dans la vie quotidienne, elle se tourne vers Marie. En se faisant chair, l'Évangile touche au concret, à la vie.

Une communauté ecclésiale ne mérite pas d'être appelée « chrétienne » si elle oublie la solidarité avec les pauvres. La pauvreté empêche de jouir de la vie, quand elle ne la fait pas perdre. L'Église doit travailler à faire une place aux pauvres, en son sein et dans la société. Elle doit faire son possible pour qu'ils vivent, pour qu'ils aient de quoi vivre, qu'ils sachent que Dieu les aime et les veut vivants.

Une Église mariale accorde aussi beaucoup de valeur au corps et à l'intégrité de la Création. Il faut partir de Marie, femme et mère, si nous voulons développer une sensibilité écologique en chacun de nous, trouver la force nécessaire pour lutter contre la souffrance, la maladie et la mort.

Une Église mariale pratique *l'art du dialogue*, de la rencontre en profondeur; c'est vrai des personnes et des groupes. La qualité du dialogue sera un élément décisif: regarder ce monde avec sympathie et respect. Si l'idée qu'a eue Jean XXIII de convoquer un concile a été véritablement prophétique, son successeur, Paul VI, a montré, de son côté, de fortes dispositions au dialogue.

Le dialogue avec le monde suppose une Église dont les membres soient constamment en dialogue. Le dialogue intra-ecclésial est indispensable; on a donc besoin de structures facilitant participation et coresponsabilité des membres de l'Église dans des domaines qui concernent tout le monde. C'est pourquoi il faut encourager la tenue de synodes et de conciles et le travail en équipe.

Il faut avant tout respecter les différences, écouter ceux qui ne pensent pas comme nous, être prêt à apprendre quelque chose des autres, écouter leurs intuitions et leurs points de vue, se laisser interpeller. *Qui écoute se prépare à être écouté.*

Dans une Église mariale, nous voyons bien que ce qui compte le plus, c'est *la personne*. Marie nous aide à aller plus loin, jusqu'à rencontrer les personnes en profondeur. L'Église que nous voulons doit être personnalisée et personnalisante.

Cette approche, en quelque sorte contemplative, permet de découvrir les immenses potentialités de l'humanité et de la foi des personnes.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons considéré à la fois l'élément divin et l'élément humain de l'Église. Marie porte en elle-même de grandes possibilités de synthèse. Celui qui ignore Marie finit par mal connaître à la fois Dieu et les hommes, et leur relation mutuelle. Avec elle, nous pouvons vivre l'histoire de l'humanité dans toute sa profondeur.

Une Église mariale, telle que nous l'avons décrite, peut être l'aube d'un monde nouveau, le levain dans la pâte. Il ne s'agit pas d'inventer l'Église, mais de redonner aux mots et aux gestes le sens qu'ils ont perdu, et de revenir à l'Esprit qui nous a donné l'être. *L'objectif principal de l'Église n'est pas de faire croître le nombre de ses membres, mais d'apporter la vie. Il ne s'agit pas non plus d'acquérir de l'influence dans les hautes sphères, mais d'être le ferment de quelque chose de différent. L'Église sera différente ou elle ne sera pas l'Église.*

La lecture de *Novo millennio ineunte*, cet extraordinaire document du pape Jean-Paul II, m'a inspiré de demander pour l'Église la grâce de la joie de vivre et de l'espérance.

MARIE, DAME DU CHEMIN ET DE LA PÂQUE

Marie, Dame du chemin et de la Pâque,
tu nous apportes le printemps.
Accompagne cette Église que tu connais si bien,
et qui est en marche vers la maison du Père.
Aide-nous à comprendre
que cette vie est un abandon permanent et une offrande
jusqu'à ce qu'arrive la Pâque définitive.
Notre Dame de la réconciliation,
image et première esquisse de l'Église,
nous cherchons refuge dans ton cœur pauvre,
silencieux et disponible.
Bénis cette Église qui veut être
Pâque de la joie de vivre et de l'espérance,
Église tout entière missionnaire,
âme et ferment de la société dans laquelle nous vivons,
Église prophétique qui annonce la venue du Règne.
Protège l'Église,
immergée dans l'histoire des hommes,
pour que ce peuple de croyants
devienne signe salvifique du Seigneur,
havre de paix, de liberté et de miséricorde.

Amen.

CHAPITRE 7

UNE STRATÉGIE BIEN ARRÊTÉE

L'Église catholique a été reconnue pendant des siècles, au moins en Europe, comme une institution solidement construite. Elle affichait une identité claire et nette. Depuis quelque temps, cette même Église traverse une crise sérieuse. Ses prises de position sont débattues et discutées aussi bien par ceux qui lui sont proches que par ceux qui en sont éloignés. Malgré tout, on continue à écouter, à apprécier, à suivre une Église humble et habitée par l'espérance et à faire profession de foi envers elle.

Crise ou désenchantement

L'Église propose assurément un message attrayant, mais elle ne réussit guère à mobiliser les gens. Elle a du mal à se faire entendre dans la réalité quotidienne alors que grandissent injustice et incroyance. La grande majorité des baptisés n'a qu'un lien très occasionnel avec elle.

La crise est là, remettant en cause l'exercice de l'autorité, l'autonomie des communautés locales, le rôle de la

femme et surtout le prosélytisme évangélique. Le cardinal Ratzinger priait en ces termes à la neuvième station du Chemin de croix du Vendredi saint 2005, au Colisée : « Souvent, Seigneur, ton Église nous semble une barque prête à couler, une barque qui prend l'eau de toute part. Et dans ton champ, nous voyons plus d'ivraie que de bon grain. Les vêtements et le visage si sales de ton Église nous effraient. Mais c'est nous-mêmes qui les salissons ! »

Il n'est pas facile de sortir lucidement de ce fameux faux dilemme : « Le Christ oui, l'Église non ! » Dans quelle mesure devons-nous nous appuyer sur l'Église pour croire ? Ceux qui posent cette question soutiennent que le grand signe de crédibilité du christianisme, c'est le Christ lui-même, l'Église ne parvenant pas à être une bonne médiatrice de la foi.

Mais la crise de l'institution ecclésiale n'est pas seulement externe, question d'image ; elle comporte aussi de grandes tensions internes, au point que l'Église donne l'impression d'être virtuellement divisée. Il semble que l'on y vive une sorte de schisme latent et tranquille, entre Église-communauté et Église-institution. Les « nouveaux schismatiques » n'éprouvent plus le besoin de sortir de la barque pour être libres d'étaler leurs divergences.

Déjà en 1971, le cardinal Ratzinger affirmait qu'il y avait toutes sortes de motifs pour décider de ne plus appartenir à l'Église. Deux groupes sont tentés de lui tourner le dos : d'abord ceux à qui la foi de l'Église est devenue étrangère parce que perçue comme rétrograde, médiévale et hostile à la vie moderne ; il y a également ceux qui aimaient cette image historique de l'Église avec sa liturgie, sa mode intemporelle, son visage sur lequel, en quelque sorte, se reflétait l'éternité. Les uns et les autres remettent en question leur appartenance. Pour le cardinal, l'Église serait en proie à la confusion et à la perte de confiance, et se désagrègerait peu à peu en de multiples communautés. Devant un tel tableau, il se pose de grosses questions : on commençait à cueillir les fruits du concile Vatican II, mais son application

a soudain marqué un recul et l'on dirait que l'Église est tombée dans un vide déconcertant.

Allons plus loin. On peut dire qu'il existe aujourd'hui une crise de la foi en Dieu, crise qui, loin de se cantonner à l'extérieur des institutions ecclésiales, les atteint à l'intérieur. On peut donc parler d'une ère post-ecclésiastique, plutôt que post-ecclésiale.

Nous avons besoin, dans les temps que nous vivons, d'une Église modeste, vivante et participative qui ne se laisse pas manipuler ni ne manipule elle-même les personnes.

Affaiblie du point de vue évangélique et apostolique, l'Église trouve en face d'elle une société puissante. Le principal problème de l'Église n'est pas d'ordre interreligieux ou œcuménique mais bien intrareligieux ou intra-ecclésial.

Il est urgent de trouver une nouvelle manière de vivre en Église, pour préparer une véritable Église de Pentecôte.

Assurément, il y a dans l'Église des gens de cœur qui, au nom de leur foi, se consacrent au service des pauvres, des malades et des personnes en difficulté ; il y a des groupes d'Église pour qui être chrétien c'est ne pas tout laisser faire, mais lutter pour les paysans sans terre ou les condamnés à mort que personne ne défend ni n'accompagne ; il y a des communautés engagées aux côtés de ceux qui ont soif de Dieu et qui les aident à boire l'eau vive jaillie de l'expérience de Dieu, en priant le Rosaire avec eux ou en organisant des partages d'Évangile.

On peut bien dire qu'il y a un décalage entre la fraîcheur inaltérable du message évangélique et la lourdeur de l'institution ecclésiale, ce qui n'est pas nouveau. Devant l'état dramatique dans lequel se trouve la société actuelle, marquée par une mondialisation sauvage, et la menace qui pèse depuis peu sur l'avenir même de l'espèce humaine, l'Église doit se renouveler elle-même pour accomplir sa mission.

Elle doit relever le défi du *pluralisme religieux*, défi bien plus redoutable que l'athéisme ou l'indifférence religieuse. L'Église réalise que la « crise » est inscrite en un certain sens dans le destin même du christianisme.

Face à cela, Marie nous inspire la réponse alternative que représente une nouvelle Pentecôte. Elle indique la stratégie à adopter sous l'action de l'Esprit.

Si nous contemplons Marie et si nous entrons dans son mystère, nous nous rendons compte qu'elle ne veut pas que nous choissions, dans l'Église, entre, d'un côté, les progressistes et, de l'autre, les libéraux; la droite ou la gauche; les partisans d'une Église « inclusive » ou ceux d'une Église « exclusive »; le camp de la religion « de la pâte » ou celui des partisans du « levain »; elle ne veut pas que nous choissions le dernier carré des « vertueux » ou que nous options entre intégration et intensification. Elle veut un autre choix: que nous soyons émerveillés devant le mystère de l'Église de Jésus Christ au point d'en émerveiller d'autres.

L'Église à laquelle je rêve ne doit pas trembler parce que interpellée ou contestée. Elle doit chercher à discerner d'où vient la contestation: si elle vient de l'Évangile, elle sera la bienvenue; si, par contre, elle vient de la recherche d'un compromis ou bien d'une nostalgie ou encore d'une incapacité à répondre aux défis du présent, alors il faut s'inquiéter.

Une Église pour tous

Nous connaissons tous l'Église *de type communautaire: une Église ouverte aux masses*. Chacun a sa place dans cette Église, qui se fonde sur ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité et qui veut lui donner une expression institutionnelle adéquate, sans contrainte inutile. Y ont leur place tous les hommes et toutes les femmes qui cherchent, sans toujours trouver, qui se rassemblent pour demander pardon ou pour louer le Seigneur et qui partagent des idéaux de justice et de paix. Tout ce qui est véritablement humain peut être assumé et respecté dans cette dynamique; rien de ce qui naît de la bonne volonté et des aspirations légitimes d'une personne ne doit être ignoré ni écarté, à cause

du Dieu fait homme qui habite le cœur du monde et de l'histoire.

Cet esprit d'ouverture s'exprime dans de nombreuses pages d'Évangile, comme par exemple dans la parabole eschatologique de Matthieu 25. On le retrouve derrière les récits du Bon Samaritain et de la Samaritaine, où Jésus se prononce clairement contre l'« exclusivisme » religieux de son époque.

L'Église qui veut se tourner vers la masse doit parler un langage plus compréhensible et aisément assimilable. Cette Église est ouverte à la manifestation de toutes les cultures. Elle y trouve des expressions communes de l'espérance ou bien des signes de saines inquiétudes humaines.

Pour toutes ces raisons, cette Église s'implique dans les grandes causes de l'humanité d'aujourd'hui: la paix, la solidarité, le respect de la Création, le dialogue entre les peuples et les religions, la soif de spiritualité et d'intériorité.

La foi gagne assurément en qualité et en reconnaissance dans la mesure où elle sait *aller au-devant des autres, de leurs besoins* humains, spirituels et sociaux. Elle leur répond par sa parole et son grand cœur. L'Église ainsi conçue propose comme services les sacrements, l'Éveil à la foi et la catéchèse – activités dont le but est de transmettre le sens de la transcendance ou du salut – ainsi que des services d'éducation, d'aide sociale et communautaire, un soutien thérapeutique.

L'Église doit actionner des leviers déjà sollicités à d'autres époques de son histoire: revenir à ce qui est le cœur du message chrétien afin d'en tirer des enseignements adaptés à notre époque. Il faut qu'elle s'intéresse davantage aux divorcés, aux séparés, à ceux qui pensent différemment, à ceux qui sont indifférents en matière religieuse, aux non-croyants, aux excommuniés et aux membres d'autres religions ou d'autres Églises.

Personnellement je me trouve bien dans une telle Église, accueillante et ouverte. Elle fait confiance, on lui fait confiance. Elle préfère confirmer dans la foi que condamner.

Elle n'a pas peur de se montrer au grand jour. Elle ne rompt pas avec les idéaux de liberté, d'égalité, de justice et de fraternité. Elle persévère dans son action en faveur d'une société plus juste et, dans ce but, s'engage à fond dans le monde.

Une Église pour quelques-uns

Un autre type d'Église se caractérise par le sérieux et la rigueur; cette Église se laisse aller à critiquer, à refuser, voire même à exclure. Elle est recherchée par des personnes qui aspirent à une certaine radicalité chrétienne. Nous nous trouvons là devant des communautés ou des groupes minoritaires, aux allures parfois sectaires, qui tranchent nettement sur le reste de la société, et qui sont entre eux comme en réseau. De tels groupes incarnent une micro-culture particulière, originale, car ils ont leur manière propre de vivre, de prier, de croire, de pratiquer leur foi. Ils cherchent à se distinguer et finissent par diverger à force de se braquer sur leur seule identité. Les fidèles de ces groupes attachent une telle importance aux exigences de la foi qu'ils finissent par se démarquer de l'Église institutionnelle, considérée comme trop impersonnelle, peu exigeante voire relâchée. Dans une Église de ce type, la foi et la grâce se « paient » d'autant plus cher que les exigences sont plus fortes.

Ces chrétiens radicaux ne se sentent pas concernés par les critiques; de toute manière, pensent-ils, eux ont raison et les autres sont dans l'erreur. Ils se considèrent facilement comme les victimes, voire les martyrs.

En temps de crise aiguë, on est presque toujours tenté de se réfugier dans une Église élitiste, une Église de parfaits, où l'effort et la satisfaction personnels prévalent sur la confiance dans la grâce. Sa porte reste souvent fermée à ceux qui « ne sont pas à la hauteur ».

D'une manière ou d'une autre, ces groupes forment des sortes d'îlots d'espérance et de foi au milieu de ce qu'ils considèrent comme un océan d'angoisse et de confusion.

Ils refusent d'entrer en dialogue avec le monde; ils s'en éloignent plutôt, le méprisent et vont jusqu'à le rejeter. Poussée à l'extrême, une telle attitude conduit tout droit au sectarisme, à une organisation fermée et exclusive, au fondamentalisme.

Une stratégie alternative

Nous nous trouvons donc devant deux manières de pratiquer la foi et deux types d'appartenance. Ces deux modèles opposés de chrétiens conduisent à des manières d'être et d'agir différentes, et souvent antagonistes.

Beaucoup se demandent comment discerner la position la plus avantageuse. Le second modèle semble avoir davantage de chance de freiner la sécularisation. Certes, ce cas de figure répond à un certain nombre d'attentes, mais perd en même temps la possibilité de relever de façon organique les défis culturels et sociaux lancés par le monde actuel, ce qui n'est pas rien. En proposant une telle Église, on travaille avec et pour des gens déjà convaincus.

La plupart des groupes auxquels je participe moi-même se reconnaissent, on l'aura compris, dans le premier modèle, celui de la pastorale de masse, ouverte, accueillante, engagée et inclusive. Mais je reconnais que, dans ces groupes, on pourrait renforcer la conviction, la ferveur, l'affirmation de l'identité.

Nous confessons que le sang du Seigneur a été versé pour « tous » et pas seulement pour « un grand nombre ». Nous prétendons que l'Église ne rejette pas mais qu'elle accompagne dans les situations les plus diverses, qu'elle s'y entend en matière de pédagogie, d'accompagnement graduel et de croissance dans la foi. Il ne s'agit pour elle ni de rejeter, ni de dire que l'on peut faire n'importe quoi.

La stratégie alternative est claire: il nous faut *concilier accueil massif avec foi intense et ferveur*. Il faut donc des gens qui convoquent et rassemblent, des gens capables de

maîtriser la double tentation soit d'une Église fragmentée, diluée, soit d'une Église autiste et isolée.

Dans cette Église, l'offre doit être diversifiée ; cette proposition ne s'écarte pas de la meilleure tradition. Elle permet plutôt de lui redonner un avenir. La proposition, tout à la fois bonne et provocante, naît d'un triple défi : « proche de Dieu, proche de l'Église et proche du monde ».

C'est cette Église qu'appelle Marie, et c'est pour cette Église que luttent beaucoup de ceux qui l'invoquent.

L'alternative, pour notre époque, est celle d'une pastorale de masse et d'une ouverture culturelle, mais également de la qualité, de l'intensité, d'un cœur largement ouvert, de la ferveur et du zèle spirituel. Si l'on veut conjuguer les deux orientations, Marie éduquera notre regard sur l'Église et nous apprendra à vivre avec elle des moments intenses.

Continuons le processus de rénovation et de revitalisation initié par Vatican II et contemplons Marie avec émerveillement. Elle a vu l'Église commencer très modestement, par un simple « oui ». Une Église nouvelle a besoin de chrétiens nouveaux.

Nous devons faire tout notre possible pour éviter que la force évangélique de l'Église et son influence apostolique et humanisatrice ne s'affaiblissent.

Dans cette renaissance, le *témoignage* est devenu le signe de la crédibilité et de la fécondité de l'Église et il est demandé à tous. Les chrétiens, par leur vie fraternelle engagée et sainte, et par des communautés très unies, en sont le signe crédible. Lorsque sont réunies la foi, la bonté et l'espérance, alors on peut parler de témoignage et de témoin. Comme le reconnaissait le Synode extraordinaire de 1985 : « L'évangélisation des non-croyants présuppose l'auto-évangélisation des baptisés, ainsi que des diacres, prêtres et évêques. L'évangélisation se fait par des témoins mais le témoignage ne se limite pas à des paroles ; il doit imprégner toute la vie. En grec, ne l'oublions pas, témoignage se dit « *marturia* »... Les témoins deviennent l'âme de l'Église et réussissent à la rendre populaire, souple, ouverte et jeune. »

Église que j'aime,

*en silence je prie pour toi,
pour nous, hommes et femmes, peuple de Dieu en marche,
qui avançons ensemble
sur le chemin de la foi et de l'espérance,
au seuil de ce nouveau millénaire.
À genoux je demande pardon,
car je me reconnais dans ta faiblesse
et ton péché est aussi le mien.*

*Église de mon père, simple, humble et libératrice ;
Église de ma mère, dévote et généreuse ;
Église de mes premiers maîtres,
artisans de la foi et relais du Credo ;
Église des grandes cathédrales et des humbles chapelles,
des sanctuaires remplis de pauvres et d'exclus,
où l'on n'est jamais trop nombreux.*

*Debout je te dis, Église qui fais le pari de la vie,
de la liberté et de la vérité,
communauté de communautés, foyer et atelier de disciples,
école de maîtres, Église de Pierre et de Paul,
d'évêques et de prêtres, de frères laïcs et de consacrés,
d'une multitude d'hommes et de femmes
que l'on entend à peine dans notre sainte Église,
je te dis : redresse-toi et regarde au loin !*

*Les mains jointes, je te salue, Église de Marthe et de Marie,
de Jeanne et de Suzanne, de Marie, femme de Clopas,
et de Marie de Magdala,
deux femmes qui jouèrent un rôle
et accomplirent une mission dans le mouvement de Jésus.
Je te salue, « maison et école de communion »,
dans laquelle de nombreuses femmes
occupent dès aujourd'hui
des places importantes,
mais veulent être davantage écoutées
et mieux intégrées ;
je te demande, Église que j'appelle de mes vœux,
d'unir, de rassembler et de construire la paix.*

Dans le silence et dans une écoute attentive, je te contemple,
Église des longs discours et des encycliques,
des lettres pastorales et des grands rassemblements,
où abondent les belles paroles, souvent faibles en émotion,
et difficiles à comprendre pour les petits...
Église des paroles et des signes
que peu savent lire, faute de spiritualité,
toi, Église incarnée et inculturée,
écoute et regarde.

Les yeux pleins d'admiration, je te dis,
Église à la fois grande et toute petite,
forte et faible, belle et enlaidie par nos misères,
Église maternelle et bonne,
mais aussi, Église aux murs élevés et froids,
qui séparent, privilégiant ceux qui sont à l'intérieur :
accueille tous les hommes
dans ton sein de femme et de mère,
apprends-nous à être féconds, nous aussi.

Les traits marqués par la compassion,
je te dis, Église des enfants et des vieillards,
des malades du sida et des prostituées,
des frères séparés ou éloignés,
Église de Jésus de Nazareth
et de François,
de Mgr Romero et de Mère Teresa de Calcutta :
tourne ton regard miséricordieux
vers ceux qui souffrent tant
et sont si peu consolés.

Regarde-les tous avec tendresse et miséricorde.
Les bras ouverts je te supplie, Église de l'Esprit Saint,
de la liberté et de la justice,
Église de Guadalupe et de Tirana,
des noirs et des blancs, des métis et des migrants,
Église de tous et de chacun, des hommes et des femmes,
Église qui reflètes le visage maternel de Dieu,
bénie et illuminée par la lumière pascale du Ressuscité,
Église missionnaire de la Pentecôte :

ouvre-toi à tous les peuples,
à toutes les nations, à toutes les langues,
à toutes les cultures.
Je t'aime, Église persécutée et interpellée,
car tu es fidèle et tu ressembles à Jésus Christ,
ton unique Maître et Seigneur,
et tu accueilles surtout ceux qui sont loin de toi.
Les yeux tournés vers le ciel je te contemple,
Église de tant de nouveautés
et en même temps d'une si banale quotidienneté,
Église des grands désirs et de la rencontre sponsale,
de la fidélité retrouvée et féconde,
et je te demande un témoignage vivant
de la tendresse de ce Père si bon
qu'il fait lever son soleil à l'aube
et le conduit jusqu'au couchant,
pour qu'il brille pour l'Orient comme pour l'Occident :
fais-nous voir l'invisible.

En route vers les autres hommes,
je te dis : élargis l'espace de ta tente
pour que tous ceux qui sont las de marcher
puissent se reposer à l'ombre de la tente de la rencontre.
Laisse ta porte ouverte pour que tous puissent entrer,
pour que tu sortes de toi-même et rejoignes sur la route
ces nombreux pèlerins qui marchent seuls dans la vie,
avec des envies d'arriver les premiers.

Les mains jointes, je te supplie :
crée des espaces pour camper et jette des ponts
par égard pour les pauvres et les opprimés,
les éloignés et les exclus.

Dialoguer et partager, discerner et agir :
que ces activités libératrices
soient ton objectif et ta proposition.

Étends tes ailes dans un geste plein de compassion
et de miséricorde ;

*sois baume pour tous les blessés
qui se traînent sur le chemin de la vie et de l'histoire.
D'une voix sereine, je te dis :
Église que j'aime, je célèbre ton pèlerinage
de vingt siècles et je te demande
ce que j'exige aussi de moi-même :
convertis-toi, retrouve la fraîcheur de l'Évangile !
D'une voix de frère, de sœur, je confesse ma foi en toi,
Église une, sainte, catholique et apostolique !
Sainte Marie, mère de l'Église, priez pour nous !

Amen !*

CONCLUSION

« POUR SEULS VÊTEMENTS : L'ÉVANGILE ET DES SANDALES »

Devant les nombreux défis de ce temps, Marie nous incite à renouer les réseaux communautaires et à approfondir notre confiance envers les membres de l'Église.

L'Église ne doit-elle pas constituer un terrain propice à une vie fraternelle, simple et humble ? Elle reçoit cela des pauvres et des contemplatifs et le transmet à d'autres pour qu'ils apprennent à former une humanité nouvelle. L'Église ne peut oublier que, selon l'expression de Paul VI, elle est experte en humanité. Son rôle se situe essentiellement dans la revitalisation selon le cœur de Dieu de ce qui est humain.

Nous sommes à l'aube d'un nouveau jour dans beaucoup de domaines, aussi bien dans notre manière de faire Église que dans notre vie quotidienne. Marie est le guide de la communauté chrétienne qui, au long des siècles, essaie de suivre le Christ.

L'Église que Vatican II a voulu rénover, ne l'est pas encore véritablement. Pendant le Concile, elle est entrée

dans la rivière pour passer sur l'autre rive. Maintenant qu'elle se trouve au milieu du fleuve, elle ne sait plus trop bien si elle doit continuer à avancer ou revenir en arrière. Il faut du temps pour que s'adaptent à une situation nouvelle les institutions, les modèles, les mentalités, les langages, les méthodes, les échelles de valeurs, les façons de penser, de sentir, de vivre ensemble, mais également d'être différents.

L'Église a de quoi subvenir aux besoins des personnes ayant faim et soif d'eau, de riz, de pain, de justice et de spiritualité. Si les siècles de foi semblent passés, le temps de la charité est loin d'être dépassé. *Je crois que tout cela prépare le temps de l'espérance.* Cette espérance a toujours été de connivence avec Marie, « notre espérance ».

Nous avons devant nous une double tâche, essentielle, mais délicate et difficile : d'abord cicatriser les blessures qui entachent les relations à l'intérieur de l'Église, puis illuminer son visage par la lumière de la vérité, de la liberté, d'une parole claire et nette, d'un dialogue sincère, du courage prophétique et de l'humble service. Ajoutons à cela une exquise sensibilité à tous les problèmes humains et une compréhension pleine d'une compassion qui nous vient du Dieu de miséricorde.

Nous sentons que nous vivons le passage d'une ère qui s'achève à une ère nouvelle, dont l'accouchement ne sera pas sans douleur. Contrairement aux personnes qui pensent que le christianisme vit ses derniers jours, *nous croyons que s'ouvre pour lui un temps nouveau, une nouvelle Pentecôte.* Cette Pentecôte également advient tandis que nous prions en compagnie de Marie.

* * *

Au terme de cette réflexion, j'ai envie d'évoquer les tentations qui m'ont assailli pendant que j'écrivais ces pages. J'espère être venu à bout de certaines d'entre elles, probablement pas de toutes.

On pourrait me reprocher une critique destructrice de l'Église, mais j'ai toujours voulu vivre dans l'amour de l'Église et j'ai toujours été fier d'appartenir à l'Église catholique. Par tempérament, j'aime la nouveauté et j'ai une préférence pour la créativité. Je suis tellement attentif à tout signe de nouveauté que je peux avoir ici ou là minimisé l'importance de la Tradition de l'Église.

Il m'est arrivé plus d'une fois, au moment où j'évoquais l'application du concile Vatican II, de céder à la tentation d'une impatience qui réfrène l'espérance. J'aurais conclu que par le passé l'Église a bien peu changé. J'ai pu, à plusieurs reprises, penser et affirmer que l'Église est pour les « purs », alors que le temps est venu pour elle d'être conduite et vécue par des chrétiens capables de confesser : « Moi, pécheur, je confesse que je rêve d'une Église vêtue seulement d'Évangile et de sandales. » (Mgr Casaldàliga) Les sandales font ici allusion à un exercice de l'autorité caractérisé par le service. Évangile veut dire ici Bonne Nouvelle, Béatitudes, miracle, guérison, pauvres et libération ; il signifie surtout : faire son possible pour renaître.

Il est normal d'avoir des tentations. Le Concile l'avait d'ailleurs rappelé. En effet, « marchant à travers les tentations, les tribulations, l'Église est soutenue par la vertu de la grâce de Dieu, à elle promise par le Seigneur pour que, du fait de son infirmité charnelle, elle ne défaille pas dans la parfaite fidélité qui doit être la sienne, mais reste de son Seigneur la digne Épouse, se renouvelant sans cesse sous l'action de l'Esprit Saint » (*Lumen Gentium*, n° 9). Purification, rénovation et réforme sont dans la nature de l'Église.

En rédigeant ces pages, j'ai compris que l'on ne peut prendre la vraie mesure de l'Église que si on l'aime, si on y vit soi-même, si on y célèbre et si l'on est prêt à donner sa vie pour elle. Cela est encore plus vrai lorsque l'on réalise qu'elle est guidée par l'Esprit Saint. C'est de ce même Esprit Saint que viennent cette fermeté de foi vécue dans le quotidien, cette capacité à apaiser nos inquiétudes excessives

et à nous redonner la joie d'être ce que nous sommes. Car nous ne sommes ni des conquérants ni des sauveurs, mais nous collaborons à une œuvre qui nous dépasse. Dans ce contexte, je ne puis qu'évoquer les paroles pleines de sagesse orientale de I. Hazim : « Sans l'Esprit Saint, le Christ appartient au passé, l'Écriture reste lettre morte, *l'Église, une simple organisation*, l'autorité, un simple instrument de domination, l'action évangélisatrice, de la pure propagande, la liturgie, une simple évocation magique, et la morale évangélique, une éthique d'esclaves... »

Je voudrais évoquer maintenant un rêve. Oh, certes, il n'est ni exclusivement mien ni nouveau, et il ressemble beaucoup à ceux qu'ont faits les grands rêveurs de notre époque comme Don Bosco, Jean XXIII, D. Hume, Mgr P. Casaldàliga, Mère Teresa de Calcutta. Je veux parler de la vision de saint François d'Assise.

Chaque fois que je visite de nouveau à Assise l'église de San Damiano, il me semble entendre les paroles du Christ adressées à saint François : « François, va réparer ma maison ; tu vois bien qu'elle est en train de s'écrouler. » Et François a compris qu'il ne s'agissait pas de réparer la petite église de San Damiano, mais l'Église comme institution, l'Église de son temps. Le pape Innocent III l'a compris également lorsque François est venu lui rendre visite à Rome pour lui transmettre le message qu'il avait reçu d'en haut. Il avait d'ailleurs fait lui-même un rêve très similaire, puisqu'il avait vu en songe la basilique de Saint-Jean-de-Latran en train, elle aussi, de s'écrouler ; elle était soutenue par un moine de petite taille, méprisé de tous. Le moine soutenait la basilique de ses épaules, pour l'empêcher de s'écrouler. Ce moine, c'était François, époux de « Dame Pauvreté » et poussé par l'esprit évangélique qui permet de tout revivifier.

Ce rêve a été transformé en mythe et en symbole par Peter Janssens et Wilhelm Willms dans leur fameux spectacle musical *François d'Assise*. La scène dans laquelle François chante, devant le pape Innocent III, son chant d'amour

à l'Église infidèle est particulièrement émouvant : à la fois grand rêve et grande réalité, très proche de ce qu'est une Église mariale.

Une franche confession de foi en l'Esprit Saint, « Seigneur et vivificateur », nous confirme que c'est bien lui qui renouvelle sans cesse l'Église. Comme tout organisme vivant, l'Église doit parvenir à conjuguer mystérieusement égalité et différence, continuité et rupture. En elle, la tradition peut être source de vie et rupture créatrice.

Aujourd'hui l'Église vit un moment critique. Cependant, il n'est pas mauvais de constater que la « crise » est, en quelque sorte, son état normal, sous l'impulsion de l'Esprit.

Le défi le plus important que nous ayons à relever est de rendre à l'Église son « charme », alors qu'elle inspirerait plutôt du désenchantement à plus d'un. Enchanter, c'est générer joie contagieuse, attrait spontané, douce fraîcheur et optimisme stimulant, c'est donner du sens et retrouver pour une bonne part sa crédibilité. C'est également éveiller grâce et sympathie, stimuler l'imagination et faire jaillir la force, l'enthousiasme et l'espérance.

Une Église qui doute face à la réalité, qui est impuissante devant le bien et qui ne parvient pas à s'émerveiller devant ce qui est beau, ne réussira pas à enchanter l'homme et la femme d'aujourd'hui. Pour cela, elle doit s'efforcer d'être vraie, bonne et belle.

Dans les cercles ecclésiastiques règne trop souvent une atmosphère de récrimination et d'insatisfaction. Comment annoncer une Bonne Nouvelle dans un climat de scepticisme et de mécontentement ? Les hommes et les femmes d'Église doivent présenter au monde le visage de la tendresse de Dieu et ouvrir le cœur de tous à la fraternité. Ils peuvent, pour cela, faire appel au Christ et à Marie. Ce mouvement vers le cœur d'une Église pleine de vie et d'espérance nous fait retrouver fraîcheur et ferveur.

C'est ainsi qu'elle a rendu et continuera à rendre Jésus présent dans l'histoire. La richesse de l'Église actuelle, ce n'est pas sa réalité visible mais la semence qui y est cachée.

Et là on trouve Marie, avec son « oui » inaugural, Jésus et l'Esprit communiquant l'espérance.

Hans Urs von Balthasar nous a souvent accompagnés dans notre réflexion. Nous allons faire appel à lui une dernière fois en citant un texte qui nous garde les pieds sur terre sans pour autant nous couper les ailes. Interprétant de manière symbolique le naufrage enduré par Paul devant Malte, il l'applique à l'Église et à ses structures. L'Église, en pèlerinage sur la Terre, chemine vers la Jérusalem céleste, au travers des tempêtes des temps difficiles que nous vivons, et elle a besoin de confiance et de sérénité.

« Il peut arriver que l'entrelacs des institutions temporelles soit ébranlé, elles ne sauraient être que transitoires; le temps fait son œuvre, beaucoup de leurs éléments s'oxydent, pourrissent et doivent être remplacés. Ce qui semblait si bien travaillé est maintenant ajouré, laissant passer aussi bien la lumière que l'obscurité. Le navire s'échoue, la proue se plante dans un banc de sable. L'homme avisé, qui a bâti sa maison sur le roc – la pluie est tombée, les torrents ont dévalé, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison (cf. Mt 7, 24) –, c'est celui qui a fait confiance au roc qu'est le Christ (cf. Ac 27) ».

Les personnes dotées d'une telle foi sont capables de dire des paroles de salut aux hommes et aux femmes de ce temps.

Voici encore une réflexion du pape Benoît XVI, dans un article consacré à l'avenir de l'Église.

« L'avenir de l'Église ne peut appartenir et n'appartiendra qu'à ceux qui ont des racines profondes et qui vivent leur foi en plénitude et non à ceux qui ne savent vivre que dans l'instant. Il n'appartient pas non plus à ceux qui critiquent les autres et se considèrent comme la norme de l'infaillibilité, ni à ceux qui choisissent la route la plus facile, évitant soigneusement celle de la passion, celle de la foi. Il n'appartiendra pas non plus à ceux qui bénissent le mensonge ni à ceux qui soutiennent des positions depuis longtemps dépassées. Redisons que l'avenir de l'Église portera

la marque des saints, c'est-à-dire de ces hommes qui savent trouver un sens derrière chaque phrase, et qui par là même sont modernes, de ces hommes capables de voir avec d'autant plus d'acuité qu'ils embrassent dans leur existence des espaces plus vastes... »

Le Royaume constitue l'objectif à atteindre; Marie nous indique la marche à suivre, étant elle-même à la fois compagne de route et modèle à imiter.

La grâce de Dieu habite celui qui sait aussi bien s'ouvrir à la douce brise du matin que continuer à voguer sur les mers du monde. C'est la tâche de la barque fragile de l'Église, avec sa double immatriculation, à la fois du ciel et de la terre.

Elle a commencé son périple sur la terre ferme à Nazareth et elle a mis le cap sur la haute mer à la Pentecôte. Elle continuera à naviguer dans les siècles des siècles, jusqu'à ce que Terre et Royaume coïncident. Le temps nouveau qu'elle vit aujourd'hui a été appelé :

« Une nouvelle Pentecôte. »

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface de Mgr Jacques Perrier</i>	7
<i>Genèse de ce livre</i>	9
<i>En guise d'ouverture</i>	13

CHAPITRE PREMIER

<i>Tout a commencé avec Marie</i>	17
Une « Église mariale » : de l'intuition à la réflexion, du slogan à la réalisation	18
Quelques intuitions	18
Symboles et images	22
« Principe » marial	23
« Modèle » marial	23
Réflexion et critères	25

CHAPITRE 2

<i>Donner corps à un modèle marial d'Église</i>	29
Diversité des positions vis-à-vis de l'Église	30
En pariant sur cette alternative	33
Thèmes	39
Attitudes ecclésiales	43
Sentir avec l'Église	47

CHAPITRE 3

<i>L'Église mariale en laquelle je mets ma foi et mon espérance</i>	61
Marie nous aide à renforcer le caractère ecclésial de notre vie	62
De l'Église « société parfaite » à l'Église « Peuple de Dieu » de l'Église « Peuple de Dieu » à l'Église « servante » au cœur du monde	64
Une Église privilégiant toujours le charisme plutôt que l'institution	67
L'Église, une foi vécue en communauté	68
Objectifs de la communauté ecclésiale: priorité au service des autres	70
<i>L'annonce (le kérygme)</i>	70
<i>Le témoignage (martyria)</i>	71
<i>La communauté (koinônia)</i>	71
<i>Le service (diakônia)</i>	71
<i>La conversion et la formation (méthanôia)</i>	72
<i>La célébration (leitourgia)</i>	72
L'autorité dans l'Église	73
La dimension eschatologique	75

Une Église caractérisée par l'option préférentielle pour les pauvres	77
L'adhésion du cœur	79
Spiritualité ecclésiale	79
Ce qui fait qu'un groupe devient Église	81

CHAPITRE 4

<i>L'Église de Jésus, un projet d'Église mariale</i>	89
L'Église née de Jésus	90
La communauté ecclésiale	94
L'institution ecclésiastique	97
Concile Vatican II : le changement de cap	98

CHAPITRE 5

<i>Un modèle marial d'Église: mystère, communion et mission</i>	103
Le mystère, demeure de Marie	105
La communion.	108
Dans l'Église, Marie est le « oui » à l'amour	108
La mission de l'Église comprise à partir de Marie	111

CHAPITRE 6

<i>Une Église mariale est possible</i>	117
Quelle Église dans le miroir de Marie ?	119
Modèle marial : conséquences pour la vie de l'Église	120
Dans le champ du mystère, de la vie de l'Esprit, du plan de Dieu	121

Dans le champ de la communion et de la participation	125
Dans le champ de la mission	131
Conclusion	136

CHAPITRE 7

<i>Avec une stratégie bien arrêtée</i>	139
Crise ou désenchantement	139
Une Église pour tous	142
Une Église pour quelques-uns	144
Une stratégie alternative	145

CONCLUSION

<i>«Pour seuls vêtements: l'Évangile et des sandales»</i>	151
--	------------